

Mémoires de la Mort.

MÉMOIRES

DE

LA MORT,

PAR

CARLE LEDHUY,

Auteur du *Boudoir et la Mansarde*, de *Comment meurent les Femmes*, etc.

IV

PARIS,

CHARLES LACHAPELLE, ÉDITEUR,

RUE SAINT-JACQUES, 75.

1839.

LIVRE HUITIÈME.

Une autre ère a commencé pour Rodolphe. Jusqu'ici, on l'a vu dans une position plutôt négative qu'active; il a été, pour ainsi dire, le pivot sur lequel ont tourné les autres personnages, le centre immobile de leurs actions: il est temps de le montrer agissant, enfin, par lui-même. Ce rôle négatif, les cir-

constances le lui avaient imposé, et ces circonstances s'étant modifiées, il a pu développer son caractère et donner carrière à l'activité de son ame.

O Walter! cette activité dévorante prenait sa source dans de nobles passions! Pourquoi son cours s'est-il détourné; pourquoi le génie du mal a-t-il eu tant de part aux actes qui marquèrent cette période fatale? Tu vas le savoir. Tu verras, à côté du coupable, l'influence pernicieuse qui, avec des liens de fleurs, captivait son génie et en dirigeait à son gré les élans. Sans doute, les fautes, les crimes eux-mêmes, resteront comme des faits inflexibles et immuables; mais au moins leur atténuation résultera de ce que je vais dire. Ils perdront leur caractère de perversité native, et se montreront ce qu'ils sont réellement: le résultat d'infernales suggestions..... Espère, Walter; espère, devrais-je dire à chaque page de ces *Mémoires;* espère en ton juge, puisque toi-même tu sentiras tout à l'heure diminuer l'horreur que t'inspirent tes fautes.

Et vous, qui me lirez, profitez des enseignemens que je vous livre. Si vous êtes faibles devant le torrent de vos passions, fuyez les pentes glissantes qui amenèrent la chute de Rodolphe : si vous êtes forts, apprenez les combats par lesquels votre vertu doit se signaler.

I.

Vie Nouvelle

La barque se balançait mollement sur les ondes tièdes du golfe ; le patron avait jeté un coup d'œil dans la cabine, et, certain que ses passagers étaient plus occupés d'eux-mêmes que de la marche de la gondole, il avait laissé tomber ses rames pour s'étendre à son aise sur son banc. Déjà les lumières de Venise disparaissaient au loin, la voûte du ciel, criblée d'étoiles étincelantes, était le seul horizon que les yeux pussent apercevoir,

lorsque Léonora, soulevant le rideau de la cabine, fit cette remarque.

— Mon Rodolphe, vois comme la nuit s'avance, et avec elle l'obscurité; l'heure du bal est proche, il faut retourner à Venise.

— Encore un moment, Léonora, répondit Rodolphe. Jamais les heures que nous donnons à l'amour ne m'ont paru si douces et et n'ont passé si rapidement.

— De quelles heures parles-tu? Il n'y a point d'heures dans ma journée, il n'y a qu'un instant qui dure toujours : celui où je me dis, je l'aime, mon Rodolphe; cet amour c'est toute ma vie.

Un baiser recueillit ces derniers mots sur les lèvres de Léonora, et, pendant quelques minutes, les deux amans furent replongés dans l'enivrement de leur tendresse.

— Giuseppe, cria tout à coup Rodolphe de Talbert, à Venise.

Le patron obéissant s'arracha au *far niente* et reprit avec ardeur ses rames.

— Comment est-il possible que tu m'aimes, Léonora, disait Rodolphe tandis que la gon-

dole fendait les vagues. Qu'ai-je donc fait pour que tu aies quitté pour moi le sort brillant qui t'attendait à la cour du prince? car tu le sais maintenant, je ne puis te faire partager qu'une existence vagabonde et précaire.

— Ton amour me suffit, si je le possède toujours... et seule, Rodolphe.

Le jeune homme sourit, car ces derniers mots révélaient une tendresse jalouse qu'il avait plus d'une fois entrevue.

— Mon amour est à toi, et sans partage, reprit-il; mais j'ai peur que tu ne le trouves bientôt de peu de valeur.... Ne regretteras-tu rien, Léonora? il faut du courage pour attacher sa vie à celle d'un proscrit.

— Ce n'est pas du courage qu'il faut pour cela, Rodolphe; c'est de l'amour... Mais que parles-tu de regrets? tu me connais maintenant, tu sais quelle femme tu as pressée dans tes bras; dans la franchise de mes aveux, je t'ai dit que j'avais aimé déjà... Le prince est loin de ma pensée, va! Il a suffi d'un seul de tes regards pour me faire connaître le vrai,

le brûlant amour... De ce moment, je me suis donnée à toi, et si tu avais refusé mon cœur, je serais morte. Je ne regrette rien, Rodolphe? Mais, toi, tu songes parfois à Cécile!... Rodolphe, tu l'aimes encore.

Un soupir contenu, qui arriva jusqu'à l'oreille de Léonora, la fit repentir secrètement d'avoir touché cette corde dangereuse; mais les remords de Rodolphe commençaient à être plus faciles à étouffer; il avait embrassé une vie nouvelle, toute de plaisir et d'activité, qui lui laissait à peine le temps de penser, et quand des images importunes se présentaient à lui, il trouvait à ses côtés une distraction infaillible et continuelle. Dans ce moment encore, son émotion fut de peu de durée, un baiser de Léonora l'effaça, et il put dire avec vérité.

— Les souvenirs du passé s'envolent dans l'espace: jouissons du présent et n'envisageons l'avenir que comme la continuation de notre bonheur.

— Que je t'aime ainsi, Rodolphe, insoucieux et amoureux! c'est quand tu montres

cette confiance dans toi-même, que je te trouve tel que j'avais rêvé mon amant.....

En ce moment une gondole passa près de celle de Giuseppe, et des voix bruyantes se firent entendre. Au milieu des rires et des chansons, le nom de Rodolphe fut prononcé, et celui de Léonora aussi.

— Qui diable est là? dit Rodolphe en se penchant pour distinguer les passagers de la gondole.

— Si je ne me trompe, c'est Balstetten, répondit Léonora.

— Le diable puisse-t-il emporter cet Autrichien ensorcelé!... Cet homme me ruinera à coup sûr; sitôt qu'il touche un jeu de cartes la chance se déclare pour lui. Tu ne sais pas que j'ai perdu hier sur parole dix mille francs : c'est lui qui les a gagnés.

—Tu les gagneras un autre, jour Rodolphe ; il faut tenter la fortune.

— Oui, mais, en attendant, il faut que je paie, et cela devient de plus en plus difficile. Tu me croyais riche, n'est-ce pas?

— Je n'ai jamais songé à cela : c'est toi

que je voulais; je t'ai conquis, le reste m'importe peu. Joue, si tu aimes le jeu; c'est une passion, et j'aime tout ce qui porte ce nom. Quand ta bourse sera épuisée, la mienne réparera tes pertes; je suis riche.

Probablement Rodolphe réfléchit mentalment à la source de cette richesse, car le sang lui monta au front à la seule pensée d'en faire usage. Il détourna la conversation en apostrophant Giuseppe.

— Allons donc, patron, tu ne vas que d'une aile. Vois comme cette autre gondole nage vigoureusement; un écu de plus si tu touche avant elle.

Le gondolier jeta un coup d'œil sur la barque rivale, et par un coup vigoureux de ses deux rames, s'en rapprocha presque bord-à-bord.

— Bravo, maître! si tu continues ainsi, tu gagneras ton écu.

—Vous pouvez en être sûr, *signor Francese*, répondit Giuseppe; pour dix écus je lutterais avec le plus rapide des poissons.

— Ho! hé! cria une voix éclatante, par-

tie de la gondole; tu vas bien vite, Giuseppe; as-tu à bord une femme en couche, ou un moine attardé ?

Rodolphe reconnut alors la voix de Balstetten et le héla à son tour.

— Ho! hé! Balstetten, viens-tu de la pêche ou du bain? Es-tu pressé de faire cuire ton poisson ou d'aller te sécher au Casino? tu vas vite aussi.

— Eh! sur mon ame c'est notre ami Rodolphe. Ah! je comprends pourquoi Giuseppe nage si vigoureusement. Tu veux venir prendre ta revanche; mais je veux te faire les honneurs à ton débarquement; il faut que j'arrive avant toi. Rame, Paolo; rame comme si tes bras étaient les roues d'un bateau à vapeur.

— Paolo n'arrivera que le dernier, dit tout bas Giuseppe; signor, vous pouvez faire le pari de toucher le premier; que je meure si vous ne gagnez pas.

Une idée vint alors à Rodolphe, il fit rentrer Léonora dans la cabine et, hélant, de nouveau Balstetten.

— C'est moi qui veux te recevoir avec les honneurs dus à ton rang, dit-il. Je gage dix mille francs que je touche avant toi.

—Arrête, Paolo, et toi, Guiseppe, accoste-nous. Voyons, combien êtes vous à bord? Trois, je suppose, la cabine renferme la belle Léonora. Nous, nous sommes cinq : pour égaliser la partie, il faut que tu prennes l'un de nous dans ta gondole, et alors je jure, foi de Balstetten, que je tiens le pari. Tu sais que ce sera quitte ou double.

— Je le sais; j'accepte la condition, Mais qui m'arrive là? ajouta Rodolphe en voyant un homme s'élancer dans sa gondole.

— C'est Fieramonte, ta victime comme tu es la mienne, répondit Balstetten.

Rodolphe reconnut, en effet, un jeune homme à qui, deux nuits avant, il avait gagné une assez forte somme, reperdue bien tôt après avec beaucoup d'autres.

— Soyez le bien venu, Signor, dit Rodolphe; je suis certain que Giuseppe n'est pas effrayé de votre présence dans sa barque.

— Non, par saint Marc, je ne craindrais

pas le petit Paolo, lors même que ma gondole serait enfoncée jusqu'à la flottaison. Quand tu y seras, petit marsouin?

Paolo ne répondit rien, mais il s'élança en avant, et pendant quelques instans les deux barques voguèrent de conserve, sans qu'il fut possible de prévoir à laquelle des deux resterait la victoire. Les deux adversaires se tenaient debout encourageant leurs rameurs, leur promettant de magnifiques récompenses pour stimuler leurs efforts. Rodolphe savait toute l'importance de la gageure dans laquelle il s'était aventuré; de la perte ou du gain pouvait résulter pour lui, ou une ruine absolue, ou la conservation de l'unique somme qu'il possédât au monde. Il était donc tout naturel que son attention se concentrât toute entière sur le champion qui combattait pour lui; aussi ne prit-il pas garde à une scène assez bizarre qui se passa derrière lui.

Tu sauras, Walter, que tandis que Rodolphe avait le dos tourné à la cabine, Fieramonte avait soulevé la tenture de la porte et

s'était glissé près de Léonora. Il y était resté peu de temps ; mais cette minute avait suffi pour l'échange de quelques mots que je dois rapporter.

— Ira-t-il au casino, cette nuit ? avait demandé Fieramonte.

— Je le crains.

— Alors !

— Comme hier, puisqu'il le faut.

— Je serai exact.

La tenture de la cabine s'était soulevée encore une fois, et Fieramonte s'était replacé sans affectation près de Rodolphe.

La lutte était acharnée entre les deux gondoles, elles semblaient plutôt voler que nager vers le rivage ; ni l'une ni l'autre n'avait encore d'avantage sur son antagoniste, les deux gondoliers semblant de force égale et ramant avec la même aisance et la même ardeur. Les lueurs de la ville reparurent bientôt aux regards de Rodolphe.

—Courage, Giuseppe, cria-t-il, je vois le but.

— Je le vois aussi, répondit le gondolier en raidissant ses muscles durs comme l'acier.

La course est bonne. Mais, par Saint-Marc, vous gagnerez le pari, signor.

On entendait distinctement d'une barque à l'autre, et Balstetten ne perdit pas un mot de la fanfaronade de Giuseppe.

— Qu'en dis-tu, Paolo ? demanda-t-il à son gondolier.

— Sa langue fait plus de besogne que ses bras, répondit Paolo à voix basse. Je voudrais être aussi sûr de n'être pas damné que je le suis de votre victoire... vingt mille francs sont bientôt gagnés, *per Bacco!*

— Deux mille sont à toi en cas de succès... sans compter une indulgence plénière que j'obtiendrai du légat pour le salut de ton ame.

— Je ne vous parlerai plus, mais vous allez voir.

Paolo ferma les lèvres, fronça le sourcil et ne fit que raidir ses bras robustes... La gondole dépassa de toute une longueur celle de Giuseppe.

— Bravo, Paolo! cria Balstetten.

— Giuseppe, tu dors misérable, dit avec effroi le jeune Talbert.

— Vous appelez cela dormir, signor? répondit le gondolier en redoublant tellement ses efforts que sa barque regagna l'espace qu'elle avait perdu. Laissez donc, le petit Paolo n'est pas resté assez long-temps en nourrice pour lutter contre moi.

Mais les craintes de Rodolphe étaient loin d'être calmées; le petit Paolo, comme l'appelait le fanfaron Giuseppe, semblait n'avoir qu'une pensée, celle de fatiguer son adversaire, qui en réalité lui était de beaucoup inférieur en vigueur et en adresse. Chaque fois que Giuseppe réussissait à se rapprocher de lui, il appuyait sur ses rames, et le champion de Rodolphe,épuisé par ses efforts, était dans la necessité d'en faire de nouveaux pour se maintenir dans les eaux de son adversaire. Cette tactique réussissait si bien à Paolo, qu'il demeura persuadé que pour gagner le prix de la course, il n'aurait qu'à prolonger de quelques instans l'emploi de la plus grande force qu'il pût déployer : il devait être impossible à Giuseppe de le devancer jamais.

Balstetten comprit sans doute le plan du

petit gondolier ; car il retourna tranquillement à la cabine, après avoir dit à son champion :

— Deux mille francs, Paolo.

— Apprêtez-les, murmura Paolo.

Enfin, Venise apparut aux deux gondoles : le moment décisif approchait, et plus le but était près de lui, plus Rodolphe appréhendait de le manquer.

— Tu faiblis, Giuseppe, encore quelques coups de rame... Ce Paolo va le diable !

— Il ne va pas encore assez vite, tenez...

Giuseppe était alors derrière la barque de Balstetten, et il se flattait de se remettre de niveau d'un seul coup de rame, comme il l'avait déjà fait plusieurs fois. Mais Paolo, attentif aux mouvemens de son rival, comme le jockey qui court dans l'hippodrôme, fit en même temps que Giuseppe l'emploi de toutes ses forces, et la distance fut encore plus considérable. Mais ce qui acheva de démoraliser Rodolphe, c'est que le petit Paolo répéta trois fois de suite, avec une vigueur toujours croissante, ses formidables coups de rame...

— Malédiction sur toi! peut-on conduire une gondole quand on n'a pas plus de force qu'un roseau... Deux mille francs, Giuseppe, si tu gagnes...

A ces paroles de Rodolphe, Giuseppe, déjà excité par son amour-propre, fit des efforts surhumains. Il ne respirait plus, et ses rames volaient avec la rapidité des ailes d'un moulin. L'espoir rentra dans le cœur de Rodolphe... Mais ce fut un court moment de joie. Paolo avait ménagé pour cet instant suprême les ressources de son adresse, et lorsqu'il vit, enfin, son adversaire haletant, ramer avec une rapidité désespérée, il fut certain que la victoire était gagnée : Giuseppe était en effet semblable au jockey qui près d'arriver au but frappe à tour de bras le malheureux cheval dont la vigueur est épuisée. Paolo, au contraire, donnait à ses rames le même mouvement régulier, de sorte qu'il gagna le prix comme ces courreurs qui touchent le but sans avoir seulement fait l'usage de l'éperon.

— Perdu! Perdu! Giuseppe, s'écria Rodolphe hors de lui.

Mais Giuseppe ne répondit pas ; il avait fait de si violens efforts qu'un vaisseau s'était brisé dans sa poitrine, et il était mort, étouffé par le sang et la colère, au moment où Paolo touchait la place Saint Marc.

La gondole de Rodolphe suivit l'impulsion que lui avait donnée son malheureux patron, et vint doucement se ranger à côté de celle du vainqueur.

— Permets que je te donne la main, Rodolphe, dit Balstetten en se présentant sur le quai. Tu as perdu, mon cher ami; *per dio*, nos chevaux ont bien couru, mais il ne pouvait y avoir qu'un vainqueur.

Rodolphe était dans une agitation fébrile; si l'obscurité l'eût permis, Balstetten eût remarqué sa pâleur et son anxiété; mais notre héros comprit sans doute qu'il y allait de sa dignité de perdre noblement, il secoua le chagrin qui venait de lui serrer le cœur, et tendit en riant la main à son adversaire.

— Sans doute, dit-il, nos chevaux ont bien couru; mais si j'avais mieux connu le tien, je me serais gardé d'entrer en lice...,

Tudieu! quel champion; je crois que le pauvre Giuseppe restera fourbu toute sa vie.

— Il a fait sa dernière course, dit une voix moqueuse, celle de Fieramonte. Giuseppe est mort, voyez plutôt.

Une stupeur sans égale s'empara de Rodolphe, quand il reconnut la vérité de cette allégation.

— Mort, s'écria-t-il, quelle fatalité s'attache donc à moi?

— Le vieux Giuseppe est mort, demanda vivement Paolo en s'élançant dans la gondole. *Per bacco*, c'est vrai : il ne pouvait pas lutter contre moi; il a eu tort d'essayer. Heureusement, il n'a ni femme ni famille, et un ou deux *pater*, suivis d'autant de messes pour le repos de son ame, sont tout ce qu'il peut réclamer maintenant. Je m'en charge, signor, je m'en charge ne vous inquiétez de rien. Quant à présent, excellence, continua-t-il en s'adressant à Balstetten, vous savez ce que vous devez faire.

— Viens demain matin chez moi, tu seras satisfait. Allons, Rodolphe, ceci n'est pas de

ta faute ; tu n'as aucun reproche à te faire, son heure avait sonné. Tu me dois maintenant vingtmille francs, et nous allons t'offrir à souper pour te consoler. Mais *per dio*, nous sommes des rustres impolis. Belle Leonora, continua Balstetten en soulevant le rideau de la gondole, vous me pardonnerez de ne pas vous avoir présenté plutôt mes hommages. Eh bien! où donc est elle?

— Quoi! s'écria Rodolphe en se précipitant dans la cabine, Léonora n'est pas ici?

En effet, la cabine était vide; une sueur froide couvrit Rodolphe; il crut à un malheur épouvantable, et, dans l'égarement de son désespoir, il se serait précipité dans le golfe, si une voix, partie de la gondole de Paolo, ne l'eût arrêté.

— La signora Leonora est ici, dit Fieramonte, mais elle est évanouie.

Rodolphe s'élança d'un bond dans l'autre barque, et vit, en effet, sa maîtresse, privée de sentiment, dans les bras de Fieramonte.

— Ce ne sera rien, dit ce dernier; la vue de Giuseppe l'a épouvantée, et au moment

où je lui donnais la main pour gagner le quai, elle s'est évanouie.

Rodolphe, jaloux des soins qu'un autre avait donnés à sa maîtresse, l'enleva des bras de Fieramonte, et descendant sur le quai, la porta jusqu'à un café, où quelques gouttes de vinaigre la firent revenir à elle.

— J'ai eu bien peur, dit-elle, mais la commotion est passée. Je n'irai pas au bal ce soir, Rodolphe; reconduis-moi à l'hôtel, tu iras rejoindre ensuite tes amis.

— Je ne te quitterai pas, reprit Rodolphe; tu souffres, et j'irais chercher le plaisir!...

Le jeune homme dit ces derniers mots en hésitant; il s'avouait tout bas qu'il était de mauvaise foi en ce moment; l'état de Leonora n'avait plus rien d'alarmant, mais la véritable cause de son inquiétude était la perte énorme qu'il venait de faire. Il n'avait plus assez d'argent pour payer Balstetten, et il n'eût pas été fâché d'avoir une nuit pour aviser aux moyens de s'en procurer par la vente de quelques bijoux qu'il avait achetés à son arrivée. Mais Leonora avait plus d'un

motif pour insister, et si celui qu'elle fit valoir ne fut pas le plus impérieux à ses yeux, il eut assez de puissance sur Rodolphe pour le décider.

— Il faut payer ta dette; en pays étranger, il faut toujours donner bonne opinion de soi, lui dit-elle tout bas et cette nuit même. Si tu n'as plus d'argent, ne suis je pas là? ma bourse n'est-elle pas la tienne?... D'ailleurs, cet or que j'ai en réserve, il vient de toi, mon Rodolphe, ce sont nos économies; car tu me traite comme un... (elle allait dire comme un prince, mais le tact naturel aux femmes, lui fit pressentir le rapprochement que n'eût pas manqué de faire Rodolphe), comme un frère, dit-elle.

— Généreuse femme! je cède, mais je jouerai cette nuit, et, si le diable ne se met pas de la partie...

Balstetten et un autre de ses amis joignirent alors Rodolphe; Fieramonte s'était éclipsé.

— La signora est-elle assez bien remise de son indisposition pour venir souper avec

nous avant le bal? lui demanda Balstetten.

— Je vais rentrer, signor, mais Rodolphe sera des vôtres toute cette nuit.

— Nous t'attendons ici, et nous irons ensemble au Casino.

Rodolphe promit de revenir bientôt, et s'éloigna avec sa maîtresse.

II.

Le Jeu.

Tout le monde sait ce que sont les *Casini* d'Italie, à Rome, à Naples, à Florence, à Venise, partout enfin, ce sont des lieux de plaisir, des académies où se jouent tous les jeux, des temples consacrés à toutes les passions et où *toutes* les passions trouvent leur

aliment, depuis la débauche jusqu'à la soif de l'or. Pour conserver le décorum, et peut-être aussi par une combinaison bizarre de goûts hétérogènes, il y a dans chaque casino, une bibliothèque, des journaux, des cours de langues étrangères, des professeurs de différens arts. Mais ces choses, précieuses, sans doute, sont accouplées à d'autres attractions beaucoup moins innocentes. Ainsi, à côté de la bibliothèque se trouve une salle de jeu; la table du cabinet de lecture se transforme souvent en table de bouillote et d'écarté; les salles où les professeurs font leurs cours, touchent au restaurant de l'établissement. Les habitués se fourvoient parmi d'innombrables galeries qui, comme les anciennes routes des romains, conduisent toutes à Rome, c'est-à-dire à la table de pharaon. Tel est en Italie, sauf de rares exceptions, ce qu'on nomme un Casino. C'est là que se réunissent les gens ruinés, les artistes nomades, les étrangers désœuvrés, et, par dessus tout, une foule d'escrocs aux belles manières, toujours à la piste de quelque nouvelle victime. Là,

aussi, viennent des femmes vivant de leur beauté, femmes à la réputation frelatée et de composition facile; là, encore, se rencontrent les pourvoyeurs d'un commerce infàme... On voit que c'est respectable; les goûts, les vices, les moindres défauts sont assurés de trouver satisfaction dans un Casino; l'infernale intelligence qui préside à la combinaison de ces séductions éhontées, semble avoir l'instinct de tous les penchans ignominieux qui dégradent le cœur de l'homme. Et ces gens s'enrichissent! en vérité, cela ne fait point honneur à la nature humaine. Les casini sont pourtant à la mode, en Suisse et jusqu'en Allemagne. On disait même, dans mon empire, que, l'an dernier, une tentative avait été faite pour en introduire un en France (1). Pauvre! France il ne te manquait plus que cela!

(1) Le fait est vrai : la redoutable princesse ne pouvait d'ailleurs être mal informée. La tentative échoua fort heureusement. Celui qui écrit ces lignes serait fier d'avoir contribué à la non réussite du « Casino. Certes, disions-« nous le 3 décembre 1837, nous ne prétendons pas que

Le Casino dans lequel devait avoir lieu le bal en question était probablement le moins suspect. Quoiqu'il en soit, je ne dirai pas son nom.

« cet établissement soit aussi *complet* que ceux d'au-de-là « les Alpes... Mais quelle est la prétention de ces Italiens « qui viennent ainsi s'ériger en régulateurs de nos plaisirs? « Connaissent-ils nos mœurs, voudraient-ils nous imposer « les leurs ?... L'homme qui affiche son nom sur la porte « du Casino, est connu pour sa sordidité ; chacun de nous se « souvient de l'avarice ignble qui, dans un moment de cala- « mité publique, l'empêcha de consacrer quelques coups « d'archet au soulagement des indigens de Paris. Que vient-il « donc nous demander? qu'il n'étale plus si pompeusement « les richesses de son antre; cet or, ces fleurs, cette musique, « ces arts réunis, ces femmes, tout se flétrit à son contact... « Puisse-t-il avoir spéculé à faux! Cette spéculation engloutirait quelques-uns de ces millions récoltés par toute l'Europe « sans qu'une miette du festin soit tombée dans la main du « pauvre! Cet homme au regard fatal, ce pâle vampire, qui « s'en va de pays en pays; suçant l'or comme d'autres suçaient « le sang, sentirait peut-être alors de quel prix est pour l'infor- « tuné la goutte d'eau qu'il lui refusait dans sa prospérité. Nous « avons nos salons, nos cercles des arts, nos fins soupers, notre « musique à nous; si nous voulons de la musique italienne, « nous avons les Bouffes, Grisi, Persiani, Rubini, Tamburini, « Lablache. Qu'irions nous donc faire dans un tripot où l'on « jouerait, mangerait et ferait l'amour à l'italienne? »

(Note du Secrétaire.)

Rodolphe s'y était rendu peu de temps après l'événement qui termine le chapitre précédent. L'agitation qu'il avait dissimulée avec peine vis a vis de ses amis, lui causait une fièvre brulante, et, depuis surtout qu'il avait quitté Léonora, il se sentait pris de vertiges insupportables. C'était un moment difficile pour lui, et tout se réunissait pour l'accabler : tout, jusqu'à la mort subite du malheureux Giuseppe, lui montrait la fatalité de sa destinée. Pressé d'échapper à lui-même, Rodolphe hâtait le pas vers le Casino, lorsque, dans une petite rue qu'il fut obligé de traverser, il fut accosté par une femme qui le prit par le bras et le supplia, à voix basse, d'entrer chez elle, mais il pensa que c'était une de ces misérables créatures, le rebut de leur sexe, qui pullulent dans les grandes villes, et passa outre en s'arrachant violemment de sa main.

Il crut entendre cette femme tomber et murmurer : « O Rodolphe ! » mais comme il n'était pas connu à Venise, il pensa que c'était une illusion, et cette rencontre était complè-

tement oubliée lorsqu'il entra au Casino. Il avait senti le besoin de composer son visage, afin de déguiser son anxiété secrète sous l'apparence d'une insousiance joyeuse ; son orgueil eût souffert si ses amis l'eussent plaint ou questionné; il n'eût pas, au prix d'un trésor, voulu qu'on le soupçonnât d'être affecté de sa double perte. Heureusement pour lui, le souper était servi, et il y fit assez d'honneur pour que sa préoccupation cédât presque entièrement. Il fut le premier à parler gaîment de sa défaite, et paya négligemment les vingt mille francs qu'il avait perdus.

— Au diable le bal, la musique et les femmes, dit-il en quittant la table. Balstetten, tu m'as promis une revanche, et tu me la dois doublement, maintenant. Des cartes, morbleu, des cartes et du punch. Je veux voir le fond de ta poche.

— Moi, je veux t'enlever jusqu'à ton dernier écu, répondit son ami avec un regard féroce...

Pendant les premières parties, la chance parut se déclarer en faveur de Rodolphe; les

vingt mille francs qu'il venait de payer à Balstetten étaient déjà revenus presque entièrement à leur premier propriétaire, lorsque, au moment même ou Talbert croyait complèter la ruine de son adversaire, celui-ci gagna une partie assez importante.

— Il était temps ! s'écria Rodolphe.

— Il est toujours temps au jeu, dit Balstetten avec sang-froid.

— Continuons, car je veux te gagner.

— Continuons, car c'est aussi mon dessein.

Ce fut le tour de Rodolphe de perdre rapidement ce qu'il avait devant lui ; Balstetten semblait avoir voulu régler son jeu sur le sien, et il le fit passer par toutes les alternatives que lui-même avait subies, jusqu'au moment où un billet de mille francs composât tout l'avoir de Rodolphe.

— Allons, Rodolphe, il est temps.

— Pourquoi ? n'est-il pas toujours temps?

— Ceci est bon seulement pour les gens qui ont leur sang-froid.

— Que veux-tu dire ?

Le ton dont fut faite cette question prouva

à Balstetten qu'il n'y avait pas à plaisanter avec Rodolphe quand il perdait au jeu; il se tut donc, et mit pour enjeu un billet semblable à celui de Rodolphe.

— Vous n'avez pas la chance, monsieur, dit un spectateur en s'adressant à Rodolphe; vous feriez mieux de jouer la moitié seulement de ce billet.

— Vous êtes trop bon, monsieur, répondit Rodolphe d'un ton goguenard; qu'importe, si je n'ai pas la chance, quand j'ai de l'argent à perdre?

— Vous êtes parfaitement libre, reprit en s'inclinant le donneur d'avis.

— Je crains si peu, que je joue quatre fois la valeur de ce billet, si Balstetten veut tenir.

— Tenu.

— On n'a pas le droit d'empêcher un homme de se ruiner, dit encore l'officieux.

— Tu as perdu, *mio caro*, s'écria l'Autrichien avec la joie du triomphe. Tu me dois trois mille francs.

— Le diable a ensorcelé les cartes, dit Ro-

dolphe en prenant un verre de punch qu'il avala d'un trait. Et il est dans ce maudit punch qui me brûle les entrailles, ajouta-t-il en posant son verre, qui se cassa sur le plateau.

— Ceci est un mauvais présage, dit une voix.

— Folie! répondit Rodolphe. Ce présage est comme toutes les prophéties : il vient après l'évènement : qu'il soit bon ou mauvais, je ne joue plus avec Balstetten; où donc est le signor Fieramonte?

— Il est occupé, dit en riant Balstetten; il a un rendez-vous d'amour qui l'a empêché de venir au bal. A propos, comment se trouve la belle Leonora?

— Mieux, répondit brusquement Rodolphe, qui ne savait pourtant pas quelle intention perfide cachait cette question. Je suis fâché que Fieramonte ne soit pas ici, je suis sûr que je l'eusse gagné encore une fois....

Rodolphe quitta alors la table, malgré les instances de Balstetten, qui voulait absolument le retenir, et gagna la porte du salon.

— Comme il est pâle, dit l'officieux.

— Je crois! *per Bacco!* que sa perte lui a fait mal au cœur, ajouta à mi-voix son adversaire.

Mais ce colloque ne fut pas prononcé si bas que Rodolphe ne pût l'entendre. Il revint précipitamment sur ses pas.

— Balstetten, ne te flatte pas de m'avoir ému par tes victoires réitérées; ce punch m'a déchiré le gosier, et j'ai besoin de prendre l'air; mais ne crois pas que je renonce au combat... Dans un instant tu me reverras. Prends garde d'être, tout à l'heure, plus pâle que moi, et d'avoir véritablement mal au cœur.

Il sortit alors lentement du salon; mais à peine était-il arrivé dans le vestibule qu'il descendit précipitamment l'escalier, et courut comme un insensé vers la rue; il ne fit pas attention à son costume de bal, oublia qu'il n'avait ni chapeau ni manteau, et prit en toute hâte le chemin de son hôtel.

Pour y parvenir, il dût traverser la petite rue dans laquelle il avait été accosté par une

femme ; mais, comme je l'ai dit, il avait oublié cette circonstance, et l'état dans lequel il était ne lui permettait guère de se la rappeler en ce moment. Cependant, il devait éprouver, dans cette rue, une émotion plus déchirante que les angoisses du jeu et de la colère. Il marchait rapidement, la tête pleine de pensées furieuses, honteux de ce qu'il allait faire, mais poussé par une passion insurmontable. A tout prix il lui fallait de l'or, peut-être moins encore pour satisfaire la soif du gain que pour l'étaler aux yeux de ces joueurs qui croyaient l'avoir ruiné. Son or, à lui, était en effet épuisé ; déjà, malgré le cri de sa fierté revoltée, il avait puisé dans la bourse de sa maîtresse ; il savait quelle somme restait encore dans cette bourse ; et, tout en se disant que, grâce à ses prodigalités et à sa funeste passion, cette somme était maintenant leur unique fortune, tout en envisageant un avenir de pénurie et d'embarras inextricables, Rodolphe cédait à la tyrannie d'un amour-propre aveugle ; il courait chez lui afin d'emporter l'or de Leo-

nora, et le jeter sur le tapis vert. Comme il traversait la petite rue en question, il entendit sortir d'une maison de chétive apparence, une voix suppliante, qui criait en français : « Au secours ! au secours ! » Puis, à ces mots succédèrent les cris d'un enfant, et des gémissemens annonçant qu'une personne plus âgée souffrait auprès de lui. Sans qu'il se rendît compte de ce qu'il éprouvait, Rodolphe sentit son cœur se serrer ; il s'arrêta, prêta l'oreille, puis, marcha du côté de la maison, afin de découvrir de quelle chambre partaient ces plaintes. La porte était ouverte ; les cris de l'enfant devenant plus fréquens, Rodolphe fut guidé par eux jusqu'à un misérable taudis situé au fond d'une allée humide, où le spectacle le plus déchirant s'offrit à ses yeux.

A la lueur d'une lampe presque épuisée, Rodolphe vit, sur un grabat recouvert d'un peu de paille, une créature humaine, une femme qui, tordue par des souffrances aiguës, poussait les gémissemens qu'il avait entendus ; près d'elle, un enfant ayant quel-

ques mois à peine, jetait de minute en minute des vagissemens de plus en plus faibles, comme si la nature frèle de la pauvre petite créature était épuisée par ses douleurs..... La figure de la malheureuse femme était voilée par ses cheveux; mais au bruit que fit Rodolphe en entrant, elle sembla retrouver ses forces, et, se dressant subitement sur le lit, elle s'écria avec un regard plein d'angoisses :

— Ah! m'apportez-vous du pain!

A cette voix, à ce regard, Rodolphe recula comme si la foudre éclatait devant lui; une horreur indicible s'empara de ses sens, et il se crut un instant le jouet d'une imagination en délire. Etait-ce donc une réalité? Ces murs nus et ruisselans d'humidité, ce lit misérable, cet enfant mourant, cette femme daunegeé sr rfiel angoisses de la faim, cette scène hideuse où la misère étalait ses plus horribles détails..... N'étaient-ce point des fantômes qu'un éclair de raison dissiperait bientôt? Mais cette femme surtout, cette femme est-elle là réellement devant lui? N'est-

ce pas le démon qui a revêtu pour le poursuivre une forme qui éveille en lui des souvenirs sanglans? Ces traits, il ne les connaît que trop ; mais est-ce bien sur ces joues pâles et creuses qu'il déposait naguère de si tendres baisers? Ces mains, tendues vers lui dans l'angoisse de la supplication , ont-elles été jadis pressées amoureusement dans les siennes? Enfin, ces yeux hagards, éclatans de folie et de fièvre, se sont-ils réellement, dans d'autres temps, fixés avec une énivrante volupté sur les siens ?....

— Cécile ! est-ce toi ! murmura-t-il en tremblant d'obtenir une réponse.

— Du pain! du pain!...

C'est tout ce que pût dire la pauvre créature; et elle retomba brisée sur la paille de son grabat.

— Parle, parle, encore, continua Rodolphe en faisant un pas vers cette couche misérable. Cécile, est-ce toi que je vois, ou ton ombre ?

— Rodolphe! Ah! tout n'est pas perdu, puisque je te retrouve... Mais, je meurs, si

je n'ai du pain.... Depuis quatre jours.... je n'ai pas mangé....

— Mon Dieu! mon Dieu! est-il possible... Cécile... Holà! holà! au secours! Du pain, au nom du ciel, donnez-lui du pain!

Ces paroles désordonnées s'échappèrent des lèvres de Rodolphe, mais ne furent entendues que de la seule Cécile.

— Personne ne viendra, dit-elle, va toi-même. Oh! je t'en prie, Rodolphe, une goutte d'eau pure et du pain... Tu m'as déjà repoussée tout à l'heure, ne me laisse pas mourir maintenant que tu es venu. Mon fils, se meurt, Rodolphe !

— Ton fils!... Ah! misérable que je suis... c'est donc là mon enfant... Attends, Cécile, du courage, je reviens, tu verras de meilleurs jours; ne perds pas l'espoir, j'expierai mes torts.

En parlant ainsi, Rodolphe baisait avec délire les mains décharnées de cette femme; il s'était jeté à genoux, et, avant de se relever, il pressa de ses lèvres le front du petit enfant; puis, s'apercevant que ces deux

infortunés s'affaiblissaient de plus en plus, il s'élança dans le couloir, pour aller leur chercher du secours. L'air de la rue contrastait tellement avec l'atmosphère infecte de l'antre qu'il quittait, que son contact lui causa un frémissement universel. Il hésita un moment sur le chemin qu'il prendrait : à cette heure, les maisons étaient fermées, les rues désertes; il n'avait donc l'espoir de trouver du secours qu'au Casino, ou à son hôtel. Ce fut vers ce dernier qu'il se décida à se mettre en route.

Je n'ai pas besoin de décrire l'état déplorable dans lequel cette scène déchirante avait plongé Rodolphe; mes lecteurs se le figurent aisément, s'ils ont quelque souvenance du caractère du malheureux Talbert, et aussi de l'agitation qui déjà l'avait mis hors de lui au Casino. Quant à toi, Walter, je ne te dirai rien à cet égard; mais je te répéterai ce que bien souvent, dans le cours de mes mémoires, j'ai eu occasion de te dire : ce livre est fait non pour envenimer tes chagrins, non pour rappeler une à une toutes

les douleurs qui ont assailli ta vie, mais pour te consoler, au contraire ; pour te montrer que le désespoir qui te conduisait au suicide n'est pas fondé, pour faire luire une espérance de miséricorde à tes yeux pleins de larmes.

Rodolphe frappa long-temps à la porte de son hôtel; il s'emportait en imprécations contre la lenteur des valets, et faisait de vains efforts pour enfoncer une fenêtre qui pût lui donner passage. Il ne pouvait savoir ce qui se passait à l'intérieur, il ne pouvait deviner que derrière cette fenêtre se trouvaient des yeux qui l'avaient reconnu, et que son retour précipité avait causé le plus grand trouble dans certaines consciences. Chaque minute de retard pouvait être cause de la mort des deux infortunés qu'il fallait secourir, et c'était avec une douleur furieuse qu'il voyait l'inutilité de ses efforts pour se faire entendre. Enfin la fenêtre d'un étage supérieur s'ouvrit, et le domestique cria d'une voix empressée :

— Je descends, signor, je descends.

En effet, la porte fut bientôt ouverte, et Rodolphe, renversant presque le valet, courut vers l'escalier qui conduisait chez lui. Avant de le gravir, il se retourna, et voyant derrière lui le domestique, qui tremblait d'un effroi dont il ignorait la cause, il lui cria impérieusement :

— Pietro ! du pain, du vin, à l'instant!

Puis il s'élança dans l'escalier, et frappa à la porte de son appartement.

Ici, encore les mêmes retards. La femme de chambre de Leonora vint enfin lui ouvrir, et recula d'épouvante, quand elle vit l'altération profonde de son visage : Elle se crut à son dernier jour, quand le regard de Rodolphe s'arrêta sur elle; mais il était dominé par une pensée trop puissante pour qu'il pût s'en distraire en querellant cette fille : il traversa tout l'appartement, et arriva comme la foudre dans la chambre à coucher... Ce fut à son tour de reculer. Il s'attendait à trouver Leonora couchée et endormie, et, à sa grande surprise, il la vit debout, tremblante et pâle, qui s'appuyait sur un meuble,

en regardant son amant.. Néanmoins, la pensée qui absorbait en ce moment Rodolphe, l'empêcha de se livrer à aucune réflexion, et de témoigner sa surprise.

— Leonora, dit-il d'une voix sourde, m'aimes-tu?

— Rodolphe, mon ami, qu'as-tu? demanda sa maîtresse, en sentant ses jambes fléchir, ne me regarde pas ainsi.

— Oh! que tu m'aimes ou non, il faut que je la sauve... Ton or, donne moi ton or. J'ai perdu celui qui lui appartenait, je t'ai prodigué l'or qui l'eût empêchée de mourir de faim... Donne-moi de l'or!

Leonora ne comprit pas, mais, avec l'empressement que lui donnait la crainte d'irriter Rodolphe, elle ouvrit machinalement son coffret, et versa l'or qu'il contenait dans les mains de son amant; elle allait y joindre ses bijoux, quand, à sa grande surprise, elle vit Rodolphe sortir précipitamment en mettant l'or dans ses poches. Un instant après, sa femme de chambre vint la trouver.

— Monsieur le marquis est parti, empor-

tant sous son bras du pain; tandis que Pietro le suivait avec un panier de vin...

—Que veut dire tout ceci? répondit Leonora, en se laissant tomber sur un canapé; je suis à moitié morte de frayeur...

— Remettez-vous, belle Leonora, dit une voix d'homme, celle de Fieramonte; je cours au Casino, et je saurai ce qui s'est passé. Si Rodolphe a découvert la vérité, ce que je ne crois pas, vous ne serez pas exposée à sa colère. Il ne reviendra pas ici...

—Que voulez-vous dire?

—Je le tuerai!

—Le tuer!... Ah! vous êtes bien cruel, monsieur! mais je suis à votre merci.

—C'est la vérité, dit Fieramonte en sortant.

Pendant ce colloque, Rodolphe avait repris, suivi de Piétro, qui avait peine à marcher aussi vite que lui, le chemin de la petite rue. A mesure qu'il approchait, son pas devenait plus rapide, et quand, aux premières, lueurs du crépuscule, il put découvrir la maison où souffrait Cécile, son impa-

tience le fit courir tout-à-fait... Il pénétra dans l'allée, en comprimant les mouvemens de son cœur qui le suffoquaient, et cria d'une voix brisée :

— Cécile, courage, me voici!

Mais un silence lugubre accueillit ses paroles. Il n'entendit plus niles cris de l'enfant, ni les gémissemens de la mère... Une horrible crainte s'empara de lui, et ce fut comme un insensé qu'il pénétra dans la misérable chambre.

— Cécile, dit-il encore en soulevant la jeune femme dans ses bras, réponds moi..... rien... mon Dieu! Cécile... mon fils... Morts tous deux!... Ah! je suis venu trop tard!

Quand Pietro, qui l'avait suivi, entra dans la chambre, il le trouva évanoui sur le sol.

III.

La Verité.

Je le devine, Walter, tu es, plus encore que mes autres lecteurs, impatient de savoir par quelle fatalité Cécile était venue mourir à Venise, sous les yeux de son ancien amant. Tu es non moins curieux de connaître la vérité sur la présence de Fieramonte à l'hô-

tel de Rodolphe. Des explications que je vais te donner ressortira, j'espère, une clarté qui sera un baume pour ton cœur, en même temps qu'elle dessillera tes yeux encore obscursis par bien des voiles.

Tandis que Rodolphe, l'œil enflammé, le cœur plein d'anxiété, hasardait contre Balstetten un argent qui lui brûlait les doigts; voici ce qui se passait chez lui. Il avait à peine quitté son hôtel qu'un homme s'y était présenté, avait dit, d'un ton d'autorité, quelques mots aux domestiques, et s'était fait ouvrir la porte de l'appartement occupé par Rodolphe et Leonora. Cet homme, c'était Fieramonte. Tu vas le connaître en un moment, Walter, et avec lui tu connaîtras aussi la femme dangereuse qui eut tant d'influence sur la vie de Rodolphe de Talbert.

— Vous me boudez, aimable Leonora, dit Fieramonte en prenant la main de la jeune femme. C'est mal reconnaître ce que je fais pour vous. Je ne vous veux que du bien, et si vous ne m'y forcez par votre conduite, je n'aurai jamais la pensée de vous chagriner.

Voyons, cette jolie bouche n'aura-t-elle pas un sourire pour moi, pas un baiser pour mes lèvres?

Leonora réprima le mouvement de dégoût que lui inspirait le contact de cet homme, et, pour lui donner le change sur la cause de sa froideur, elle feignit d'écouter, comme si le bruit de l'escalier lui eût annoncé quelque danger.

— Au nom du ciel, Fieramonte, attendez un moment... Je tremble que Rodolphe ne revienne nous surprendre. Je ne survivrais pas à ce malheur.

— Soyez paisible, ma belle amie; Rodolphe est plus préoccupé du jeu que de vos charmes; et, en tout cas, il n'a aucun motif de suspecter votre fidélité. Votre évanouissement l'a convaincu que vous ne songiez qu'à vous mettre au lit... Seulement, vous ne serez pas aussi solitaire qu'il se le figure.

— Je suis bien malheureuse, s'écria avec l'accent du désespoir Leonora Cette duplicité que vous m'imposez, je la déteste... je l'ai en horreur comme tout ce que vous exi-

gez de moi avec la cruauté d'un tyran. Oh! oui, Fieramonte, j'expie bien cher les folies de ma jeunesse; je suis bien malheureuse.

L'Italien fronça le sourcil avec impatience, et marcha dans l'appartement en jetant des regards sinistres sur la jeune femme.

— Après tout, s'écria-t-il tout à coup, si cette dépendance vous est si odieuse, que ne suivez-vous le conseil que je vous ai déjà donné? Pourquoi ne quittez-vous pas Rodolphe? Sans lui, vous agréeriez peut-être plus favorablement mon amour; ce que je suis obligé de vous arracher la menace à la bouche, vous me le donneriez peut-être de votre plein gré, ou du moins vous ne seriez pas sans cesse dans la crainte et l'agitation.

— Que vos paroles sont cruelles, reprit Leonora. Vous connaissez l'amour véritable que j'ai pour Rodolphe, et vous me demandez de le quitter.... Quoi qu'il m'en coûte, je resterai près de lui. Je ne suis pas assez généreuse pour le fuir; je sens que je le devrais; toutes les fois que je vous ai vu, et qu'après votre départ il est venu avec la même con-

fiance, avec le même amour, se livrer à mes caresses et me donner les siennes, j'ai eu honte de moi-même, ma conscience s'est révoltée, et je me suis trouvée infâme..... Mais le sacrifice est au-dessus de mes forces, l'égoïsme triomphe, et je sens que s'il ne me chasse pas je mourrai à ses pieds.

Fieramonte sourit ironiquement, et, pour toute réponse, attira la jeune femme dans ses bras, et pressa ses lèvres sur les siennes.

— Est-il possible que vous soyez assez cruel!... murmurait Leonora.

— De quoi te plains-tu donc, interrompit avec impatience l'Italien. Je garde ton secret, et je touche le prix convenu. Aimes-tu mieux que je dise ce que je sais à ton Rodolphe? Comme son amour s'accroîtra quand il saura que cette femme qui s'est donnée à lui pour une victime de la séduction d'un prince, n'a passé dans la couche de son altesse qu'après avoir porté ses caresses et son amour dans les bras de tout homme ayant vingt francs pour les payer...... Combien la confiance aveugle du pauvre abusé devien-

dra plus grande, quand il apprendra la vie passée de la courtisane qu'il a enlevée. Si tu le veux, je lui dirai où je t'ai connue, dans quelle fange tu te vautrais à Paris; je lui dirai ta liaison avec le général, le métier que ce dernier t'ordonnait de faire près du prince, pour subvenir à ses goûts dispendieux et à son désordre. Je dirai à Rodolphe que tu ne t'es jetée dans ses bras que pour fuir la cravache du prince, ou mieux encore peut-être; et tout ce bel échafaudage d'amour long-temps nourri, de passion irrésistible, d'éternelle constance, tout cela s'évanouira au souffle de la vérité. Oui, tu peux refuser mon amour, si tu veux que je dise tout cela.

Leonora se mit à pleurer amèrement.

— Je suis à votre merci, c'est vrai, c'est vrai! ô de grâce, Fieramonte, ne dites rien... Et, pourtant, si Rodolphe était juste, pourrait-il m'en vouloir du passé? Oui, je me suis jetée dans ses bras pour fuir la colère du prince... Mais, depuis que je suis à Rodolphe, l'amour le plus violent s'est emparé de moi.

Je lui suis dévouée comme une sœur, je suis plus que sa maîtresse, je suis son amie; je partagerai toujours son sort quel qu'il soit, je supporterai avec lui l'infortune, les dédains, les mauvais traitemens, s'il le faut, même.... Ce dévouement, cette abnégation parleraient peut-être pour moi.

— Et les faveurs que j'ai obtenues, seraient-elles aussi un argument en ta faveur, Leonora?

La pauvre femme ne put supporter cette ironie cruelle, elle se cacha la figure dans les mains, et continua à pleurer sans rien dire. Mais cette tristesse n'était pas de nature à plaire à Fieramonte; il frappa du pied avec colère, et soulevant brutalement la courtisane, il la conduisit au piano...

— Allons, dit-il, sèche tes pleurs, si tu veux que je sois bon. Souviens-toi de ton ancien métier; tu sais que la première science de ce métier, c'est de faire bonne mine à tout le monde. Tu songeras à Rodolphe une autre fois, songe à me divertir aujourd'hui. Employons le temps qu'il nous à

laissé à l'amour et la musique, voilà ce que je viens chercher ici; il faut que tu me donnes la musique d'abord, l'amour viendra ensuite.

— Grâce pour aujourd'hui, Fieramonte; mon ami, pardonne-moi de te résister cette nuit... Je te jure que je suis malade. Oui, un autre jour, demain, je ferai taire tous mes scrupules, et me montrerai ce que j'étais jadis quand je t'ai connu.... Je serai folle, joyeuse, nous ferons de la musique, et je ne te résisterai plus... Mais, vois-tu, Rodolphe peut revenir; j'ai le pressentiment qu'il reviendra plus tôt...

— Que le diable t'emporte avec tes bégueuleries... Fais-moi de la musique en attendant mieux. Les domestiques sont dans ma dépendance, et ils n'ouvriront que quand je le leur aurai permis. La nuit est donc à nous.

— Qui es-tu donc? demanda Leonora en attachant un regard scrutateur sur Fieramonte. Qui es-tu pour commander ainsi à tous ceux qui peuvent te servir? Tu n'es pas

riche, car jamais tes ordres ne sont appuyés d'un présent ou d'une récompense..... Je tremble de deviner ta véritable puissance.

— Tremble ou rassure-toi, peu m'importe, dit en riant méchamment l'Italien ; il n'en est pas moins vrai que je porte avec moi un talisman qui m'ouvre toutes les portes, et met à ma disposition tous les services et toutes les autorités.

— Alors, tu es un agent de police.

— Serait-ce le premier qui ait eu le bonheur d'être pressé dans ces jolis bras? Mais non ; plus d'un de mes confrères de France m'a précédé dans cette carrière de volupté. Pour n'en citer qu'un, l'illustre Montal......

— Tais-toi, tais-toi, interrompit Leonora. Ce nom me rappelle une femme dont la pensée seule m'effraie. Cécile est ici...

— Cette petite qui desservait avec tant de grâces le temple dont tu étais la grande prêtresse? Si le fait est vrai, demain je la verrai, et quelqu'un de ta connaissance pourrait bien renouveler une liaison rompue par des circonstances impérieuses.

— Non, tu ne le diras pas à Rodolphe, n'est-ce pas, Fieramonte? Vois-tu, si je te résiste ainsi, ce n'est pas qu'au fond je ne t'aime pas, c'est parce que je suis indisposée, nerveuse... Mais cela se passe. Voyons, essayons de retrouver une de ces bonnes soirées d'autrefois... De la musique d'abord, et de.... l'amour ensuite, comme tu dis.

La triste créature souriait en parlant ainsi, mais, si Fieramonte eût suivi ses mouvemens, il l'eût vue essuyer furtivement une larme, tandis qu'elle arrangeait des cahiers de musique sur le piano. Peut-être même Fieramonte vit-il cette larme; mais il n'entrait pas dans ses projets de plaisirs de prolonger cette discussion, et il feignit de croire à la sincérité de ce revirement subit dont la cause lui était bien connue.

— Je la tiens doublement, pensait-il en s'asseyant près du piano; par son passé elle est à moi, et la crainte de voir son amant retourner à Cécile, l'empêchera de m'irriter par des refus.

Leonora se mit à préluder, puis, sur l'in-

jonction de son maître, elle dût chanter, jusqu'à ce qu'il lui plût de réclamer davantage encore.

Si cette Leonora n'avait point encore été frappée par moi, je n'aurais pu la juger que dans ses rapports avec les autres humains que j'ai enlevés à la vie; mais elle est morte, et avec l'expérience que mille situations semblables m'ont donnée, d'ailleurs, je puis indiquer l'état déplorable dans lequel cette scène la plongeait. Le lecteur qui a l'habitude du monde, et qui sait ce que peuvent causer d'angoisse ces minutes où la volonté est asservie par un joug invincible, doit comprendre ce que souffrait Leonora. Elle avait le cœur déchiré, et il fallait qu'elle chantât; une haine mêlée de dégoût l'animait contre Fieramonte, et il lui fallait endurer ses caresses, non seulement les accueillir avec une apparence d'enjouement, mais y répondre par de feints transports, tandis que l'image de l'homme qu'elle aimait véritablement se plaçait entre elle et son bourreau. Walter, c'est une vérité que je dois te mettre devant

les yeux; bien qu'elle ne me soit pas démontrée irrécusablement, j'y crois, parce que plus d'un exemple semblable m'est offert par mon livre éternel. Bien supérieure à Cécile sous tous les rapports, moins perverse et plus passionnée, Leonora pouvait aimer Rodolphe, et avoir prononcé du fond du cœur le serment de lui être fidèle; mais cet amour participait nécessairement de la vie précédente de cette femme, et l'influence qu'elle exerçait sur le jeune Talbert devait, en raison de ses habitudes déréglées, être plus fatale que salutaire. C'est précisément ce qui arriva, comme j'aurai occasion de le dire par la suite. Mais pour le moment, ce que je tenais à établir, c'est que Leonora cédait à Fieramonte par amour pour Rodolphe..... Triste amour, pourtant, empreint d'un mélange de dévouement et d'égoïsme qui doit te causer plutôt du dégoût que des regrets...

Le bruit de plusieurs coups violens frappés à la porte de l'hôtel, troubla les plaisirs de Fieramonte. Cet homme était un lâche coquin; cela, je puis le dire, car sa biogra-

phie et sa nécrologie m'en ont fourni plus d'une preuve. Malgré l'assurance dont il se targuait, il ne se souciait nullement d'être surpris par Rodolphe, dont le caractère emporté s'était plus d'une fois révélé à lui. La précaution qu'il avait prise de défendre la porte, tant qu'il serait dans l'hôtel, n'avait d'autre but que de lui donner le temps de sortir de l'appartement de Leonora, mais il savait parfaitement qu'en sa qualité de locataire, Rodolphe pourrait toujours obtenir l'entrée de l'hôtel. C'est pourquoi il s'esquiva bientôt et gagna un étage supérieur, en criant à Piétro d'ouvrir pour éviter l'intervention de la force. Mais dans sa précipitation, Fieramonte ne s'aperçut pas de la chute d'une *carte jaune* qui tomba de sa poche, et fut vivement ramassée par Leonora.

— Ah! maintenant, je ne suis plus à sa merci, dit celle-ci en cachant la carte dans son sein. Je puis lui jeter son nom à la face et le vouer au mépris du monde entier.

J'ai dit comment Rodolphe avait effrayé Leonora par son apparition, et l'égarement

de sa conduite : on sait maintenant la cause de l'effroi de la courtisane. Les forfanteries de Fieramonte n'étaient pas de nature à la rassurer; elle savait que Rodolphe ne se laisserait pas égorger avec résignation par un tel adversaire; elle devait donc penser que, s'il savait la vérité, ce serait un duel précédé d'explications qui lui ôtaient toute chance de conserver l'amour de Rodolphe, s'il était vainqueur. Dans le cas contraire !... Leonora ne pouvait s'arrêter sur cette pensée; en proie à l'anxiété la plus terrible qu'elle eût jamais éprouvée, elle attendait ce qui allait suivre....

— Signora, signora, dit tout-à-coup Pietro en se précipitant dans son appartement. M. le Marquis est mort....

Un cri terrible sortit du sein de Leonora, et elle tomba évanouie sur le canapé où elle était assise.

— Imbécile, le marquis n'est qu'évanoui. Leonora, remettez-vous, continua Fieramonte, car c'était lui. Le marquis n'est pas mort, Cécile seule a succombé, et c'est

ce qui a causé l'accident de Rodolphe.

Le nom de Cécile opéra comme un charme sur Leonora; elle reprit comme par enchantement ses sens, et sauta au cou de Fieramonte.

— Si ce que tu dis est vrai, s'écria-t elle, cette nuit est la plus belle de ma vie. Cécile et moi ne pouvions vivre du même air; impuissante pour dévoiler son passé, j'aurais peut-être triomphé de ses charmes, mais la lutte eût été dangereuse... Oh! s'il est vrai qu'elle soit morte, merci, Fieramonte, de me l'avoir annoncé !

— Cécile était peu dangereuse pour toi; malgré les ravages de la misère et de la souffrance, je l'ai reconnue, mais qu'elle était différente d'elle-même!...

— Je veux la voir; d'ailleurs il faut secourir Rodolphe. Je veux que son amonr redouble dans cette circonstance, et je sais comment m'y prendre. Guide-moi, Fieramonte; chemin faisant, nous aviserons à l'explication de ta présence. Quand j'ai su que Cécile était à Venise, il m'a semblé que ma vie était remise

en question. Je n'ignorais pas sa misère; je savais qu'enfermée à Paris pour son inconduite, elle avait été mise en liberté lorsqu'elle était devenue mère; je n'ignorais pas qu'elle était venue ici en compagnie d'un homme de bas étage qui l'avait abandonnée elle et son enfant... Mais je ne pouvais empêcher qu'elle rencontrât Rodolphe, je ne pouvais empêcher que les liens dont elle l'avait jadis entouré ne se resserrassent, et je ne pouvais rien dire ayant à lutter contre la conscience de Rodolphe, que je ne pouvais désabuser sans me compromettre moi-même. Elle est morte! C'est trop de bonheur; je suis persuadée que Rodolphe ne l'a rencontrée que fortuitement. Maintenant je comprends tout; je sais d'où venait cet égarement, pourquoi il emportait cet or. Je sais ce que je dois faire pour donner une nouvelle force à l'amour de Rodolphe. Tu m'aideras, Fieramonte, tu le dois; car si je suis à ta merci, tu es à la mienne aussi maintenant; je sais que tu es agent de police, et si tu voulais me nuire auprès de Rodolphe, Cécile n'est plus là

pour appuyer tes assertions...Je nierai, et ma voix sera plus éloquente que la tienne.

Ceci était dit pendant le trajet de l'hôtel à la petite rue, et au moment de pénétrer dans la maison où gisaient les deux cadavres et Rodolphe évanoui. Fieramonte, outré de l'audace tout insolite de Leonora, répondit tout bas.

— Je veux bien te servir; mais ne crois pas m'effrayer; je ne renonce à aucun de mes droits; en dépit de tes rigueurs, je serai, comme je l'étais tout à l'heure, le maître absolu de tes jours et de ta personne.

— C'est ce que nous verrons, murmura Leonora.

Quelques voisins, que l'aube du jour avait fait sortir de chez eux, des pêcheurs qui se rendaient à leurs barques, s'étaient rassemblés autour de la petite maison. Quelques-uns avaient même pénétré jusqu'à la chambre de Cécile, et, à la vue de Rodolphe, s'étaient empressés de lui porter secours. Sa mise recherchée, son air de distinction, contrastaient tellement avec le dénuement des deux

victimes, que les soins des officieux pêcheurs pouvaient prendre leur source aussi bien dans une curiosité vivement excitée, que dans la compassion et la charité. L'arrivée de Leonora et Fieramonte redoubla l'intérêt de cette scène. Leonora s'adressa aux pêcheurs qui tenaient Rodolphe dans leurs bras, et avec un sang-froid parfait et une dignité calme, elle leur donna l'ordre de le transporter à son hôtel; puis, apercevant dans la foule plusieurs vieilles femmes, elle leur fit signe d'approcher, et, prenant quelques pièces d'or dans sa bourse, elle les leur mit dans la main, en les chargeant d'ensevelir et veiller Cécile et son fils.

— Cette infortunée était de notre pays, dit-elle, c'est en la reconnaissant dans ce triste état, que le marquis de Talbert a succombé à son émotion. Veillez et priez sur elle; les dons que nous lui eussions faits pendant sa vie, nous les emploierons à honorer sa mémoire... Qu'on avertisse les prêtres, que les pompes de l'église se déploient pour ces tristes victimes de l'infortune! Tenez,

mes amis, ajouta-t-elle en distribuant tout ce que contenait sa bourse, priez pour elle, pour le marquis et pour moi.

Elle s'éloigna à ces mots, laissant la foule dans l'admiration de sa générosité, de sa piété et surtout de sès charmes.

— Fieramonte, dit-elle en retournant à l'hôtel, si tu prétends encore à mes bonnes grâces, il faut que ce que je viens de faire revienne de tous les côtés aux oreilles de Rodolphe. Je ne lui en parlerai pas ; mais je veux que de lui-même il se jette à mes genoux pour me remercier de ce que j'ai fait.

— Je te comprends. En vue de la récompense, à laquelle je tiens toujours davantage à mesure que tu me l'accordes, je ferai ce que tu désires. Je cours d'abord au Casino. J'aurai tout appris par hasard; ton nom sera dans toutes les bouches.

— Il me semble que Balstetten se doute de nos relations, ajouta Leonora.

—Quelle idée? De quoi t'inquiètes-tu? D'ailleurs, il serait discret. C'est mon ami intime; nous sommes associés.

Fieramonte s'éloigna en riant à ces mots dont je dois compléter le sens. Un événement qui eut lieu plus tard, Walter, peindra son caractère odieux, quand tu le rapprocheras de cette explication. D'après mes notes, Fieramonte et Balstetten étaient en effet associés... Mais quelle turpitude, que cette association ! Tous deux habiles à manier les dés et es cartes, façonnés aux usages du monde, et ornés d'avantages physiques assez remarquables, ils avaient uni, non pas leur fortune qui était nulle, mais leur industrie qui était immense... Ils étaient en guerre, non point ouverte et déclarée, mais occulte et acharnée avec la société. Dans son sein ils cherchaient, non des amis, mais des victimes et des dupes; et ils étaient ainsi à l'égard de Rodolphe. Ligués contre sa bourse, ils se succédaient à la table de jeu, et, ce que l'un ne croyait pas devoir gagner, l'autre était sûr de se l'approprier. Ils avaient étudié le caractère de Rodolphe, et savaient que, comme les joueurs passionnés, il prétendait forcer le hasard à lui être favorable, qu'il luttait

jusqu'à l'entier épuisement de ses ressources; et comme le hasard était l'œuvre de leur adresse ignoble, il est facile de comprendre l'issue de la lutte.

Il fallait que tu connusses ces deux hommes, Walter; déjà mon récit a amené tes souvenirs sur ce point; tu arriveras à l'événement qui me reste à raconter pour terminer ce qui les concerne; tu y arriveras, dis-je, soulagé de bien des scrupules..... Heureuse serai-je, si je parviens à dissiper ainsi tous ceux que ta vie agitée a mis au fond de ton ame!...

Je retourne à Rodolphe. Quand il reprit ses sens, et qu'il se vit chez lui, veillé et soigné par Leonora, il se frotta les yeux comme s'il s'éveillait d'un profond sommeil. Il jeta autour de lui des regards pleins d'anxiété, sans doute pour chercher les objets déchirans dont il avait conservé le souvenir.

— Suis-je fou? demanda-t-il. Leonora, est-ce bien toi que je vois? Cécile! où es-tu?

—C'était un rêve, mon Rodolphe, dit Leonora de sa plus douce voix.

Et enlaçant son amant dans des bras qui étreignaient un instant auparavant un autre homme, elle ajouta : Dis ce que tu souffres... ta Leonora veux souffrir avec toi.

La mémoire revint alors à Rodolphe, et son cœur oppressé se soulagea par des larmes abondantes.

IV.

Encore du sang.

Cette Cécile que je venais de frapper, était toujours, dans l'opinion de Rodolphe, une innocente victime de son abandon. Il ne la connaissait pas comme tu la connais maintenant, Walter ; il ne savait pas quelle épouvantable biographie l'ange des ténèbres

inscrivait sur mes tablettes, tandis qu'il s'occupait de la perte de cette misérable créature. Pendant toute une journée, il n'y eut pas une minute dans laquelle il cessa de songer à l'affreuse catastrophe dont il se croyait la cause immédiate. L'amour même de Leonora était impuissant contre son chagrin; elle lui avait tu les soins qu'elle avait donnés à la sépulture de sa rivale; de sorte que, quand il s'était présenté le lendemain à la petite maison, il l'avait trouvée vide, sans que nul dans les environs pût lui dire qui avait veillé à l'enlèvement de ces tristes restes... Il était revenu chez lui sombre, désespéré, accablé d'un chagrin qui se compliquait de mille anxiétés matérielles, lorsqu'un billet de Balstetten vint accroître ses embarras. L'Autrichien disait qu'il prenait part au chagrin de son ami, mais qu'il ne pensait pas que ce chagrin dût l'empêcher d'acquitter sa dette : en conséquence, il priait Rodolphe de remettre les trois mille francs qu'il lui devait entre les mains du porteur de la lettre.

—J'irai ce soir au Casino, répondit Rodolphe ; dites à Balstetten que je lui porterai moi-même cette somme. Cette somme est tout ce que je possède en argent, ajouta-t-il, quand le messager se fut éloigné... Encore l'ai-je prise à Leonora... O l'avenir ! l'avenir !

En ce moment, Fieramonte se présenta chez Rodolphe, et vint à lui avec un maintien composé et sérieux.

— Personne plus que moi ne prend part à votre chagrin, dit-il ; je comprends ce que vous avez dû souffrir ; mais que voulez-vous ? Il faut bien mourir une fois... La pauvre femme ne pouvait plus être heureuse, et l'amie qui vous reste est capable de vous tenir lieu de tout...Quel cœur ! quelle délicatesse ! Nous en sommes tous dans l'admiration, et, à l'heure qu'il est, on ne parle d'autre chose dans Venise.

Rodolphe regardait l'Italien avec une surprise croissante.

— Que voulez-vous dire? balbutia-t-il, comment sait-on ce que j'ai souffert?... De

quoi parle-t-on? Comment le nom de Leonora se trouve-t il mêlé aux conversations de la ville?

— Ignorez-vous donc réellement ce qu'a fait pour vous cette femme charmante? De sa part, c'est un raffinement de délicatesse qui double le mérite de l'action. Je vous la dirai, cette action, et vous vous trouverez heureux, dans votre chagrin, d'avoir près de vous un cœur si tendrement dévoué : j'ai été témoin de tout, Rodolphe, et rien que le souvenir de cette générosité m'arracherait des larmes, s'il entrait dans mes habitudes d'en verser. J'allais au Casino, où je croyais vous rencontrer, quand je me suis trouvé au milieu d'un rassemblement de peuple qui entourait une maison chétive et dégradée; la curiosité me fit questionner quelques pêcheurs, et ce que j'appris m'émouvait déjà vivement, lorsque l'arrivée de Leonora acheva de m'intéresser à cette scène... Je ne veux pas renouveler votre chagrin, Rodolphe, mais, je le répète, Leonora s'est conduite comme un modèle de tendresse et

de générosité. Avertie par Piétro, elle avait volé à votre secours; mais ne croyez pas qu'elle se soit bornée à vous faire reconduire ici. « Ce qu'il aurait fait pour cette infortunée, dit-elle, je le ferai en son nom... Cette femme a été honorée de son amour, elle est donc sacrée à mes yeux. Tenez, voici de l'or, continua-t-elle en vidant sa bourse, qu'une sépulture décente lui soit donnée, que les prières du pauvre se mêlent sur sa tombe à celles de l'Église » En effet, Rodolphe, Cécile a été inhumée avec une sorte de pompe, et, pour clore mon récit par un trait qui peint Leonora et lui attire en ce moment les éloges de tout Venise, elle-même, la belle Leonora, en habits de deuil, a marché derrière le cercueil, jusqu'au lieu du repos éternel... Et vous ignoriez cela! Quelle femme! Rodolphe, quelle femme!

Comme on le voit, Fieramonte était fidèle à sa promesse; non seulement il avait répandu au Casino les évènemens de la nuit, mais il venait encore en instruire lui-même

Rodolphe, en ajoutant à la vérité ce qu'il croyait le plus propre à servir les intérêts de Leonora. La cause de cet empressement, ai-je besoin de la dire? Fieramonte avait perdu son talisman; convaincu qu'il n'avait pu s'égarer que chez Leonora, il prévoyait qu'elle était femme à exploiter ce secret, et il voulait la désarmer d'avance par une preuve de dévouement. Mais Rodolphe! le pauvre jeune homme était hors de lui.

— Elle a fait cela! s'écria-t-il quand Fieramonte cessa de parler, et elle me l'a caché! Oui, vous avez raison, Fieramonte, c'est un ange de générosité... Car, cette femme, elle m'était attachée par des liens bien puissans. Leonora! Leonora! je t'aimais déjà, mais maintenant!... Il courut alors à la chambre de sa maîtresse, et, comme celle-ci l'avait prévu, il se jeta à ses pieds pour lui exprimer son admiration et sa gratitude. Quant à Fieramonte, il comprit que sa présence était désormais inutile, et après avoir dit quelques mots à la femme de chambre, il s'éloigna de l'hôtel.

— Ce que tu as fait, Leonora, disait Rodolphe après un moment d'effusion, resserre notre union; que suis-je donc pour qu'une femme si parfaite se soit donnée à moi! La plus généreuse des femmes. Tu m'aideras à oublier le passé, tu ne me quitteras plus; car loin de toi, mon esprit s'assombrit...... hélas! des images bien lugubres se dressent devant moi... toi seule peux les dissiper, toi qui es un trésor d'amour et d'abnégation.

— Ne crois pas cela, Rodolphe, dit tendrement Leonora; mon abnégation n'est peut-être que de l'égoïsme...

C'était une vérité que disait alors la maîtresse de Rodolphe : mais la manière dont elle la disait fit prendre le change à son amant.

— Ne cherche pas à diminuer le mérite de ton action, ma Léonora. Je ne dirai jamais assez : tu es la plus généreuse des femmes.

— Je t'aime voilà tout, Rodolphe.

— Tout Venise m'enviait déjà le bonheur de te posséder, que sera-ce maintenant, que chacun s'entretient de ta conduite.

— Comment? qui a pu dire...

— Tu n'as pas agi si secrètement que tu ne te sois trahie, ma Leonora. Fieramonte t'avait vue, et c'est de lui-même que je tiens ce récit, qu'il avait déjà fait cent fois. Que je suis fière de toi... mais quel triste sort que celui que tu as choisi, Leonora!

— N'ai-je pas ton amour?

— Sans doute. Mais tu ne sais pas l'avenir menaçant qui nous attend... Je suis ruiné. J'ai perdu cette nuit tout ce que je possédais; ton or a passé dans les mains de Balstetten; ma parole est engagée pour une somme que je puis à peine payer...

— Si tu l'as, il faut la donner, mon Rodolphe. J'ai des diamans, nous les vendrons.

— Une malédiction s'étend sur moi sitôt que je touche un jeu de cartes, continua Rodolphe avec un mouvement de colère. J'aurais un million que je le perdrais, surtout quand je joue contre Balstetten... Non, nous ne vendrons pas tes diamans, car qui sait si je n'en jouerais pas le prix... Et si je perdais! Songe au sort de Cécile. Que de mal je lui ai

fait! tu ne sais pas tout, ma Leonora; mais qu'elle a dû souffrir avant de tomber dans l'état où je l'ai trouvée!.

— Bannis ces sombres idées, mon Rodolphe. Je ne crains pas la misère avec toi. D'ailleurs, je suis sûre que tu finiras par gagner. Ne joue pas si souvent contre Balstetten; mais joue, car ton esprit trouve dans le jeu une distraction; il faut nous étourdir sur nos ennuis.... Oh! si je pouvais, je jouerais bien aussi, moi!

— Tu aimes le jeu? fit Rodolphe avec un regard étincelant! tu es complète, ma Leonora; moi, je l'avoue, après ton amour, le jeu est ma plus grande passion. J'ai eu le désir de me vouer à des entreprises formidables, j'ai rêvé les projets les plus vastes en politique et en révolutions, mais à présent que je suis proscrit; que toutes mes espérances sont évanouies; il faut à l'activité de mon esprit un aliment que le jeu lui donne et renouvelle sans cesse... Pourtant, c'est un gouffre que ce Casino; quand il aura englouti notre dernier louis, que deviendrons-nous.

— Ne songe pas à cela. Vivons au jour le jour, minute par minute. Cherchons le plaisir, qui est le seul bonheur de ce monde. N'est-ce pas une folie que d'arranger avec tant de soin un avenir que chaque seconde peut arrêter? le présent est tout.

Rodolphe était presque de l'avis de Leonora; néanmoins, il n'avait pas encore, comme elle, renoncé à toute espérance d'avenir; et il ne pouvait penser sans amertume à la fortune qu'il avait si follement jetée au vent, à la famille qu'il avait perdue, et même à cette patrie qu'il croyait à jamais fermée pour lui.

— Et j'avais un million il y a un an! dit-il tristement; et je ne puis rentrer en France! Il me semble que, malgré les malheurs que j'ai attirés sur lui, mon frère ne me repousserait pas; il a toute ma fortune... mais reverrai-je jamais ma patrie!

— La patrie, Rodolphe, est là où l'on est heureux; laisse-toi guider par mon amour, conserve-moi le tien, et le bonheur nous donnera partout une patrie qui nous tien-

dra lieu de celle que nous avons perdue. Allons, mon beau Rodolphe, mon bien-aimé, reprends ton énergie. Cherche le plaisir, et tu trouveras au sein de ses délices l'oubli du passé et l'insouciance de l'avenir. Il faut payer ta dette à Balstetten, et ne plus jouer avec lui. Mais joue avec un autre moins heureux et moins adroit.

— Adroit ! Leonora, Balstetten est loyal.

— Je veux le croire : joue donc avec lui, si tu veux perdre. En tout cas, ne t'inquiète de rien, nous sommes riches encore.

— Ne vends pas tes diamans, au moins !

— Va, te dis je, songe que l'infortune me serait douce, si je la subissais avec toi; mais songe aussi que tant qu'il nous reste notre intelligence, nous ne devons désespérer de rien.

Quand la nuit fut venue, Rodolphe se rendit au Casino; mais il évita de passer dans cette rue, qui lui eût rappelé plus tristement encore l'évènement de la nuit précédente. Cette catastrophe l'avait accablé; elle s'était révélée à lui avec un enchaînement de cir-

constances si bizarres, il y avait quelque chose de si fatal dans le hasard qui l'avait réuni pour un instant à cette femme, dont il croyait avoir causé la ruine, que Rodolphe voyait là le doigt de Dieu, et un juste châtiment de ses fautes. On comprend qu'il répugnât à passer devant une maison dont la vue eût donné une nouvelle activité à ses remords. Il arriva donc par un autre chemin à ce Casino, quitté par lui la veille avec tant de précipitation.

Fieramonte ne l'avait pas trompé : avant de pénétrer dans le salon, Rodolphe entendit son nom circuler de bouche en bouche; et celui de Leonora, qui s'y mêlait parfois, le convainquît que c'était son aventure de la nuit qui faisait les frais de l'entretien. Arriver dans un pareil moment, c'était un motif d'embarras auquel Rodolphe eût voulu se soustraire; mais comme la voix de Balstetten se mêlait à celles qu'il entendait, et qu'il voulait lui payer sa perte de la veille, Rodolphe surmonta sa répugnance, et entra au salon. A sa vue, la conversation tomba subi-

tement. Au lieu de l'empressement dont il se disposait à supporter l'ennui, Rodolphe ne vit autour de lui que des visages froids et réservés. Balstetten lui-même, l'homme avec lequel il s'était le plus lié depuis son séjour à Venise, s'avança d'un air contraint, et ne prit pas la main qu'il lui tendait d'abord.

— Je t'attendais, lui dit-il avec précipitation ; j'ai une dette à payer, et si tu peux...

— Si je puis payer la mienne? Que veut dire cette question ?

— Rien, que ce qu'elle dit. Si tu peux me payer, paie-moi, voilà tout.

Rodolphe sentit le sang lui monter au visage. Il tira sa bourse, et s'approchant d'un meuble, il y jeta l'or qu'elle contenait.

— Compte, dit-il à Balstetten.

— Les trois mille francs y sont, mais rien de plus, dit ce dernier, en mettant l'or dans sa poche.

—Je paie ce que je dois.

— *Per Bacco!* je suis bien aise de les tenir!

En ce moment une pièce d'or tomba sur le parquet.

— Tu es moins adroit à manier l'or que les cartes , reprit Rodolphe d'un ton goguenard.

— Veux-tu dire que je sois adroit au jeu? demanda Balstetten avec colère ?

— Je veux dire ce que j'ai dit , pas autre chose.

— Explique tes paroles, ou j'y verrai une insulte.

— Si tu y vois une insulte, c'est qu'elle y est ; si elle y est, ce n'est pas moi qui l'y ai mise... C'est ta maladresse ou ton adresse.

— Rodolphe, continua Balstetten d'un ton menaçant, je ne souffrirai pas d'injurieuses suppositions ; je te somme d'expliquer tes paroles et ta pensée

Les habitués du Casino se rangèrent alors en cercle autour des deux jeunes gens, qui s'animaient de plus en plus. Rodolphe avait été piqué de l'empressement avec lequel Balstetten avait réclamé sa dette; il voyait dans cet empressement un soupçon de mauvaise foi, blessant pour son orgueil. Peut-être aussi la situation de ses finances

contribuait-elle à exciter sa susceptibilité ; quoi qu'il en fût, son caractère naturellement irascible se développa dans cette circonstance avec toute la violence dont il était capable.

— Je te somme à mon tour d'expliquer tes manières contraintes, et l'espèce de doute que tu semblais avoir sur mon exactitude.

— Si j'ai eu des doutes, je n'en ai plus, puisque je suis payé; mais toi, tu as prononcé un mot qu'il faut que tu rétractes. As-tu pensé que j'étais adroit au jeu?

—Si je l'ai pensé, je ne le pense plus, puisque nous ne jouons pas.

— Trève de réponses évasives, réponds positivement, ou je saurai t'y forcer.

Les yeux de l'Autrichien lançaient des regards de fureur, et, de son côté, Rodolphe sentait fermenter en lui une colère qui, aux yeux des assistans, présageait une scène de violence inévitable. Néanmoins, personne n'intervint, et chacun se plaça de manière à suivre les mouvemens des deux antagonistes. Tout est spectacle pour un Italien ; le désœu-

vrement et la mollesse des habitués d'un casino surtout, leur font rechercher avec avidité tout ce qui peut devénir pour eux un sujet de distraction ou d'amusement.

— Tu m'as blessé le premier, explique-toi donc le premier, mon explication suivra de près la tienne.

— Il veut conserver le choix des armes, dit tout bas un spectateur à son voisin.

— Tiens donc, s'écria Balstetten, en jetant un journal à la figure de Rodolphe, lis, et vois si j'ai raison de douter de ta solvabilité.

Rodolphe, au comble de la colère et de la surprise, ramassa le journal d'une main tremblante et le parcourut avidement... Une sueur froide coula de son front quand, à l'article de *France*, il lut ce qui suit :

« La terre de *** appartenant à M. l'abbé « de Talbert, récemment élevé à la dignité « de cardinal, vient d'être le théâtre d'une « catastrophe épouvantable. Les causes de « cet horrible évènement sont d'une nature « trop délicate et touchent de trop près à « l'honneur d'une des plus illustres maisons

« de France, pour que nous n'apportions pas la
« plus grande réserve en les publiant. Nous
« n'avons voulu rien avancer que tous les
« documens propres à éclairer notre cons-
« cience, ne nous eûssent été communiqués;
« c'est donc en prenant sous notre respon-
« sabilité la vérité de notre récit, que nous
« livrons à la publicité les détails suivans :

« Jeudi dernier, le cardinal était dans sa
« bibliothèque, occupé à corriger l'épreuve
« d'une brochure annoncée depuis quelques
« jours, lorsqu'on vint l'avertir qu'un de
« ses neveux, le marquis Alfred de Talbert,
« venait d'arriver au château, et désirait lui
« parler. Il paraît que des dissensions intes-
« tines agitaient la famille de Talbert; à
« plusieurs reprises, des explications assez
« vives avaient eu lieu entre l'oncle et le
« neveu, explications qui, du reste, avaient,
« si nous sommes bien informés, rapport à
« un autre neveu du cardinal, M. Rodolphe
« de Talbert, frère du marquis. A cette
« annonce, le prélat répondit par l'ordre
« de faire entrer son neveu, qui, en effet,

« vint le joindre dans la bibliothèque.

« Au bout de quelques instans, les person-
« nes qui se trouvaient au château, la fem-
« me de charge entre autres, entendirent
« des éclats de voix, des trépignemens, qui
« leur donnèrent à penser qu'une discussion
« s'était engagée entre le cardinal et son ne-
« veu ; le désir de lui porter secours, dans
« le cas où le marquis se porterait à quel-
« ques violences, les engagea à se rapprocher
« de la bibliothèque ; et ils reconnurent, en
« effet, que le cardinal résistait énergique-
« ment à une demande que lui faisait impé-
« rieusement le marquis. Ils saisirent même
« des mots entrecoupés qui les éclairèrent
« sur la nature de cette demande. — Je suis
« ruiné, déshonoré, si vous ne venez à mon
« secours, disait le marquis. — Prêter à un
« joueur, c'est encourager sa passion, ré-
« pondait le cardinal. — Ainsi vous êtes in-
« flexible... notre nom... les tribunaux... —
« La honte est personnelle. — Ces dernières
« paroles du cardinal furent suivies d'un mo-
« ment de silence, après lequel le marquis

« s'écria. — Eh! bien, j'hériterai ! Un grand
« cri engagea alors les domestiques effrayés,
« à se précipiter dans la bibliothèque. Un
« spectacle affreux se montra à leurs yeux.
« L'illustre cardinal était renversé dans son
« fauteuil, la main posée sur sa poitrine,
« d'où s'échappaient des flots de sang. —
« Sauvez le testamment! c'est tout ce qu'il
« put dire et il expira aussitôt. Le marquis
« de Talbert était debout un poignard à la
« main, hors de lui et attachant sur son on-
« cle des regards étincelans. Quand il vit
« que sa victime était expirée, il profita du
« trouble qui s'était emparé de tous, pour
« gagner la porte, et s'enfuit précipitam-
« ment.

« Les domestiques épouvantés de ce meur-
« tre terrible, essayèrent vainement de
« rappeler le prélat à la vie; et ce ne fut
« que quand ils eurent reconnu l'inutilité de
« leurs efforts, qu'ils s'aperçurent de la
« fuite du coupable. Ils se précipitèrent sur
« sa trace, sans parvenir à le joindre, et
« coururent au premier bourg, pour avertir

« les autorités de ce qui s'était passé au chà-
« teau. Graces aux actives recherches qui
« furent ordonnées, le marquis de Talbert
« fut trouvé le lendemain; mais la justice
« humaine n'avait plus de comptes à lui de-
« mander de son forfait : il s'était donné la
« mort, et se trouvait en présence du juge
« éternel. Une lettre trouvée près de lui ex-
« pliquait, jusqu'à un certain point, par
« quelle série d'infortunes, M. le marquis de
« Talbert avait été conduit à l'assassinat
« d'un oncle vénéré, puis au suicide. Avant
« de faire connaître le sens de cette lettre,
« nous répétons que nous avons voulu nous
« entourer de tous les renseignemens qui
« pouvaient corroborer ou détruire ses as-
« sertions; nous nous sommes convaincus
« que, comme le disait le marquis, le pre-
« mier coupable est ce jeune frère dont
« nous avons parlé. Doué d'un naturel aussi
« ardent que pervers, M. Rodolphe de Tal-
« bert s'est de bonne heure abandonné à
« la fougue de ses passions; non seulemeut
« il a donné dans les écarts de la dissipation

« et de la débauche même ; non seulement il
« s'est compromis aux yeux du monde et du
« gouvernement par ses opinions en déshar-
« monie complète avec son rang et les princi-
« pes héréditaires de sa noble famille; mais à
« la douleur, à la honte même qui rejaillissait
« sur son frère d'une conduite aussi aveuglé-
« ment coupable, il a joint de plus graves in-
« jures; il a porté dans la maison fraternelle
« une perturbation qui, après avoir coûté la
« vie à une femme charmante, ornée de toutes
« les graces de la beauté qui peuvent faire le
« bonheur d'un époux, a bouleversé l'exis-
« tence entière du marquis. On comprendra
« notre réserve. Nous dirons seulement que
« de l'époque où la vérité ne lui fut plus voi-
« lée, le marquis de Talbert se jeta avec fré-
« nésie dans les spéculations, le jeu et les
« entreprises les plus hasardeuses; il vou-
« lait, sans doute, appeler à lui des distrac-
« tions capables de chasser son désespoir;
« mais les affaires, suivies seulement pour
« échapper à une pensée poignante, ne sau-
« raient porter les fruits qu'une raison calme

« et maîtresse d'elle-même en eût tirés. La
« ruine du marquis s'accomplit avec une
« rapidité effrayable; sa fortune particulière,
« celle que sa femme lui avait laissée, par
« une donation, celle enfin que, dans un
« moment d'amitié fraternelle, il avait con-
« senti à acquérir de M. Rodolphe de Talbert,
« qui menaçait de démembrer les magni-
« fiques domaines de sa famille : tout disparut
« dans le gouffre, et un chiffre épouvantable
« de dettes fut la seule perspective qui resta
« au marquis. C'est dans ces circonstances
« qu'il s'était rendu chez son vénérable
« oncle. La conduite du jeune Talbert avait
« été formellement désapprouvée par le car-
« dinal, et des efforts que le marquis avait
« faits pour adoucir l'indignation du prélat,
« il était résulté un refroidissement complet
« dans leurs relations. On comprend dès-lors
« comment dut être accueillie une démarche
« faite dans un paroxisme de démence, et on
« comprend aussi l'irritation que des refus
« durent exciter dans une ame ulcérée comme
« celle du marquis. C'est ainsi qu'il faut expli-

« quer la catastrophe qui enlève à la France
« l'un des plus célèbres de ses publicistes, et
« le représentant d'une des plus anciennes
« souches de la noblesse nationale. Les biens
« laissés par le cardinal ne retourneront
« probablement jamais entre les mains de
« cette famille : le prélat en ayant disposé en
« faveur de plusieurs établissemens publics
« et de la plupart de ses domestiques.

« Si, comme on nous l'assure, l'auteur pri-
« mitif de ce crime, erre en Italie, en com-
« pagnie d'une courtisane, digne compagne
« d'un homme aussi profondément pervers,
« puissent ces lignes tomber sous ses yeux.
« Puissent-elles tracer autour de lui un cer-
« cle qui empêche toute ame honnête de
« l'approcher. La justice humaine est im-
« puissante contre lui, mais le ciel permet
« qu'un châtiment moral soit infligé à des
« coupables de son espèce. Puisse le remords
« ne le point quitter, le troubler au milieu
« de ses orgies, et lui montrer sans cesse l'i-
« mage de ceux qu'il a guidés vers la tombe.
« Les mânes plaintives de son oncle et de

« son frère auront alors obtenu la seule ex-
« piation qu'il leur soit possible d'obtenir
« sur la terre. »

Walter, je t'ai mis en état d'apprécier l'exagération des imputations contenues dans cet article, rédigé sans doute par le vieux comte de Villetrec; ainsi, ne pense pas que j'aie voulu éveiller en toi des idées de désespoir, que j'ai au contraire mission de chasser entièrement. Mais Rodolphe n'avait pas, comme tu l'as maintenant, la clef de ces mystères d'iniquité. Sa conscience était parfaitement d'accord avec l'auteur de l'article; le vrai, le seul coupable était lui, il se voyait la honte, le fléau, et le destructeur de sa famille, criblé de crimes commis réellement, et de crimes résultant de son influence fatale; ce qu'il éprouvait est indescriptible; la funeste feuille de papier s'échappa de ses mains, et, pendant quelques instans, il courba la tête sous le poids d'une douleur sans égale. Mais bientôt, des chuchottemens qu'il entendait autour de lui le rappelèrent à sa situation; il releva la tête, et promenant ses

regards sur l'assemblée, il vit clairement que pas un seul de ces hommes ne lui tendrait la main; il ne devina pas que la véritable cause de cet éloignement universel était sa qualité de conspirateur, toujours dangereuse, mais surtout dans la partie de l'Italie soumise à l'Autriche. Il mit sur le compte de ses fautes une froideur qui venait simplement de la crainte des plombs de Venise, et il se fût peut-être éloigné vaincu par la honte, si la voix de Balstetten ne l'eût arrêté.

— Eh bien! dit l'Autrichien d'un air de mépris, tu sais maintenant à quoi mes doutes peuvent être attribués. Et c'est un tel homme qui ose suspecter ma bonne foi! *Per Bacco,* c'est trop d'audace.

— Balstetten, répondit Rodolphe avec une expression de sombre fureur, quoi que dise cette gazette, vraies ou fausses, ses allégations ne pouvaient aller jusqu'à te donner le droit de douter de ma parole. Je dis donc que c'est injurieusement que tu as dit, en présence de ces messieurs, que tu avais con-

çu des doutes sur ma loyauté. Nulle créature au monde ne peut m'accuser, ni d'être adroit au jeu, ni infidèle à l'acquittement d'une dette... Je t'ai fait la première de ces insultes, et depuis un quart d'heure tu me prodigues la seconde... Si tu n'es pas un lâche, c'est un combat à mort qu'il faut entre nous deux.

Et, avant que Balstetten eût eu le temps de se mettre en état de défense, Rodolphe lui toucha le visage avec la main... Une pâleur livide se répandit sur les traits de Balstetten, il porta la main sous son habit, comme pour y chercher une arme; mais sans doute la présence de tant de témoins, parmi lesquels s'en trouvaient qui se fussent opposés à un acte de violence perfide, l'arrêta dans son dessein; il serra les poings et dit d'une voix concentrée.

— Oui, c'est à mort que nous nous battrons.

— Où? demanda Rodolphe sur le même ton.

— Les duels sont sévèrement défendus, dit une voix.

— Nous nous cacherons, interrompit Balstetten.

— Où? répéta avec impatience son adversaire.

L'Autrichien se taisait irrésolu.

— Venez donc, s'écria Rodolphe hors de lui. Venez à la salle d'armes, elle est éclairée; ces messieurs seront nos témoins.

Il n'y avait pas à répliquer; Balstetten était brave, du reste; mais il n'en regrettait pas moins maintenant de s'être laissé aller à des propos qui pouvaient avoir de si funestes résultats. Il suivit Rodolphe, et les assistans eux-mêmes se rendirent également à la salle d'armes, dont la porte fut immédiatement fermée.

— Avant de combattre, dit Rodolphe en prenant un fleuret démoucheté, stipulons que le vainqueur aura la liberté de sortir d'ici sans être inquiété.

— Ces messieurs sont trop hommes d'honneur pour ne pas le promettre, répondit Balstetten. Mais, rassure-toi, ce n'est pas toi qui profiteras de leur bonne volonté.

— C'est ce que nous allons voir.

Les adversaires s'attaquèrent alors avec une rage égale, mais avec une fortune bien différente. Dès le premier coup, le fleuret de Rodolphe s'enfonça dans les entrailles de Balstetten, et ce dernier tomba mortellement blessé.

— Sauvez-vous, cria-t-on de toute part à Rodolphe.

Le jeune homme s'enfuit, en effet, comme s'il eût été ivre, la conscience chargée d'un nouveau meurtre.

IV.

Chûte complète.

— Fuyons! nous n'avons pas un instant à perdre, dit Rodolphe en se précipitant dans l'appartement de Leonora.

La jeune femme voulut l'interroger; mais avec un égarement qui tenait de la folie, il lui imposa silence en répétant :

— Fuyons, te dis-je; si tu m'aimes, si tu veux suivre un assassin, viens pendant qu'il en est temps encore.... J'ai tué Balstetten.

Leonora ne répliqua plus; avec une présence d'esprit admirable, elle sonna sa femme de chambre, prit dans son écrin une bague d'assez grand prix.

— Va chez le juif qui m'a vendu cette bague, éveille le et rends-la lui pour le quart de sa valeur : tu m'en apporteras le prix à la porte de l'église San Marco. Il faut que tu ne sois absente que dix minutes.

La femme de chambre sortit en courant, et Leonora, jetant sur les épaules de Rodolphe un manteau, en prit un pour ellemême, et, cachant sous son bras l'écrin qui était désormais toute sa fortune, elle entraîna son amant et sortit avec lui de l'hôtel. La nuit était épaisse; le ciel nuageux et le bruit du vent annonçaient que les flots de l'Adriatique se souleveraient bientôt en vagues menaçantes. Cette obscurité parut favorable à Leonora, bien qu'il eût été assez extraordinaire qu'ils fussent rencontrés à

pareille heure, l'évènement dont elle ignorait encore les détails pouvait avoir mis sur pied quelques uns de ces milliers d'agens de police dont Venise est peuplée, et elle voyait plus de chance de leur échapper que si la lune avait brillé à la voûte du ciel.

Après avoir marché silencieusement pendant quelques instans, et au moment où ils se trouvaient sur un de ces innombrables ponts qui unissent les rives des quatre cent canaux de Venise, Leonora s'arrêta.

— Mon Rodolphe, dit-elle, voici bientôt l'église San-Marco, dis-moi si tu veux y venir, ou si tu n'aimes pas mieux aller réveiller un gondolier tandis que j'attendrai Julie?

— Leonora!... c'est tout ce que put dire Rodolphe en se jetant dans ses bras.

— Ne me quitte pas, dit-il un moment après en cherchant à reprendre un peu d'énergie, tu sauras plus tard tout ce que je souffre. Mais où allons-nous?

— Ne m'as-tu pas dit que tu voulais fuir? nous allons quitter Venise pour n'y jamais revenir.

Des pas précipités se firent entendre derrière eux, et leur firent appréhender d'être poursuivis; ils passèrent rapidement le pont et se cachèrent dans l'angle d'une boutique. Quelques hommes passèrent en courant, et l'un d'eux, que les fugitifs reconnurent pour Fieramonte, dit en devançant ses compagnons :

— Parcourez le quai de ce côté, moi je vais voir si quelques unes de ces gondoles ne leur aurait pas donné asile.

L'Italien laissa passer ses compagons à droite tandis qu'il prenait le chemin opposé. A peine avait-il disparu que Julie, la femme de chambre, traversa le pont.

— Ici, lui cria Leonora, as-tu l'argent?

— Le voici, mais j'ai eu de la peine à le décider.

— Retourne à l'hôtel : tout ce qui y est resté je te le donne avec ton congé. Toi, mon Rodolphe, suis-moi vers le bord de la mer; le plus sûr est, je crois, de marcher sur les traces de Fieramonte. Il est seul et peu dangereux.

Rodolphe, comme s'il eût été honteux du rôle passif que lui laissait sa maîtresse, marcha devant d'un air assuré, et vit bientôt à peu de distance devant lui, l'homme qui sans doute le cherchait. Il l'entendit réveiller plusieurs gondoliers et leur adresser quelques questions auxquelles il n'obtint sans doute aucune réponse satisfaisante, car il passa outre en jurant. Rodolphe le laissa marcher quelque temps, puis, quand il le crut suffisamment éloigné, il frappa tout-à-coup sur l'épaule d'un gondolier et lui dit à voix basse :

— Cinquante ducats pour nous conduire à Trieste.

— Qui êtes-vous? dit le gondolier. C'est peut-être vous qu'on cherche? Si vous êtes le Français auquel j'ai fait dernièrement perdre un pari, je ne vous conduirais pas au prix de mille ducats.

— Paolo, dit en intervenant Leonora, est-ce donc toi? Tu ne cours aucun danger, viens.

Et à la lueur d'une lanterne placée non

loin de là, elle lui fit voir un objet qui dissipa toutes ses inquiétudes.

— Quand vous voudrez, signor, je suis prêt, dit-il à Rodolphe étonné.

Les fugitifs entrèrent alors dans la gondole, mais au moment où Paolo allait démarrer, un homme se présenta de nouveau à lui; c'était Fieramonte.

— Il y a du monde dans ta cabine, dit-il, j'ai vu deux ombres passer sur le quai; je te défends de bouger au nom de l'empereur...

L'Italien sauta alors dans la gondole et marchait vers la cabine, quand un coup violent qu'il reçut sur la tête le jeta dans le fond de la barque.

— Au large! cria Rodolphe.

Paolo, stimulé par l'appât du gain, saisit ses rames, et la gondole fendit bientôt les vagues qui se brisaient contre ses flancs.

— Nous sommes sauvés, dit alors Leonora en serrant Rodolphe dans ses bras.

— Qui donc l'a frappé? demanda avec anxiété son amant, en montrant dans le fond

de la barque Fieramonte sans mouvement.

— Moi, parce qu'il n'était venu ici que pour s'opposer à ta fuite; voici l'arme dont je me suis servie.

Elle montrait, en parlant ainsi, une hache que le hasard avait placée sous sa main.

— Fieramonte ne m'aurait pas livré, continua Rodolphe; je ne l'ai jamais offensé.

— J'espère qu'il n'accomplira pas son dessein. Pour cela, ajouta-t-elle d'une voix plus basse, il faut qu'il ne revoie ni Venise, ni aucun autre pays.

— Je n'ose te comprendre... Quoi, lui aussi?

Si l'obscurité de la nuit l'eût permis, Leonora eût vu sur la physionomie de son amant une expression d'horreur, qui l'eût peut-être désarmée; mais comme tu le sais maintenant, Walter, la présence de Fieramonte sur la gondole était un sujet d'effroi pour cette femme coupable; un mot de l'Italien pouvait changer en mépris l'amour de Rodolphe, et, bien qu'elle pût riposter en

donnant à Fieramonte sa véritable et infâme qualification, elle ne pouvait empêcher, autrement que par la violence, une révélation qui porterait toujours ses fruits.

—Lui aussi! répondit-elle à Rodolphe, il faut qu'il meure ou il te vendra, et adieu alors à la liberté, à l'amour, à la vie! Rodolphe.

— Non, non, jamais.

— Il le faut, te dis-je, je t'aiderai. Tiens!

Avec une force que la crainte qui l'agitait peut à peine expliquer, Leonora souleva le malheureux Italien et voulut le précipiter à la mer.

— Arrête, s'écria Rodolphe en s'élançant.

Mais ce mouvement ne servit qn'à aider au meurtre qu'il voulait empêcher; il heurta l'Italien qui disparut dans les flots agités.

— Signor, dit le gondolier Paolo, nous pourrons difficilement sortir des lagunes sans être accostés par les douaniers; que répondrai-je quand ils me héleront?

— Tiens, interrompit Leonora haletante

d'émotion, quand on t'interrogera, tu montreras cette carte... A Trieste, Paolo, à Trieste.

Et, remettant au gondolier la carte jaune de Fieramonte, elle entraîna Rodolphe dans la cabine et le serra avec une tendresse frénétique sur son sein.

— Courage, disait-elle, courage, mon Rodolphe; personne ne peut maintenant entraver ton salut.

Mais Rodolphe ne répondit que d'un air éperdu à ces encouragemens. Il devait se passer en lui quelque chose d'étrange; s'il récapitulait les assauts divers qu'il avait subis depuis quelques heures seulement, il devait se croire comme un autre Oreste, dévoué aux Furies, tant les remords devaient se presser dans sa conscience. Il fut tiré de l'espèce de vertige dans lequel il était plongé, par des dangers physiques, qui sont, de toutes les diversions, la plus efficace contre les douleurs de l'ame. La tempête, qui était depuis une heure suspendue sur le golfe, éclata avec fureur; les flots s'élevèreut en monta-

gnes menaçantes pour se creuser ensuite en abîmes profonds. La faible gondole commençant à ne plus répondre aux efforts du petit Paolo, celui-ci appela à son aide Rodolphe, et d'un air sombre, lui intima l'ordre de ramer, afin qu'il put reprendre ses forces.

— Vous êtes venus me trouver à une heure fatale, dit-il; vous m'avez tenté par votre or, et le ciel me punit d'avoir cédé. San-Marco! entendez-vous, c'est un coup de canon. Si des navires gros comme des maisons se trouvent en danger de périr, que dirai-je de ma pauvre gondole? Ramez, signor; car bientôt j'aurai besoin de toute ma force... pour nager, peut-être.

Rodolphe s'assit, en effet, sur le banc du patron et essaya machinalement quelques coups de rames.

— Vous nous ferez chavirer si vous y allez ainsi, s'écria avec impatience Paolo.

— Prends les rames toi-même, Paolo, dit Leonora qui, dans cette circonstance, se montrait pleine de courage; je doublerai la somme si nous arrivons sains et saufs à Trieste.

— C'est parler, cela! mais si nous n'arrivons pas?

— Tous nos comptes seront réglés; mais nous arriverons...

Le patron reprit les rames, et Rodolphe rejoignant Leonora, s'assit à côté d'elle en entourant sa taille de son bras. Les vagues croissaient en fureur, et le tonnerre, qui jusqu'alors était resté muet, fit entendre sa formidable artillerie; les éclairs se succédèrent sans interruption et remplacèrent l'obscurité de la nuit par une clarté blafarde qui fatiguait la vue. Tout-à-coup, les rames de Paolo cessèrent d'agir, il se cacha avec effroi la tête entre les mains... Un cri s'échappa en même temps de la bouche de Leonora, et elle se détourna avec un sentiment irrésistible d'horreur et d'épouvante.

— Du secours! du secours! disait une voix épuisée. Au nom de l'humanité, donnez-moi du secours.

Au même instant, une vague énorme s'avança, roulant devant elle un homme, qu'à la lueur des éclairs, Paolo et Leonora

avaient tous deux reconnu. Rodolphe, jetant les yeux du côté d'où partait la voix, fut également saisi d'effroi, quand il vit debout sur les flots, qui semblaient le porter miraculeusement, l'homme dont il croyait avoir causé la mort. C'était, en effet, Fieramonte, qui, étourdi du coup mal assuré de Leonora, avait repris ses sens en plongeant dans la mer, et était devenu depuis ce moment le jouet impuissant des flots agités. Le sang qu'il avait perdu l'avait trop épuisé pour qu'il pût nager, et c'était par une sorte de prodige qu'il existait encore. A la vue de la gondole, sa vie prête à s'exhaler s'était ranimée d'un rayon d'espérance, et, sans qu'il reconnût ceux qui la montaient, il avait poussé un cri de détresse et de supplication. Mais son heure était arrivée ; la vague qui le portait le jeta violemment contre la fatale gondole déjà rougie de son sang, et, lorsqu'il disparut une seconde fois, j'avais séparé son ame de son enveloppe terrestre.

— C'était une apparition, dit Paolo en reprenant ses rames; le ciel ait pitié de nous.

— Le ciel ne peut avoir pitié de moi, s'écria Rodolphe avec une exaltation désespérée. Que d'horreurs cette nuit prépare pour mon souvenir. Leonora, la vie m'est odieuse; sans toi, j'irais rejoindre ce malheureux et les victimes qui l'ont précédé.

La jeune femme était elle-même trop émue de cette scène pour pouvoir répondre; elle se sentait impuissante pour redonner à son amant une énergie qu'elle n'avait pas au fond du cœur, et, pendant quelques instans, il régna sur la gondole un silence que troublaient seuls les mugissemens du vent et les exclamations de Paolo.

Enfin, la tempête sembla diminuer de furie, les premières lueurs du crépuscule se firent apercevoir, et les bruits terribles de l'orage s'affaiblirent peu à peu. Les fugitifs commencèrent à respirer; Paolo, surtout, salua le retour du calme et de la lumière par une exclamation de joie.

— Nous voilà, j'espère, hors de danger! Sainte Madone! la pauvre petite gondole a bien fait son devoir; il y en a plus de dix

qui, maintenant, dansent sur le golfe comme autant de noix félées ou ébréchées. Mais bonté divine ! comment ai-je navigué? J'ai tourné sur place donc, car après deux heures de marche, je suis encore en vue de saint Marc. Signor, entrez dans la cabine, voici un dogue que je ne connais que trop bien; il ne faut pas vous exposer à ses dents. Aussi bien cette jeune dame, qui a montré plus de résolution que nous deux ensemble, a besoin de se reposer; en attendant le soleil qui séchera vos habits, cachez-vous si vous tenez à votre peau. Voyez.

Une chaloupe douanière, se dirigeait vers la gondole en forçant de rames, et, comme si elle eût été impatiente d'atteindre la frêle embarcation, elle hissa une voile qui doubla la vitesse de sa marche.

— Ohé ! de la gondole, cria le commandant de la chaloupe.

— Ce sont les douaniers, dit Paolo ; peut-être ont-ils reçus quelques ordres relativement à vous.

—Tu sais ce qu'il faut leur répondre, ajouta

Leonora, sans témoigner aucune agitation.

— Il vaut mieux forcer de rames sans répondre, reprit Rodolphe. S'ils savent qui je suis, je serai pris.

— Ah! ah! fit Paolo en riant, voici la parole qui lui revient, c'est bon signe. Mais ne craignez rien, sinon de montrer votre nez ici; entrez dans la cabine, et je fais de vous un personnage des plus respectables.

— Ne bavarde pas trop, dit encore Léonora en entraînant Rodolphe; dis leur que nous sommes pressés.

— Ohé! cria-t-on de nouveau de la chaloupe, vous êtes parti de bon matin, camarade, qui avez-vous dans votre gondole?

Les deux barques se trouvaient alors bord à bord, et les douaniers jetaient dans la gondole ce regard acéré qui est propre aux douaniers; et pénètre partout comme leurs sondes pointues.

— Il fallait une volonté plus forte que la mienne pour me faire quitter le port, répondit Paolo. Cette volonté, qui paraît commander aussi à latempête, puisque nous

ne sommes pas noyés, est une puissance qui est au-dessus de toutes les autres et des douaniers eux-mêmes. Voyez plutôt, mon lieutenant.

Paolo montra alors la carte jaune que lui avait remise Leonora, et la chaloupe s'éloigna immédiatement.

— Le talisman a opéré, dit Leonora.

— Quel est donc ce talisman dont j'entends parler sans le connaître, demanda Rodolphe.

— Que t'importe? A Trieste, Paolo.

Le gondolier entra dans la cabine, prit dans un coffre une bouteille d'eau de vie, et en but une large gorgée; après quoi, étendant avec satisfaction ses bras robustes, il donna la bouteille à Rodolphe.

— Faites comme moi, dit-il, et vous vous trouverez un tout autre homme; me voici frais comme une rose, prêt à recommencer la traversée.

Rodolphe but; en effet, il reprit une énergie qui l'avait trop long-temps abandonné. Il regarda et Leonora et Venise successive-

ment ; puis, faisant un violent effort sur lui-même, il posa la main sur son front.

— Adieu, ville maudite comme toutes celles où j'ai vécu, dit-il. La mer elle-même a été complice de la fatalité attachée à mon sort. Jamais Venise ni l'Adriatique ne me reverront. Toi seule, Leonora, m'attaches à la vie, et c'est avec toi que je veux fuir dans une contrée qui n'éveillera plus de souvenirs en moi. Rame, Paolo ; mais pourras-tu aller jusqu'à Trieste ?

— Laissez-moi seulement relâcher à une petite baie que je connais sur notre chemin; j'y prendrai des vivres, et j'irai à Trieste, à Ancône, en Dalmatie, à Corfou, à Smyrne et même à Constantinople.

Le soleil levant perça en ce moment les nuages, et une teinte éclatante se répandit sur l'horizon ; l'Adriatique était rentrée dans le calme qui lui est habituel ; la surface unie de ses ondes laissait apercevoir çà et là les voiles de quelques navires qui, semblables à des oiseaux mouillés par l'orage, avaient l'air d'étendre leurs aîles aux rayons ré-

chauffans du soleil ; du côté de la ville, on voyait les barques de pêcheurs quitter le port : la vie, l'activité renaissaient avec une nouvelle journée, et la nature s'animait d'une apparence joyeuse qu'on ne rencontre guère que sous ce beau ciel, en Turquie ou dans les délicieux parages de l'Inde et de l'Océanie. Rodolphe était trop impressionable pour être insensible au contraste de cette matinée suave avec la nuit terrible qui l'avait précédée ; d'ailleurs, il avait près de lui une compagne qui ne pouvait négliger cette occasion de l'encourager.

— Vois, lui dit Leonora : le ciel redevenu serein est un heureux présage de la vie qui nous attend. Nous avons traversé des tempêtes de toute espèce, oublions-les à la vue riante d'un nouvel horizon. Nous serons heureux, mon Rodolphe ; heureux près l'un de l'autre, sans plus jamais tourner nos regards en arrière. En quittant cette gondole, nous romprons avec le passé et commencerons une nouvelle existence. Un baiser, mon Rodolphe.

Le jeune homme rendit à sa maîtresse cette tendre marque d'affection, et la teinte sombre de sa physionomie s'éclaircit tout à fait.

— Tu as raison, dit-il, vivons à neuf; de tout le passé, ne conservons que le souvenir des jours de notre bonheur. Mais pourrons-nous si vite nous accoutumer à cette vie nouvelle? quelle sera-t-elle? Tu sais nos ressources, puisque c'est toi, maintenant, qui es la seule dépositaire de notre fortune.

— N'y songe pas, mon Rodolphe. Je te l'ai déjà dit, nous sommes riches encore, et l'avenir est à nous. Il faut que je te parle à cœur ouvert. Je n'aime point une vie calme, et je serais bien étonnée si toi-même tu consentais à user ta jeunesse dans une contemplation oisive; mais veux-tu savoir d'où vient ce besoin d'agitation qui me dévore et que je voudrais te communiquer? C'est, Rodolphe, qu'au-dessus de tous les biens, je mets ton amour; car cet amour m'a donné bonheur et plaisir; c'est, Rodolphe, que je perdrais ton amour si tu retournais au mi-

lieu de ce monde où mille femmes séduisantes tenteraient de te conquérir. C'est de l'égoïsme, je le sais; mais quel amour n'est pas égoïste quand il s'agit de la possession exclusive de l'objet aimé ? Eh ! bien, sache donc jusqu'où va cet égoïsme. J'ai fait des rêves plus insensés les uns que les autres ; j'ai souhaité ta ruine, j'ai souhaité que le monde ne t'offrît plus de refuge, afin que tu te jetasses dans une vie exceptionnelle, toute de liberté et d'ardente activité. J'ai rêvé alors que je te suivais dans ta course à travers le monde; je me suis vue la compagne d'un proscrit, d'un Lara, d'un Corsaire, d'un de ces hommes qui, comme des torrens impétueux, s'élancent armés de toutes les passions, heurtent et brisent toutes les entraves, et deviennent ou l'effroi ou l'admiration du genre humain. Ton œil s'enflamme, Rodolphe ; ah ! je t'ai compris ! Le monde tel qu'il est constitué n'est point ton élément ! J'ai vu plus d'une fois ton front rayonner, tes regards étinceler à la lecture de ce poète dont je viens de citer les chefs-d'œuvre. J'ai

deviné la flamme que tu t'efforçais d'amortir, et je me suis prise à désirer que les liens qui te retenaient encore fussent soudainement brisés. Alors, me disais-je, il ira dans des contrées où les préjugés du monde n'ont pas encore pénétré. Chef hardi et entreprenant, il groupera autour de lui des hommes semblables à lui, comme lui séparés de la société. L'image de Lara me revenait sans cesse. Alors, disais-je encore, le sombre héros de Byron sera surpassé par le mien; je serai à côté de mon Rodolphe, non pas comme le page timide et faible de Lara, mais comme une ardente compagne de ses dangers, de ses plaisirs. Que d'orgueilleuses et folles pensées me sont venues à la suite de celles là, Rodolphe!... Mais il est impossible que tu ne les aies pas eues aussi; la tristesse de ton ame est si grande, parfois, elle contraste tellement avec la fougue de ton sang, qu'elle a dû plus d'une fois éveiller en toi de ces rages intimes nées de l'obsession d'une idée qu'on ne peut chasser. Alors, tu as songé que l'activité physique et intel-

lectuelle pouvait seule t'arracher à cette torpeur morale ; c'est alors, peut-être, que tu as recouru au jeu qui, quoi qu'on dise, est une noble et grande passion. C'est alors, aussi, que je t'ai encouragé dans cette voie, dans tout ce qui pouvait distraire assez puissamment ton esprit pour le rendre inaccessible à la tristesse. N'est-ce pas que tu sens comme moi le besoin d'une vie agitée? L'amour calme et fade de la Marguerite de Faust n'est pas ce qui convient à ton ardeur ; le héros de Goëthe ne pouvait faire qu'une victime de cette froide Germaine : c'est une seconde toi-même qu'il te faut, c'est une femme qui, par la pensée et l'action, égalera l'audace de ton ame ; une femme qui te suivrait sur tous les théâtres, en haut, en bas, au ciel, à l'enfer, et cela sans hésitation, sans remords. Cette femme, c'est moi, Rodolphe ; elle est trouvée : mais le théâtre ne fuit-il pas devant moi? Tu as encore une famille, une patrie que tu regrettes.

— Tais-toi, ma Leonora ; sois heureuse ; si tu voulais ma ruine, elle est complète !

Femme étrange! je ne puis méconnaître ton amour. Pourquoi le nierais-je? tu attises en moi une flamme que je m'efforce en vain de comprimer. Cette vie dont tu parles, je l'ai rêvée aussi, par les motifs que tu m'a cités, peut-être par instinct. Que sais-je? Mais c'est une vérité, j'ai appelé cette vie comme un refuge contre ma conscience. Sois heureuse, Leonora; mes malheurs sont arrivés à ce point extrême où tu les voulais voir : sache-le, je n'ai ni patrie ni famille.

Un cri de joie s'échappa de la poitrine de l'égoïste courtisane; elle pressa de questions le malheureux Rodolphe, qui lui apprit, avec le meurtre de Balstetten, la cause funeste qui l'avait amené.

La barque voguait, doucement bercée par la brise, et, pendant une journée encore que dura le voyage, Rodolphe entendit l'ange du mal lui parler par la bouche de Leonora. Tout ce que l'éloquence a de tendresse, tout ce que la tendresse a d'éloquence, fut mis en œuvre par cette femme dangereuse. O Walter, cet homme était faible et aveugle;

il accueillit avec avidité ces funestes conseils. Mais une puissance supérieure me l'a révélé : seul, il n'eût point tourné ses pensées vers des projets aussi criminels. C'est donc l'influence fatale qui l'entraînait qui doit porter la plus grande part du châtiment.

Quoi qu'il en fût, en débarquant à Trieste, Rodolphe était tel que l'avait souhaité Leonora : prêt à tout faire pour étouffer ses remords et trouver le plaisir.

La chute était complète.

LIVRE NEUVIÈME.

Dans la période qui précède, trois personnages intimement liés à l'histoire de Rodolphe ont été frappés par moi. Je ne parle ni du prince de W***, ni de Peppa la vieille duègne, ni encore des pêcheurs vénitiens, de Balstetten et de Fieramonte ; tous ceux-là ne sont, pour ainsi dire, que les comparses

dans le drame où Rodolphe de Talbert remplit le premier rôle. Je veux parler de Cécile, de l'abbé-cardinal de Talbert et du neveu de ce dernier, le marquis Alfred de Talbert. Conformément au plan que j'ai adopté dès le début, je dois placer en regard de ces personnages des contrastes empruntés au passé. Tous trois ont été recueillis par l'ange du mal, et salués, à leur arrivée dans mes états, par la réprobation universelle. Ils la méritaient pourtant à des dégrés différens que chacun de mes lecteurs peut fixer suivant son impression intime. La duplicité de Cécile, l'égoïste dûreté de cœur de l'abbé, l'avidité honteuse de son neveu ont un cachet particulier de perversité que chacun appréciera facilement, sans que j'aie besoin de récapituler ici la vie de l'un ou de l'autre. Ce que je dois faire, c'est de montrer des contrastes : j'en vais donc montrer, mais ce sera en dérogeant à l'ordre dans lequel on les attend naturellement ici. Je supprime l'épisode qui devait faire ressortir la monstruosité du caractère de Cécile, parce-

que le récit de la vie d'une autre femme, Leonora, m'a fourni un point de comparaison. J'ajouterai, en outre, que, dans l'épisode précédent, en montrant l'amitié qui unissait les deux Médicis, j'ai suffisamment démontré la distance immense qui séparait un bon frère du coupable Alfred de Talbert pour être dispensée d'un tableau spécial. C'est donc à l'abbé de Talbert seul, que j'opposerai en ce moment un contraste saillant.

La peinture du caractère d'un bon prêtre est, j'en suis certaine, un plaisir pour vous, mon secrétaire. Vos craintes étaient vives, sur ce sujet délicat.

Le Secrétaire. — Elles ont cessé. Je ne saurais trop vous remercier de votre modération. Vous m'avez compris, princesse; ma plume se fût hérissée sous mes doigts, si vous eussiez agi autrement. Mais, sans y mettre trop de curiosité, ne pourrais-je vous demander quand cette longue séance prendra fin?

La Mort. — Vous n'êtes pas poli... Mais je vous pardonne. Je devine combien vous

soupirez après le moment qui vous rendra une liberté physiqne et morale trop longtemps suspendue..... L'heure s'approche, ainsi soyez calme; vous serez bientôt libre. Néanmoins, je vous en préviens d'avance, attendez-vous à faire en ma compagnie un court voyage... Mais vous tremblez!

Le Secrétaire. — Un voyage avec vous, princesse! je tremble, il est vrai : mais réfléchissez à ce que vous me faites l'honneur de me dire, et cette... émotion vous semblera toute naturelle... Hélas! mon heure serait-elle venue?

La Mort. — C'est possible... vous le verrez bien. Cependant, je veux bien vous rassurer à l'égard de ce voyage. Il ne s'agit pas, quant à présent, de vous emmener pour toujours dans mon empire... C'est un voyage d'agrément que vous allez faire, non pas chez moi, mais bien près de ce Walter dont vous devez raconter à vos lecteurs les dernières destinées. Ma mission terminée, la vôtre serait encore incomplète sans ce voyage. Cessez donc de trembler. Ma compagnie ne vous a

pas été trop ennuyeuse jusqu'ici; et, malgré nos petites taquineries réciproques, nous avons fait assez bon ménage ensemble depuis ce matin; une petite promenade côte à côte n'a rien d'effrayant.

Le Secrétaire (avec un soupir). Ce n'est pas l'amabilité qui vous manque, redoutable princesse : c'est..... c'est.....

La Mort. — Allons, toujours le même : c'est que vous êtes un poltron.

Le Secrétaire. — Ceci est bientôt dit. A Dieu ne plaise que je veuille jamais remplir vos fonctions; mais, en idée seulement, mettez-vous un instant à ma place, et vous verrez si je suis poltron, ou si, au contraire, je ne fais pas preuve d'un grand courage. Vous me dictez vos mémoires, c'est bien; mais songez à l'ordre d'idées vers lequel vous entraînez mon imagination. Malgré moi, je frissonne à votre contact; il me semble que d'un souffle vous allez m'anéantir comme un atôme; dans ce moment encore, en écrivant cette ligne, à mesure que j'en prononce les mots, ne puis-je pas craindre que ces mots ne

soient les derniers que je trace jamais? La puissance dont vous êtes armée ne peut-elle arrêter ma plume à la moitié d'une lettre... ne peut-elle glacer ma langue au milieu d'une phrase...? Ah! plutôt que des sarcasmes, vous devriez me donner des louanges. Je me trouve courageux, très courageux même.

La Mort. — Je trouve, moi, que vous le répétez trop souvent pour en être bien sûr. En tout cas, je vous défie de faire autrement que de vous résigner; vous ne m'échapperiez pas, malgré toutes vos résistances. Je vous ai choisi, vous devez obéir... voilà le secret de votre prétendu courage.

Le Secrétaire. — C'est bien possible; mais pour en revenir à ce voyage dont vous me menacez... dont vous me donnez l'espérance, voulais-je dire; pour être franc, je n'en vois pas la nécessité. Je suis casanier, j'aime peu les déplacemens, et puis, qui prendrait soin de ma chatte?

La Mort. — Dites-moi, je vous prie, à qui je ressemble en ce moment?

Le Secrétaire. — Je vous l'ai déjà dit, re-

doutable princesse ; en prenant la figure d'une femme qui me touche de si près, vous m'avez causé une bien vive émotion.

La Mort. — Eh bien ! pour hésiter à voyager avec une compagne dont la figure vous rappellerait peut-être tant de douces choses, il faut que vous soyez, ce que vous êtes en effet, un poltron fieffé.

Le Secrétaire. — Tant que vous voudrez, princesse ; mais pourquoi désirerais-je voyager avec l'image de mon bonheur, quand ce bonheur est en réalité si près de moi ? Tout ce que je demande de votre bonté, c'est de ne point toucher à ce qui m'est cher.

La Mort. — Si vous tournez au sentiment, la conversation ne sera plus supportable. Retournons à l'œuvre, pauvre ame timorée ! le voyage aura lieu malgré vos résistances : celui-ci et un autre plus long encore, dans lequel vous suivront, à distancei plus ou moins rapprochées, les êtres qui vous sont chers.

Le Secrétaire. — Qu'ils me suivent, oui ; mais qu'ils me précèdent ! Dieu veuille éloigner de moi ce malheur !

I.

Le jésuite et la Reine-mère.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

LIVRE DIXIÈME.

Le Secrétaire (indigné). — C'était un infâme guet-à-pens! Je n'irai pas plus loin. Quoi c'est là ce que vous appelez un bon prêtre? Vous êtes redoutable, princesse; vous disposez d'une puissance à laquelle tous les hommes sont soumis depuis Adam; mais, j'en ai l'espérance, la volonté suprême doit créer un châtiment pour le méfait que vous

venez de commettre... Je me révolte contre votre autorité, et, mon heure fût-elle venue, je ne voudrais pas racheter une nouvelle existence en me rendant complice de vos blasphèmes. Je n'insérerai pas dans mon livre votre sanglant épisode. Je ne présenterai pas comme un modèle de vertu ce moine fougueux qui, dans son intolérance, excitait les ligueurs au massacre des huguenots, se faisait le complaisant des intrigues de Catherine de Médicis, et prostituait son éloquence à la louange d'Henri III !! Non, le père Auger n'était pas l'homme qui devait être opposé à l'abbé de Talbert. L'humilité apparente qui lui fit refuser l'évêché que lui offrait Catherine de Médicis, n'était qu'une orgueilleuse affectation de désintéressement. Et d'ailleurs, quel évêché eût valu pour lui la place de confesseur du roi? Vous m'avez trompé, vous avez abusé de ma position dépendante, pour me jeter dans le danger que je voulais précisément éviter : vous avez voulu que je fisse du scandale... Ce livre ne verra plutôt jamais le jour.

La Mort (riant). — Quel feu! quelle impétuosité de vertu! quelle audace surtout! Je veux bien ne pas me fâcher de votre inconvenante sortie; mais, insensé que vous êtes, vous ne comprenez pas que le caractère d'un prêtre. . . . .

. . . .

Le Secrétaire. — Encore! mais que veut dire ce revirement dans vos opinions? Je me sens épouvanté de l'audace de vos paroles.

La Mort. — Que vous soyiez épouvanté, cela m'importe fort peu; que vous ne me compreniez pas, j'en étais presque certaine. Ce qui est plus important, c'est que vous consigniez, selon le besoin de mon récit, les révélations nécessaires à l'instruction de Walter. Pensez si vous voulez qu'un prêtre qui, par la force de son éloquence, a converti 40,000 huguenots, est un mauvais prêtre; vous seul peut-être pensez ainsi.....

Le Secrétaire.—Je voisle n ouveau piége que vous tendez à ma bonne foi. Vous voulez m'entraîner dans quelque discussion brûlante, où je pècherai faute d'habitude. N'allons pas

plus loin. Mon dernier mot est ceci : Ce n'est pas parce que le père Auger avait été bateleur, meneur d'ours, écrivain public à Rome, aide de cuisine de Saint-Ignace, que je le juge indigne d'être cité comme un exemple : ces divers états peuvent, en dépit de leur abaissement, laisser intacte les vertus d'un homme. Mais c'est parce que les talens réels que possédait votre héros, son éloquence tant vantée, étaient souillés parce qu'il y a de plus contraire à l'esprit de la religion divine qu'il avait mission de propager ; par l'intolérance fougueuse qui demande la mort ou la conversion du pécheur. Je n'en dirai pas davantage ; ces matières étant trop délicates à traiter.

La Mort. — Allons, n'en parlons plus ; le siècle perdra l'enseignement que j'aurais voulu lui donner.

Le Secrétaire. — Eh bien ! non. Ce manuscrit restera tel qu'il est pour Walter ; mais pour mes lecteurs, à moi, je remplacerai plus tard votre épisode du temps de la ligue, par une action dramatique empruntée aux

annales d'une autre religion et d'un temps plus reculé. Je suis catholique, apostolique et romain, mais je ne croirai pas agir contre les intérêts de ma religion, en racontant la catastrophes des *Juifs d'Yorck*. S'il y a faute, qu'elle retombe sur vous qui, en préconisant les bourreaux, m'avez fait songer aux victimes et les avez rendues plus intéressantes à mes yeux.

La Mort. — J'accepte la responsabilité, et vous donne carte blanche...pour l'avenir. Dites seulement, dès maintenant, à votre public que le masque dont Catherine de Médicis se servait pour venir chez le père Auger, était le même qui avait appartenu à la belle Lucrezia Donata. Plus tard, le confesseur de Henri III en fit don à l'un des aïeux de notre héros.

Le Secretaire. — Vos paroles sont écrites déjà. Continuez, puisque ce livre doit s'achever.

La Mort (dictant). Chapitre Ier. — Nouvelles connaissances. — *A la ligne.* — « Léo-« nora n'était pas femme à laisser long-temps

« Rodolphe dans l'inaction ; il tardait à cette « femme ardente et égoïste, que son amant « n'eût plus rien de commun avec un monde « dont elle était jalouse. Il fallait pour cela « que les dernières bribes de leur splendeur « passée fussent dissipées, et elle s'y prit de « telle sorte que peu de semaines s'écou- « lèrent avant leur ruine complète. Rodolphe « en fut bientôt aux expédiens ; c'était le « moment sur lequel Leonora comptait le « plus. Mais un incident faillit ruiner à ja- « mais ses espérances.

« La vie dissipée de ce couple avantureux « était incompatible avec la solitude ; d'ail- « leurs, les desseins de Leonora demandaient « au contraire la fréquentation d'une nom- « breuse société ; le choix n'était rien, c'était « la quantité. Parmi les jeunes gens liés plus « intimement avec Rodolphe, se trouvait un « jeune français, homme de lettres attaché « au journal ***, et venu, on ne sait trop « pourquoi, à Trieste. Dans un moment d'ef- « fusion bachique, le jeune Talbert avait « été conduit à avouer à son ami intime,

« son véritable nom, sa position actuelle, et « la cause qui l'avait forcé à fuir la France. « Il lui avait parlé des désastres qui avaient « fondu sur sa famille, de la ruine de sa for- « tune, de toutes les choses, enfin, qui obsé- « daient son esprit, même au milieu des dis- « sipations les plus bruyantes.

« Le journaliste français prêta une oreille « attentive aux confidences de Rodolphe ; il » avait entendu parler déjà de l'assassinat du « cardinal de Talbert, de l'immense fortune « qu'il avait éparpillée par son testament, « et enfin, d'une circonstance que Rodolphe « ignorait encore : savoir, que le testament « avait été attaqué par des collatéraux, « comme entaché de captation et d'irrégula- « rité. Notre journaliste embrassa d'un coup « d'œil rapide la position favorable en appa- « rence de Rodolphe ; et, sans apporter le « moindre retard, résolut d'exploiter l'idée « que le hasard lui suggérait.

« Généralement parlant, les journalistes « modernes sont d'une avidité insatiable, dé-

« mésurément orgueilleux et prodigieuse-
« ment ignorans... »

Le Secrétare (interrompant). — Madame, vous abusez de ma faiblesse; par pitié, ne me faites pas écrire de semblables hérésies. Ce que vous avez fait à l'égard du prêtre, allez-vous le recommencer pour les journalistes? sachez donc, une fois pour toutes, que je professe, pour cette classe éminente de la société, la vénération la mieux sentie. Dans mon opinion, rien n'est au-dessus du journaliste. C'est lui qui défend le faible, morigène le fort, censure l'arbitraire et protège l'opprimé. La presse quotidienne est le rempart de nos libertés, le palladium de l'honneur public, l'athlète infatigable des droits de tous. Le journalisme, madame! Mais ce seul mot, ne dit-il pas une foule de choses plus honorables les unes que les autres? Qui dit journalisme, dit vertu, loyauté, désinterressement, impartialité, droiture.... que sais-je? Un journaliste ne vous apparaît-il pas comme un habitant des plus hautes sphères de l'intelligence? Voyez-le, doctement entouré de

ses livres et de ses papiers, étudier avec la tenacité d'un bénédictin, une question, son origine, ses causes et ses effets! Voyez-le, oublieux des besoins matériels de la vie, surpris par le jour au milieu d'un travail commencé avant la nuit! Voyez-le dans le monde ensuite! Ce maintien à la fois grave et modeste, cette parole pleine d'aménité et de douceur, cette défiance de lui-même ne vous peignent-ils pas l'homme supérieur descendu parmi un monde dont il ignore pour ainsi dire les usages et dont chaque individualité lui semble mériter son attention? Et c'est un homme semblable à celui que je vous dépeins que vous osez mêler à je ne sais quelle sale intrigue d'argent! C'en est trop, princesse; je me hasarde à vous le déclarer, vous voulez me dicter des calomnies que je n'écrirai jamais. Un journaliste intrigant! un journaliste dans les orgies de la débauche et de la dissipation... Mais c'est un monstre sans analogie avec aucune espèce connue que vous voulez créer! Et, pour comble d'injure, un journaliste ignorant et or-

gueilleux, comme ils le sont tous, à votre avis! C'est hideusement falsifier la vérité. Un journaliste, madame, sait tout parce qu'il doit parler de tout; un journaliste, loin d'être vain de son savoir, l'ignore et c'est, en vérité, la seule chose qu'il ne sache pas. Un journaliste avide! mais citez m'en un, pour voir, qui ait donné le moindre signe d'avidité. Avide de quoi? d'argent? Tous se glorifient de leur pauvreté. De places? Ils ont pour tout emploi salarié une sainte et invincible horreur. De distinctions, d'honneurs? Ah! que vous les connaissez mal! Quelques uns, sans doute, sont ornés de titres, de croix; mais, montrez-moi, dans les jeunes comme dans les vieux, celui dont la modestie n'a pas repoussé au moins vingt ans les faveurs dont une auguste justice voulait l'honorer... Apprenez, d'ailleurs, que les journalistes sont une formidable puissance contre laquelle il y aurait cruauté de votre part à me heurter sans ménagement. Je serai tôt ou tard entre leurs mains, et vos affreuses expressions les indisposeront contre

moi... Au nom du ciel que vous devez redouter, princesse, taisez-vous.

La Mort. — Taisez-vous, vous-même. Voilà une belle tirade; mais vous ne vous attendez pas, sans doute, à ce que j'y réponde. Je vous laisse vos opinions et vos craintes dans lesquelles je vois bien de la lâcheté; je vous ai choisi pour auxiliaire, vous devez obéir.

Le Secrétaire. — Moi, lâche!... Oh! pourquoi êtes-vous femme..... Vous l'exigez? eh bien! soit. J'écrirai, mais pour cette partie du récit comme pour votre odieux épisode, j'userai de ruse. J'obéirai quant à Walter, et, quant au public, s'il lit une ligne de vos diatribes contre les objets de mon respect, que le diable....

La Mort. — Ne vous emportez pas. Je vous le répète; pourvu que mon but soit rempli, je vous laisserai le maître sur tout le reste.

Le Secrétaire. — A la bonne heure! s'il en est ainsi, je me ferai violence jusqu'au moment où je pourrai témoigner, par un

ouvrage de ma façon, l'estime profonde que j'ai pour le corps respectable des journalistes.

La Mort. — Je vous conseille, pour la régularité de l'action, d'informer vos lecteurs d'un fait qu'ils ont déjà prévu. C'est que l'intrigue ourdie par l'homme de lettres en question, n'eût aucun bon résultat pour Rodolphe de Talbert. Son ami seul en profita, et les derniers débris de la fortune de cette illustre maison passèrent dans le portefeuille de l'intrigant journalis...

Le Secrétaire. — C'est faux... ou du moins c'est bien singulier. A bas la cabale! vive le journalisme!

La Mort. — Continuons toujours.

(*Cette partie du récit est supprimée*).

I.

Les Bandits.

Les années passent rapidement, quand l'âme et le corps sont livrés à une agitation non interrompue. L'esprit peut à peine comprendre comment on a franchi une si vaste distance, tandis qu'on se croyait encore aux premiers jallons de la route; il s'effraie de

cet espace qui a fui sans qu'on l'ait seulement aperçu; le cœur se serre, surtout, quand, sans but, sans borne à l'horizon, il faut se remettre en chemin, marcher aujourd'hui, demain, toujours, sans espoir d'arriver jamais.... Ainsi pensait, sans doute, Rodolphe de Talbert. Chaque jour, cette agitation commençait à lui devenir plus pénible; il avait des momens d'hallucination qui devenaient des heures de torture. Jusque-là, semblable à un coursier impétueux, il avait dévoré l'espace sans tourner la tête; mais, les forces commençant à lui manquer, il s'arrêtait parfois, jetant autour de lui les yeux avec l'espoir de découvrir un ombrage où se reposer... Un désert effrayant s'étendait à tous les horizons, et cette course désordonnée, commencée avec une impétuosité passionnée, il la reprenait avec fureur, jusqu'au moment où, épuisé de nouveau, il s'arrêtait encore pour repartir avec plus de désespoir.

Depuis que nous l'avons quitté, Rodolphe avait tout-à-fait rompu avec le monde; exalté par l'influence pernicieuse que tu connais

maintenant, Walter, il était tombé peu à peu dans un abîme au fond duquel on eût dit qu'une puissance mystérieuse l'attirait invinciblement. De chûte en chûte, il était enfin arrivé au dernier degré de la misère morale. Entre lui et la société, il avait élevé une barrière désormais infranchissable : barrière de crimes de toute espèce, qui s'épaississait chaque jour de quelque nouveau crime, et derrière laquelle il restait seul avec d'insupportables remords. Parfois, il osait la franchir du regard ; il faisait un pas vers cette société dont il se croyait indigne ; puis, comme effrayé de son audace, il reculait et se rejetait avec plus de frénésie dans une vie coupable.

Les montagnes du Tyrol étaient désormais l'univers étroit de Rodolphe. Il était devenu cet homme si éloquemment dépeint par Leonora, le chef d'une troupe d'aventuriers, comme lui — et à plus de titres encore — rejetés du sein de la société : comme lui proscrits, mais moins que lui entraînés par d'ardentes passions et de cuisans chagrins

vers une existence vagabonde, la seule au contraire qu'ils pûssent embrasser. Dans les momens de noire mélancolie qui succédaient aux orgies brûlantes de la débauche, une des pensées les plus poignantes de Rodolphe était le sort de ces hommes qui le nommaient leur chef. Il s'accusait amérement d'avoir exalté leurs esprits, de les avoir entraînés dans cette carrière de péril et de déshonneur : il versait des larmes secrètes sur l'avenir de tant d'hommes jeunes et braves, qui eussent servi noblement leur patrie de leur bras et de leurs talens. Tu sais, Walter, si cette pensée revenait souvent à l'esprit du proscrit! C'était celle qui, parmi tant d'autres de même nature, causait le plus de démence furieuse à cet infortuné. Ma mission est de montrer l'exagération de ces remords; je veux laisser au coupable ses fautes personnelles, seules; le fardeau est déjà lourd assez, il ne faut pas qu'il y ajoute un poids surabondant : c'est pourquoi, Walter, je t'invite à lire attentivement ce qui suit.

Les derniers rayons du soleil couchant

s'amortissaient lentement et ne donnaient plus qu'une teinte rougeâtre aux objets qu'ils atteignaient; les montagnes du Vorarlberg devenaient silencieuses, les troupeaux étaient presque tous rentrés à l'étable : la nuit s'avançait à grands pas. Un homme était debout à la fenêtre dépourvue de vitraux d'une salle ruinée, dernier vestige d'un ancien château féodal, situé sur le flanc d'une colline boisée, et abandonné maintenant à une progressive destruction. Cet homme regardait avec impatience dans le défilé commandé par la colline, et frappait du pied en y voyant passer quelques pâtres précédés de leurs bestiaux. De temps en temps, sa vue se reportait dans l'intérieur de la salle, et, en rencontrant, invariablement fixé sur lui, le regard investigateur d'une femme qui s'y trouvait assise, il fronçait le sourcil, mais plutôt pour cacher son embarras, que par suite d'une véritable colère.

— Qu'as-tu donc à me regarder ainsi, Leonora? dit cet homme. Il y a une heure que je t'invite à descendre au souter-

rain, et je commence à croire que c'est pour m'épier que tu t'obstines à ne pas obéir. Tu ne seras contente que quand tu nous auras fait tous pendre.

— Je le serai avec vous en tout cas, Rodolphe. Mais comme tu dissimules mal ton impatience! Tu voudrais déjà qu'il fît nuit pour prendre ta volée comme un hibou.... C'est donc une expédition bien secrète que celle-là? Sortir seul, à peine armé, et cela dans un moment où des troupes sont envoyées d'Innspruck pour te cerner! Tu es brave, Rodolphe.

— Et toi bien indiscrète; va t'en au diable et laisse-moi le soin de songer à ma sûreté. Allons, descends au souterrain et défends aux hommes de mettre le pied dehors. C'est dans leur intérêt que je sors cette nuit, ajouta-t-il en hésitant.

— Tu ne sais pas mentir, Rodolphe; il n'y a rien de vrai dans tout cela.

— Je ne sais pas mentir, c'est possible; mais je sais comment châtier les entêtemens d'une folle. Obéis, Leonora; tu feras sagement.

En disant ces mots, d'un ton péremptoire, Rodolphe se tourna vers sa maîtresse qui se décida enfin à obéir. Elle se leva, vint à lui pour l'embrasser, et, voyant qu'il recevait avec impatience cette caresse, elle essaya d'un autre moyen pour le remettre en bonne humeur.

— Va où tu veux, mystérieux Lara; mais descends auparavant parmi nous; le punch flamboie, sans doute, et tu sais que je l'ai fait moi-même.

— J'ai trop bu déjà, Leonora; j'ai besoin de toute ma raison. Va, et que chacun se tienne paisible.

— Tu refuses le punch, Rodolphe! Ah! je sais maintenant la vérité. Ce n'est point une expédition que tu médites; tu vas à un rendez-vous d'amour, avec quelque sentimentale pastourelle que l'odeur du rhum ferait fuir. Ah! je ne désespère pas de te voir bientôt revêtir les glorieux insignes de pâtre de la vallée... Adieu, Corydon.

— Va au diable! et retiens ta langue. Si j'apprends que tu as dit un mot de ces sor-

nettes à mes amis, je t'en ferai repentir, Leonora.

La nuit etant venue, enfin, Rodolphe sortit des ruines. Leonora était restée à la même place, et, tant que le crépuscule le lui permit, elle suivit des yeux le chef sur la colline. On eût pu croire qu'elle prenait plaisir à le voir marcher hardiment, vêtu du costume des montagnards Tyroliens, et coiffé du chapeau à haute forme qui donne si bon air aux habitans de ces contrées; mais Leonora n'admirait en ce moment ni la grâce, ni la vigûeur de son amant : elle voulait s'assurer de son départ; et, lorsqu'il eût disparu dans l'ombre, elle poussa un profond soupir, et descendit, par une trappe entrouverte, dans les souterrains, retraite momentanée des proscrits.

— Il est parti ! dit-elle à un jeune homme de haute et belle taille, qui vint avec empressement au devant d'elle.

— Tant mieux! puisse-t-il être pris et pendu, répondit à voix basse ce jeune homme.

Ces paroles quoique murmurées presque à l'oreille de Leonora, furent entendues d'un homme de la troupe, qui s'écria :

— Non, par le diable! qu'il ne soit pas pris! S'il doit être pendu, il vaut mieux que nous le livrions nous-mêmes; nous nous assurerons ainsi la vie sauve. Mais Reynold est si pressé de succéder à Rodolphe, qu'il oublie tout, même ses intérêts.

Le jeune homme désigné par ce nom se mit à rire, et, entourant la taille de Leonora, la baisa sans façon sur la joue.

— Tu vois que, quant à la belle Leonora, j'ai déjà pris des à-comptes sur la succession, dit-il. Pour le commandement de la troupe, je l'aurai bientôt, j'espère.

— C'est ce que nous verrons, reprit un troisième. Si Rodolphe était moins bizarre, moins violent, et, surtout, si nous n'étions pas obligés de le livrer pour assurer notre vie, j'aimerais assez qu'il gardât le commandement; car il est généreux, et nos parts de prise sont toujours plus fortes que la sienne. Depuis que je suis avec lui, j'ai

placé sur la banque de Genève plus de vingt mille florins; encore un an de cette vie là, et je me serai créé une petite existence bien douce, bien calme, que je n'aurais pas gagnée au bout de trente ans de service militaire. C'est la connaissance que j'avais du caractère de Rodolphe qui m'a engagé à envoyer promener ma lieutenance de hussards. Avec toi, Reynold, nous n'aurions pas les mêmes chances.

— Ma foi, je pense de même, dit un autre, Reynold pourrait bien songer plutôt à ses intérêts qu'aux nôtres. Si nous effectuons notre dessein de livrer Rodolphe, je crois que ce que nous aurons de mieux à faire, ce sera de ne plus reformer de bande; nous avons tous à peu près de quoi vivre.

— Oui, dit Reynold piqué; toi, surtout, tu mèneras une vie heureuse!... Si tu mets le pied sur un territoire orné d'un juge ou d'un bailli seulement, tu reprendras immédiatement le chemin des galères.

Un rire général accueillit le quolibet.

— C'est vrai, dit l'individu qui causai

cette hilarité. J'oublie toujours cette condamnation. C'est-à-dire que par fois pourtant je m'en souviens; c'est quand Rodolphe, me prenant à part de l'air tragique que vous lui connaissez, me dit, comme il l'a sans doute dit à chacun de vous. « Ami, ne regrettes-tu pas le monde? N'as-tu pas laissé derrière toi des affections, une famille, une position qui pouvaient faire ton bonheur! S'il en est ainsi, pardonne-moi, ami, de t'avoir enveloppé dans ma proscription. Parle à cœur ouvert. » Oh! quand Rodolphe me tient de semblables discours, le souvenir de mon malheur juridique me revient, mais c'est pour me donner une envie de rire démesurée. Néanmoins, je fais bonne contenance, et, levant piteusement les yeux au ciel, je dis seulement: hélas! et je laisse Rodolphe plus sombre, plus désespéré. Le soir, je suis certain d'avoir double part au punch et au butin.

— Tu nous connais trop, Reynold, ajouta un autre; tu sais ce que nous valons comme ce que tu vaux toi-même.

—Ne discutons pas ; quand le moment sera venu, nous verrons ce qu'il y a de mieux à faire. En attendant, je possède la belle Léonora, en cachette il est vrai ; mais vienne l'événement, je n'ai plus besoin de me cacher ; et, vous le savez, amis, avec elle je posséderai le trésor de Rodolphe : elle seule sait où il est enfoui.

Léonora s'était tue jusqu'alors. Une profonde rêverie s'était emparée de cette femme bizarre. Elle laissait machinalement sa main dans celle de Reynold, qui l'avait conduite jusqu'au haut bout de la table, autour de laquelle les proscrits étaient assis, buvant à longs traits du punch, et fumant. Mais, en entendant Reynold parler du trésor de Rodolphe, elle tressaillit.

—Ce trésor, dit-elle, il est vrai que je sais où il est ; il est vrai aussi que c'est en cédant à mes conseils, que Rodolphe l'a soustrait à vos regards. Dans sa confiante sécurité, il ne croit avoir rien à redouter de vous, et vous le laisserait ouvert sans hésitation. Mais moi, j'ai voulu que ce trésor fût un frein mis à vos

mauvais desseins : tant que vous l'ignorerez, Rodolphe ne sera pas livré par vous... Mais, je le jure sur ma tête, je donnerais ce trésor, vous tous, et ton amour même, Reynold, pour que Rodolphe redevînt ce qu'il était quand nous avons commencé cette vie agitée. Quand vous me regarderez tout ébahis, vous ne comprendrez pas davantage : toi-même, Reynold, toi qui reçois à la dérobée des caresses et des baisers de ma bouche, tu ne sais rien de ce qui se passe dans mon sein..... c'est l'enfer qui est là, qui me brûle, me harcèle, et me plonge dans une démence dont tu profites.... Ce Rodolphe ! je l'aime comme une lionne.... Mais, voyez-vous, quand je surprends sur son front ces signes de sombre fatalité que vous connaissez tous ; quand j'entends les malédictions s'échapper de ses lèvres, en réponse à mes paroles d'amour.... enfin, quand épuisée, haletante, j'attends un baiser, un mot qui me dise que mon amour a triomphé des fantômes de son cerveau ; quand je suis à ses pieds comme une esclave, en contemplation comme devant une idole ;

quand je suis ainsi et qu'il me repousse avec une parole brutale... oh ! alors, vienne l'univers, et je me donne à lui. L'orgueil blessé, l'amour méconnu, font de moi une folle, une furie, que sais-je? Je ris, je chante, je pleure, je maudis Rodolphe et j'appelle le punch et l'orgie à l'aide de mes tortures.... C'est ainsi que je suis à toi, Reynold. Mais si Rodolphe, mon beau, mon brave Rodolphe, redevenait cet homme ardent au plaisir, qui répondait si bien à mes ardeurs; s'il voulait étancher cette soif d'amour qui me consume quand je le regarde seulement; j'oublierais tout; je vous vendrais l'un après l'autre pour obtenir une minute de ce bonheur.... Mais, non, il me repousse, ou ne m'accueille qu'avec impatience; s'il tombe dans mes bras, c'est que l'ivresse l'y a jeté.... Malédiction ! il aime pourtant, cet homme ! Vous ne savez pas que son cœur était jadis un foyer d'amour... Un volcan ne s'éteint pas ainsi.... Il aime, il aime... mais qui ? Oh ! Reynold, je suis jalouse ! jalouse !... toute ma vie est dans ce mot.... A boire ! au fond de ce verre je

trouverai l'oubli, ou des illusions... Qu'ai-je semé et qu'ai-je recueilli !

Léonora vida une coupe remplie de punch, et se laissa aller sur l'épaule de Reynold ; les proscrits se regardaient en riant, sans en excepter le nouvel amant de cette femme singulière... Aucun d'eux n'avait compris que, sous la fange qui recouvrait son ame, Léonora avait conservé une étincelle dont ces exclamations étaient les dernières lueurs.

— Elle est à moitié ivre ! dirent-ils en remplissant son verre. Il faut l'achever, elle livrera peut-être le trésor.

— J'ai toute ma raison, mes drôles, reprit Léonora. Si je bois, c'est pour m'étourdir, et non pour m'enivrer..... Chante, Reynold, la ballade du capitaine Sibert ; ma voix se mêlera à la tienne, et peut-être ce bruit fera-t-il taire la voix jalouse qui me demande où est Rodolphe.

D'autres femmes vinrent se joindre à la bande, et l'orgie commença.

II.

Dans la Montagne.

Le bailli d'une petite ville du Vorarlberg, peu éloignée du château que nous quittons, venait de terminer son repas du soir et s'était assis devant la porte de la salle à manger, pour respirer l'air des montagnes qui lui arrivait à travers les arbres de son jardin.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, maigre et ridé, ce qui lui donnait l'apparence d'une vieillesse plus avancée. Quand je dis qu'il cherchait la brise du soir, j'ai tort : cet homme est mort, et je sais, au contraire, à quelles réflexions il était venu se livrer en regardant les étoiles du ciel. Le bailli avait de l'ambition; placé dans une sphère trop obscure pour avoir beaucoup d'occasions de se distinguer, il avait longtemps cherché en vain le moyen de faire naître une de ces occasions; mais, ce jour-là il était bercé du doux espoir d'atteindre enfin ce fauteuil de conseiller, objet de ses vœux. En entendant sonner à l'horloge de l'église, les trois quarts pour neuf heures, il bondit sur lui-même, et, frappant du pied avec colère, il cria d'une voix glapissante :

— Rose! Rose! te dépêcheras-tu?... maudite soit ta coquetterie! Elle me fera perdre ma place de conseiller, et, avec elle, les appointemens et l'honneur qui y sont attachés. Rose! Il est près de neuf heures et tu ne songes pas à partir.

— J'y songe si bien, dit une jeune fille en se présentant soudainement, que me voici toute prête. Il fallait bien soigner un peu ma toilette, mon père. Voyez, suis-je bien ainsi ?

— Cinq cents fois mieux qu'il n'était nécessaire. Te voilà parée comme pour un jour de noces. Allons, va-t-en.

— J'espère bien être plus belle que cela quand je me marierai, mon père. La fille d'un conseiller qui épouse le lieutenant Wilhem Becker, c'est quelque chose. Vous serez généreux, n'est-ce pas ?

— Maudite soit ta langue ! si tu bavardes encore une minute, l'oiseau sera déniché, et adieu ma *conseillerie* et la lieutenance de ton vaurien de Becker.

— Ne dites pas du mal de Becker, ou je reste ici...

Cette menace mit le petit vieillard hors de lui. Néanmoins, il connaissait trop le caractère décidé de sa fille pour donner cours à toute sa colère.

— Va, petite coquine... ma chère Rose,

voulais-je dire, ne perds pas de temps... Ton vaurien... ton fiancé, dis-je, est intéressé dans ceci comme moi... Va, mon enfant, que le diable... que le ciel veille sur toi! Sois prudente, surtout. Arrange les choses comme nous en sommes convenus... Après tout, ajouta-t-il en voyant sa fille sortir du jardin, ce n'est pas moi qui l'épouserai... Oh! les femmes!... les femmes!... celle-ci est une des moins mauvaises, et elle ne vaut pas la corde qui la pendra.

Tandis que ce père, respectable à quelques égards à la façon du vieux Beaujeu, s'exprimait ainsi sur le compte de sa fille, celle-ci traversait d'un pas léger les rues alors désertes de la petite ville. Lorsqu'elle fut arrivée à la dernière maison de la rue qui conduisait aux montagnes, elle tourna brusquement l'angle du mur, et, entrant hardiment sous un petit hangard adossé contre ce mur, elle toussa à plusieurs reprises comme pour appeler quelqu'un.

— Eh! arrive donc, Rose, dit la voix rude d'un homme. Tu devais venir à huit heures

et demie, et encore deux minutes il sera neuf heures. Nous n'aurons pas le temps de causer avant ton rendez-vous.

— Encore un grondeur ! Écoute, Wilhem, il fallait bien me rendre jolie... Si tu voyais comme je suis brillante!

— Au diable les coquettes! murmura le fiancé. Mais, se reprenant bientôt, il ajouta d'une voix plus cordiale. Au retour, tu me trouveras ici, ma charmante, et de là nous irons chez moi, afin que je puisse admirer de près toute cette fanfreluchcrie qui t'a occupée deux heures. Donne-moi un baiser d'avance, car ce bandit ne doit pas avoir l'étrenne de tes joues.

— Voilà qui est bien parlé, Wilhem, la fin vaut mieux que le commencement. Je vois que, pour devenir madame Becker, il me faudra faire plus d'un sacrifice.

— Il en est un que je t'interdis formellement, dit le jeune homme en l'embrassant. Sois sage, et qu'à ton retour, je sache à quoi m'en tenir sur notre homme.

Rose sortit alors du hangard et marcha sur la grande route.

— J'ai bien envie de la suivre, se dit le fiancé. Si je parvenais à m'emparer seul du bandit, quel honneur n'en résulterait-il pas pour moi? Le vieux bailli n'aurait plus qu'à me donner sa fille et la dot, il dépendrait de moi de le faire conseiller ou de le laisser éternellement bailli.

Wilhem hésita un moment, mais certaines pensées jalouses, combinées avec son désir d'avancement, l'engagèrent enfin à suivre de loin sa fiancée.

— Il fait noir comme dans les fontes de ma selle, disait-il en marchant, je ne vois déjà plus Rose, et cette sotte coquette s'imagine que l'autre distinguera ses falbalas!

L'obscurité devenait de plus en plus épaisse. Le coucher du soleil avait été suivi d'une brise dont l'extrême fraîcheur présageait un orage, et les étoiles semblaient s'être retirées de la voûte du ciel. Wilhem, n'étant pas bien certain de la route que devait suivre Rose pour gagner la montagne, prit un sen-

tier au hasard, puis un autre, et ne s'arrêta que quand il se trouva à la lisière d'un bois dans lequel la prudence lui défendait d'entrer.

« J'ai fait une sottise, pensa-t-il. Il ne faut pas l'aggraver en allant me jeter dans la gueule du loup. Mon grand diable de sabre ne me servirait pas à grand chose, dans ce taillis qui ressemble à un fagot. Je vais attendre ici. Rose y repassera peut-être. Si son galant l'accompagne, au moins j'aurai les coudées franches. »

Wilhem s'étendit sur le gazon, après avoir posé son sabre nu à côté de lui.

Pendant ce temps, Rose cheminait toujours, par un autre chemin, vers la montagne qu'elle commença bientôt à gravir. La jeune fille s'arrêta un instant avant de pénétrer dans l'épaisseur du bois; sans doute qu'un instinct de pudeur, ou à son défaut, une terreur bien légitime la fit hésiter; ou, peut-être, réfléchit-elle alors seulement au rôle odieux qu'elle allait jouer : toujours est-il qu'elle restait indécise et irrésolue sur la lisière du

bois, quand un homme, que son immobilité l'avait empêchée d'apercevoir, s'avança avec empressement vers elle.

— C'est-vous, Rose, dit-il en lui prenant la main? L'heure sonne à l'instant : je craignais que la tempête qui se prépare ne vous eût effrayée..... Combien je vous remercie, mon enfant, de votre exactitude.

— Je serais venue plustôt, monsieur, si je n'avais voulu faire un peu de toilette...

Rodolphe, car c'était lui, ne put retenir un sourire.

— Toujours coquette, dit-il, même lorsque la nuit rend inutiles tous les soins que vous donnez à votre parure. Tenez, Rose, voici quelque chose que vous y ajouterez pour l'amour de moi.

Il lui donna, en disant ces mots, une paire de boucles d'oreilles, qui, malgré l'obscurité, brillaient comme des étoiles.... La source de ce cadeau était-elle bien pure ? Hélas ! Walter, ces diamans étaient en la possession de Rodolphe au même titre que les terres conquises appartiennent aux conquérans. Rose

devait bien s'en douter, mais ou elle était indifférente sur cette origine un peu louche, ou elle cédait à un ravissement que bien des femmes jeunes et vieilles comprendraient à merveille.

— Oh ! que c'est beau, monsieur !...

Ce fut tout ce qu'elle put dire pour remercier Rodolphe. Le proscrit, reprenant la main qu'il avait quittée un instant, passa son bras sous le sien, et marcha vers le bois.

— Non, pas par là, monsieur, dit en résistant faiblement la jeune fille.

— Que craignez-vous? Allez, Rose, vous êtes en sureté avec moi. Je vous engage mon honneur que vous ne courrez aucun danger

— Votre honneur ! répéta Rose en continuant à résister.

— Vous n'y croyez pas !..... c'est juste. L'honneur d'un proscrit, d'un voleur, d'un bandit, pour tout dire en un mot ; l'honneur d'un tel homme, en vérité, c'est une dérision.

Le ton d'amertume avec lequel ces mots furent prononcés, émut la jeune fille plus qu'elle ne l'aurait voulu, plus aussi qu'on

ne devrait le penser, si on a pressenti le rôle qu'elle venait jouer près de Rodolphe. Elle essaya de pallier l'effet défavorable de son exclamation avec une adresse au-dessus de son âge et de sa condition.

— Ne vous offensez pas, monsieur; ma mère m'a appris que, dans certaines circonstances... les hommes... invoquaient toujours leur honneur.... et faisaient souvent de faux sermens..... C'est là ce que je voulais dire : je suis venue avec tant de confiance !

— Votre confiance ne sera pas trahie, mon enfant; je vous le promets de nouveau. Je ne sais moi-même ce que je cherche près de vous, mais jamais je n'eus la pensée d'abuser de votre amitié. Venez, ou restons ici, comme vous voudrez, pourvu que vous me restiez encore un moment.

Avec l'intention de la rassurer encore, Rodolphe quitta son bras, et attendit sa décision.

— Restons ici dit-elle.

Rodolphe la fit asseoir sur un quartier de roche couvert de mousse, et s'assit près d'elle.

—Rose, dit-il après un moment de silence, avez-vous pensé à moi depuis que je ne vous ai rencontrée?

— Comment n'y aurais-je pas pensé, monsieur? tout a été si singulier dans la manière dont je vous ai connu!

—Oui, votre imagination a été frappée; un homme qui vous arrête et vous dit : « Il « y a long-temps déjà que je cherche votre « rencontre; je suis un brigand, un proscrit, « mais il faut que je trouve une amie, une sœur, « à laquelle je puisse dire mes secrètes et dou- « loureuses pensées; je vous ai choisie : vou- « lez-vous être cette sœur innocente et con- « solatrice? » Un homme qui parle ainsi, agit fortement sur l'imagination d'une jeune fille. Mais c'est votre cœur que j'aurais voulu toucher, Rose. En un mot, je voudrais que réellement vous fussiez pour moi l'ange consolateur dont j'ai besoin.

Il y avait tant de tristesse dans la voix de Rodolphe, qu'une nouvelle et plus vive émotion s'empara de Rose. Cette jeune fille, il est temps de le dire, pour détruire, ou du moins

atténuer la mauvaise impression que sa conduite a sans doute produite dans tous les esprits, et surtout dans le tien, Walter ; cette jeune fille était plus vaine et légère que perfide et profondément perverse. Le jour où elle avait rencontré Rodolphe pour la première fois, elle n'avait cédé qu'au désir de raconter une aventure extraordinaire, en rapportant à son père son entrevue avec le proscrit. L'ambition du bailli avait, seule, amené la combinaison par laquelle Rodolphe devait être livré à la haute justice d'Innspruck ; il n'avait pas été difficile au vieillard de faire entrer sa fille dans son projet ; il n'avait qu'à lui promettre, et il lui promit en effet, de lui donner pour époux son fiancé, Wilhem Becker, en même temps qu'il ferait obtenir à celui-ci l'avancement qui retardait leur union. Il avait donc écrit sur-le-champ à Innspruck, et avait obtenu qu'un détachement de cavalerie, commandé par Wilhem, lui fût envoyé. Mais si Rose avait consenti à amorcer le poisson, pour employer l'expression du bailli, elle n'était pas pour cela en garde contre les

séductions que le malheur exerce sur toutes les ames qui ne sont pas entièrement corrompues. Et puis, il faut le dire, le riche cadeau de Rodolphe, réuni à sa jeunesse, à son air mélancolique, avaient agi sur le cœur de la jeune fille. Il n'était pas étonnant qu'elle répondit, sous l'impression d'un sentiment reconnaissant, avec une effusion sincère.

— Mon cœur est touché aussi, monsieur, dit-elle; comment ne le serait-il pas! vous avez un triste sort. Mais comment pourrai-je vous consoler de vos chagrins? je ne les connais pas.

— Merci de ces bonnes paroles, mon enfant! Mais il n'est pas nécessaire que vous connaissiez mes actions passées pour que vous puissiez me redonner un courage qui s'en va chaque jour. Savez-vous ce qu'il me faut? C'est votre vue, votre présence, votre main dans la mienne une fois chaque jour. Alors, je ne me croirai plus en horreur au monde entier : un ange de pureté, comme vous devez l'être, doit purifier tout ce qui l'approche et l'environne..... Si vous saviez

quelles désespérantes idées m'obsèdent! La vie me devient insupportable..... ma vie de proscrit, surtout! Et ne pouvoir s'arrêter, Rose; ne pouvoir quitter ceux que j'ai entraînés dans un abîme de crimes et de misères! Mais le monde m'est à jamais fermé, et si je mourais aujourd'hui, ceux qui attendent de moi appui et conseil, que deviendraient-ils! Je les ai pervertis par mon exemple, et ce serait le comble de la lâcheté de les abandonner..... N'est-ce pas que je ne le puis pas, Rose?

— Je vous plains; oh! oui, je vous plains; mais comment voulez-vous qu'une jeune fille sans expérience donne des conseils à un homme tel que vous?

— C'est vrai, vous ne pouvez comprendre ces turpitudes. Ainsi, vous-même êtes comme le monde entier, sans pouvoir sur mes tortures. L'orgie aussi est impuissante, l'amour ne m'offre plus qu'une frénésie sans volupté... Mais l'amitié! une amitié sainte et fraternelle eût pu me faire encore supporter la vie! Je ne trouverai jamais un ami!

Le proscrit se tut, et pendant ce moment de silence, la fille du bailli sentait s'accroître le trouble qui l'avait saisie. Tout à l'heure elle avait été émue, maintenant elle sentait une honte profonde d'elle-même. Le ton du proscrit était si différent de celui qu'elle s'attendait à trouver en lui ! Il parlait avec des larmes dans la voix, et quelle femme est insensible à un tel langage, surtout quand elle a toute raison de croire à sa sincérité ?

— Mon Dieu ! dit Rose en se levant tout à coup, je ne sais que vous dire, monsieur ; je ne suis pas digne de tant de confiance..... Si vous saviez pourquoi je suis venue ici !

Elle s'arrêta, et le proscrit, la prenant encore par la main, la força à se rasseoir.

— Rose, lui dit-il, je vous en conjure, pour l'amour de votre mère, ne refusez pas de devenir mon amie..... Vous êtes venue ici, pardonnez-moi d'oser vous le dire, vous êtes venue ici un peu légèrement, et avec tout autre que moi cette confiance vous eût été fatale..... Je ne veux pas savoir quelles pensées secrètes vous ont conduite

vers moi, ceci restera dans le sanctuaire de votre ame; mais, je le répète encore, vous sortirez pure de cet entretien, comme de tous les autres, si vous m'en accordez à l'avenir. Ne croyez pas que je méconnasse votre beauté, vos grâces. Non. Je puis le dire, si j'aspirais encore après les émotions de l'amour, c'est près de vous que je les chercherais désormais; votre image m'a suivi dans bien des rêves; mes lèvres brûlent de se poser sur vos lèvres..... Mais c'est une flamme que je me sens la force d'amortir, je vous respecterai comme une sœur..... Je n'en ai jamais eue, Rose. Ah! si le ciel permettait que j'en trouvasse une dans la période la plus terrible de ma vie, je sentirais renaître en moi une espérance..... Rose, le jour où vous vous jetterez dans mes bras en me disant : je suis ta sœur! le jour où, de votre consentement, je baiserai chastement votre front..... ce jour là sera le seul dont je veuille me souvenir..... Mais qu'avez-vous Rose, vous pleurez!

La jeune fille pleurait amèrement, en effet,

autant sur elle-même que sur Rodolphe; mais par quelles paroles eût-elle osé expliquer ces larmes brûlantes?

—Vous pleurez, reprit le proscrit; serait-il possible que vous eussiez compassion de moi?

Il attendait, avec l'anxiété du doute une réponse que Rose ne pouvait articuler; il sentait seulement la main de la jeune fille presser convulsivement la sienne. En ce moment, un coup de tonnerre ébranla la montagne et fut répété par les échos des montagnes voisines; Rose se serra avec terreur contre Rodolphe qui l'attira si étroitement, qu'il sentait les pulsations de son sein..

— Rose, dit-il d'une voix étouffée, cet orage n'égale pas celui qui déchire mon cœur. D'un mot vous pourriez le calmer.

— Que faut-il dire? demanda-t-elle en approchant son visage baigné de larmes du visage brûlant de Rodolphe. Ce contact inattendu fit tressaillir le proscrit, une flamme dévorante parcourut ses sens, et ses lèvres se posèrent avec passion sur le front de la jeune fille. Un nouveau coup de tonnerre

retentit, sans que ni l'un ni l'autre y prissent garde.

Mais Rose s'arracha tout à coup avec égarement des bras de Rodolphe.

— Je suis une misérable, s'écria-t-elle. Savez-vous pourquoi je suis ici?

La vérité et le cri de la conscience étaient les plus forts, et sans doute, elle eût elle-même appris à Rodolphe quel rôle infâme on lui avait suggéré; mais un homme qui surgit subitement un sabre nu à la main, lui en épargna la honte.

— Tu ne devais le livrer que demain, à ton père et à moi, dit Wilhem en se précipitant sur Rodolphe; c'est un jour que je gagne en le prenant aujourd'hui.

Mais l'impétuosité du brigadier lui devint fatale; il fit un faux pas, et, avant qu'il eût touché la terre, le poignard de Rodolphe s'était enfoncé dans son cœur : Wilhem tomba sans prononcer une parole.

Rose s'était jetée à genoux devant le proscrit par un mouvement terrible qu'on ne sau-

rait comparer qu'à l'agonie morale d'un patient prêt à monter à l'échafaud.

— Cet homme a-t-il dit vrai ? demanda Rodolphe.

—Oui; mais, écoute... je ne t'aurais pas livré...car je t'aime, à présent !

Rodolphe ne répondit que par un rire ironique à ce cri parti du fond du cœur de la jeune fille et un second cadavre tomba à côté de celui de Wilhem.

—Ah ! le monde est encore loin de moi ! s'écria le proscrit en s'enfonçant dans le bois. L'innocence elle-même me déclare la guerre : Eh ! bien, la guerre, donc !

Une demi-heure après, on frappait à la porte de la maison du bailli ; croyant que c'était sa fille qui revenait de son rendez-vous, le vieillard courut ouvrir lui-même.

— Eh ! bien, dit-il, tes coquetteries ont-elles...

— Voici ce qu'elles ont déjà valu à votre fille, dit Rodolphe en le frappant mortellement. Puis, avec une rage qui se déployait enfin dans toute sa terrible énergie, il péné-

tra dans la maison, prit un flambeau, et incendia les lits avec tout ce qui lui parut facile à embraser; après quoi, il sortit de cette maison comme un furieux, jeta son flambeau sur une meule de paille qui fut bientôt enflammée, et il reprit à grands pas le chemin de la montagne.

— Amis, cria-t-il d'une voix de tonnerre, lorsqu'il fut arrivé au château ruiné; venez voir ce que j'ai fait pour vous divertir!

Quelques bandits à moitié ivres contemplèrent l'incendie d'un air hébété, et redescendirent au souterrain pour achever leur punch.

— Ici, Leonora, continua le proscrit avec une sorte de démence; ici, du punch et ta personne... Je veux boire, chanter et faire l'amour, en face de cette ville en feu, en bravant la foudre et l'ouragan!

Leonora se traina tremblante aux pieds de son maître, et ce que le maître voulait, l'esclave l'exécuta.

III.

Trahison.

Une rumeur formidable retentit dans tout le Vorarlberg quand la nouvelle de ces trois meurtres s'y répandit. Une terreur profonde des bandits dont on ignorait le nombre et la retraite avait jusque-là tenu les populations dans l'inactivité; mais à ces nou-

veaux crimes, à l'incendie de la petite ville surtout, chacun sembla s'indigner de sa propre timidité, les habitans s'armèrent et se réunirent, de nouveaux détachemens de troupes furent demandés à Innspruck et une espèce de croisade fut prêchée contre les proscrits. Les espions que ceux-ci entretenaient dans les villages et les villes, ne tardèrent pas à les instruire des dangers auxquels ils allaient être exposés, et de ce moment, Rodolphe, rendu à lui-même par des soins qu'il regardait comme des devoirs sacrés, se mit à l'œuvre pour déjouer les tentatives de ses agresseurs. Les souterrains du vieux château pouvaient être une retraite impénétrable tant que le secret serait gardé sur leur existence ; mais comment espérer que, dans les recherches qui ne manqueraient pas d'être faites, ces ruines échappassent aux regards de la multitude ? Rodolphe pensa que la fuite et la dispersion de la bande était le meilleur moyen de salut. Il assembla ses amis et leur exposa son plan. Pour la première fois, il entendit autour de

lui des murmures qui durent retomber bien lourdement sur son cœur. Quelques voix isolées se plaignirent de la fureur de leur chef qui entrainait toute la troupe dans sa perte; les proscrits avaient obéi aveuglément jusqu'alors et ils étaient encore prêts à le faire, mais ils ne voulaient point entendre parler de séparation. Ils semblèrent même accuser Rodolphe de vouloir les abandonner pour sauver son trésor et sa maîtresse.

Le premier mouvement de Rodolphe fut la colère, mais une vive douleur lui succéda bientôt... Il comprit les reproches de ses compagnons, et se dit qu'ils étaient en droit de les lui faire. Quelle n'eût pas été son indignation si, après leur avoir dit : « — Amis, restons ensemble, » il avait entendu l'entretien qui s'établit entre quelques uns de ses compagnons.

— Diable ! il a bien fait de se raviser, disait l'un. Il est plus aisé de dire, je vais en Suisse que d'y aller en effet. Chacun de nous, pris isolément, eut été irrémissiblement pendu ou renvoyé aux galères.

— Entre nous, la fuite est impossible; la montagne est cernée, ajouta un autre. Il faut absolument que Rodolphe paie pour nous tous.

— Mais le trésor? reprit un troisième.

— Je me fais fort de l'avoir, une fois Rodolphe mort, répondit Reynold. Leonora me le donnera certainement.

— S'il en est ainsi, il ne faut pas perdre de temps et faire immédiatement nos propositions à l'ennemi. Il faut demander la vie et la liberté pour tous, à l'exception de notre chef qui est le vrai coupable.

— Oui; mais qui se chargera de faire la proposition?

— Si l'un de vous la fait, dit une voix de femme, il n'a qu'à ne plus revenir; car Rodolphe saura son nom et le trésor sera perdu pour les autres.

C'était Leonora qui, pâle, affaiblie par l'orgie et par une pensée dévorante, était entrée sans bruit. Les proscrits firent un mouvement de dépit en l'entendant parler ainsi.

— Au diable cette amoureuse fantasque ! si tu trahis notre projet, nous trahirons tes amours avec Reynold.

— Tais-toi, interrompit Reynold ; il ne faut pas la heurter, elle est à moitié folle. Je sais comment la prendre, moi. Ne vous inquiétez de rien.

Les proscrits échangèrent des regards d'intelligence et sortirent en riant.

— Eh bien ! Leonora, tu le vois, dit Reynold ; ils sont décidés à livrer Rodolphe, et ni toi, ni moi ne pourrions les en empêcher. Le moment fatal approche où la bande sera ou anéantie ou dispersée. Ne penses-tu pas qu'il est temps de songer à notre avenir? Qui t'arrête encore ici? A la première occasion nos camarades nous trahiront, et tu ne peux espérer de pardon de Rodolphe. Viens donc ; je possède un passe-port parfaitement en règle pour toi et pour moi ; enlevons le trésor et laissons-là ces amis sans foi ni loi, et un chef que nous ne pouvons sauver. Avec l'or que nous emporterons et celui que je possède déjà, nous coulerons des

jours heureux en Angleterre, ou en Hollande. Viens, Leonora, le temps presse.

Le jeune homme voulut attirer à lui la maîtresse de Rodolphe; mais elle échappa à son embrassement et s'écria avec une fureur sauvage :

— Reynold ! il y a des momens où je te hais comme l'enfer... Rodolphe a passé la nuit dans mes bras, il m'a appelée avec amour et m'a rendue à ce bonheur ineffable que j'implorais depuis si long-temps : et tu veux que je te suive, maintenant ! Ah ! va-t-en seul, loin d'ici; emmène tes compagnons, emporte le trésor, si tu veux; mais ne me parle plus de quitter Rodolphe quand mes lèvres sont encore brûlantes de ses baisers...

— N'est-ce pas plutôt le souvenir de mes caresses qui brûle sur tes lèvres ? demanda ironiquement Reynold. Et, voyant que la malheureuse femme ne répondait pas, il ajouta sur le même ton.

— Je te conseille de t'applaudir... c'est une belle tendresse que celle d'un furieux; c'est un bel amour que celui d'un homme

ivre qui te repousse du pied sitôt qu'il a repris sa raison ! glorifie-toi du rôle qu'il t'a fait jouer, il est beau, digne d'envie... sur mon ame il n'est pas de femme qui n'ambitionne ce rôle... Je comprends que le bonheur de vivre ainsi te fasse oublier tes promesses. Il vaut mieux être le jouet passif des caprices furieux de Rodolphe que la compagne d'un homme qui t'aime. Moi, je te traiterais comme une femme : c'est trop vulgaire, tu veux être traitée comme un chien. Esclave et courtisane, voilà ce que veut Rodolphe, quand il siffle pour te faire venir près de lui. Encore une fois ce sort est digne d'envie !

Leonora l'écoutait d'un air sombre ; sa poitrine se soulevait violemment, ses narines se dilataient et ses lèvres, serrées l'une contre l'autre, trahissaient la fureur qui bouillonnait dans son sein.

— Malédiction ! s'écria-t-elle tout à coup en se laissant tomber sur un banc. Tu dis vrai, Reynold ; je ne suis que l'instrument docile de ses plaisirs... Il me repousse sitôt que sa double ivresse se dissipe... O misé-

rable que je suis!... Rien ne peut me guérir de ma folie. J'espère toujours surprendre dans ses traits l'expression d'un bonheur tranquille; mais je ne vois que la lutte violente du désespoir avec le plaisir... Une fois le plaisir épuisé, le sceau fatal reparait, la malédiction recommence, et il rejette avec dégoût loin de lui la misérable créature qui n'a pu étouffer ses angoisses... ô Reynold! le désespoir et le ressentiment m'ont jetée dans tes bras, bien plus que l'amour : sois généreux! Si tu as trouvé quelques heures de plaisir près de moi, si tu te souviens d'un seul moment de bonheur qui te soit venu de moi, tu peux m'en payer à présent. Tue-moi, Reynold; tue-moi; car je n'ai pas le courage de me donner la mort, et tant que je vivrai, j'aurai la folie d'espérer l'amour de Rodolphe.

La pauvre femme tendait ses mains suppliantes vers le bandit; mais un tel désespoir ne pouvait être compris par un être aussi dégradé que Reynold. Il se détourna de mauvaise humeur.

— Tu es tous les jours plus folle, ou tu as encore la tête pleine de punch. Tes lamentations me fatiguent. Si tu aimais tant Rodolphe, pourquoi le tromper et te donner à moi ?

Leonora ne répondit que par un regard ; mais il révélait une angoisse déchirante.

— Allons, calme-toi, continua Reynold, songe que c'est de moi seul que tu dois attendre désormais ton bonheur.

— Tu ne me comprends pas, sans quoi tu me tuerais.

En disant ces mots, Leonora se retira dans la partie des souterrains qui lui était réservée.

— Tant que Rodolphe vivra, se dit Reynold, il en sera ainsi et je n'aurai pas le trésor. Il faut en finir. Pourquoi le besoin de notre sûreté exige-t-il que nous livrions cet homme à la justice autrichienne ! Je l'eusse tué mille fois déjà et depuis long-temps je vivrais riche et heureux dans un coin ignoré de la suisse.

Le lieutenant de Rodolphe remonta dans

les ruines et trouva ses camarades en conférence avec leur chef.

— Arrive donc, mon brave Reynold, dit Rodolphe en venant au devant de son second; nous sommes serrés de près par ces paysans et les habits blancs autrichiens; nous sommes bien armés et pourrions résister long-temps, mais nous finirions par être accablés par le nombre. Je crois qu'il faut songer à la retraite. Mais nous fuirons sans nous séparer, par un chemin que vous ne connaissez pas encore. Que trois d'entre vous aillent, par différens côtés et avec la plus grande prudence, reconnaître l'ennemi pendant leur absence, nous ferons les préparatifs du départ. Abandonnons les bagages, n'emportons que les armes, les vivres et l argent...

— Et ton trésor, ajouta Reynold.

— Mon trésor est à l'abri, répondit d'un air distrait le chef... Avertissez les femmes. Le soin de leur sûreté, nous coûtera peut-être plus que leur présence ne nous a été agréable... Mais elles seraient pendues les

malheureuses. Dites à Leonora que je l'attends... Voyons, qui veut éclairer notre fuite?...

— Moi! dirent à la fois les trois individus qui, un instant auparavant, causaient avec Reynold.

— Allez donc, et ne perdez pas de temps; car, avant un heure, il faut que nous ne soyons plus ici.

Le chef des proscrits rentra dans le souterrain pour veiller au départ. A peine était-il parti que les bandits échangèrent rapidement ces mots :

— L'occasion est favorable. Ne la laissons pas échapper.

— Faisons le marché avec les officiers de justice.

—Spécifiez la vie sauve pour tous, et rejetez tous les meurtres sur Rodolphe.

— Et le trésor, Reynold?

— Soyez sans inquiétude, je l'aurai par Leonora.

— C'est bien de l'avoir, mais il faudra le partager.

— Cela va sans dire. Partez. — Si les conditions sont acceptées, sifflez trois fois et nous garroterons Rodolphe.

Les bandits descendirent hardiment la montagne et entrèrent bientôt dans la grande route qui la traversait. Ils ne tardèrent pas à apercevoir une sentinelle autrichienne qui, armant son fusil, les tint en respect, en même temps qu'elle criait : aux armes. Un caporal et plusieurs hommes accoururent au-devant des bandits et les invitèrent brutalement à les suivre. Dans une petite masure abandonnée et ouverte à tous les vents, les compagnons de Rodolphe se trouvèrent en présence des officiers de la justice et de l'armée envoyés à leur poursuite et ils commencèrent à se repentir de leur témérité.

— Qui êtes-vous? demanda un homme de loi.

— Des proscrits, répondit l'un d'eux.

— Ainsi vous faites partie de cette troupe de misérables que nous avons mission d'exterminer?

— Nous en avons fait partie ; mais, dès ce

moment, nous l'abandonnons. Nous venons vous proposer un traité par lequel notre chef, qui est le vrai coupable, sera mis entre vos mains.

— Un traité! interrompit un capitaine; l'audace de ces drôles est incroyable! Nous aurons votre chef et ses acolytes sans traiter avec vous, dignes coureurs de buissons; la montagne est remplie de troupes.

— Toutes ces précautions ne serviront qu'à causer la mort d'une foule de braves gens. Donnez-nous la vie sauve, à nous et aux amis que nous avons laissés derrière nous, et notre chef sera, avant vingt minutes, déposé à vos pieds garotté comme un mouton.

— Ces gens sont de lâches canailles, reprit le capitaine.

— Capitaine Gutmann, dit l'un des bandits, il y a deux ans, vous parliez autrement à votre camarade Rudner.

Le sang monta au visage du capitaine.

— D'où sais-tu mon nom? dit-il..... Mais sur mon ame, c'est Rudner..... Rudner, lieu-

tenant de hussards il y a deux ans, et que j'ai connu à Trieste..... Est-il possible! vous parmi ces bandits.

— Que voulez-vous, capitaine? La solde d'un lieutenant est bien chétive..... J'ai pris du service dans un corps où j'ai amassé déjà une petite fortune. Faites quelque chose pour un ancien ami, je voudrais aller manger paisiblement mon revenu en pêchant dans le lac de Genève.

Au nom d'ami, qui lui était donné par un tel homme, le capitaine Gutmann sentit une confusion qui fit bientôt place à la colère.

— Monsieur le bailli, dit-il en s'adressant à l'homme de loi, je me flatte que mon caractère est au-dessus des assertions de cet homme. Je l'ai connu, c'est vrai; mais c'est dans un temps où il portait honorablement les galons impériaux..... Il prétend que j'ai été son ami et veut que je fasse quelque chose pour lui..... Eh bien! faites-le pendre, monsieur, car un tel homme souille l'air que nous respirons.

— C'est aussi mon avis, répondit grave-

ment le bailli. La cour de haute-justice d'Innspruck m'a investi de pouvoirs illimités, et vous pouvez compter que j'en ferai usage. Cependant, je voudrais essayer de tirer de ces hommes quelques renseignemens...

— Nous sommes venus ici en parlementaires, dit impudemment Rudner ; vous savez, capitaine, que, d'après les lois de la guerre, nos personnes sont sacrées.

— Vos personnes seront pendues, répondit avec dégoût Gutmann ; et il en sera de même de ceux que nous prendrons tout à l'heure.

— Si vous nous retenez, le chef vous échappera..... Je n'ai qu'à siffler et on vous l'amènera.

— Ne siffle pas, coquin, dit le caporal en mettant rudement la main sur la bouche du bandit ; c'est sans doute un signe de ralliement, et les brigands savent ce que veut dire ce sifflet.

— Finissez-en avec ces drôles, reprit le bailli en s'adressant à deux hommes à figure sinistre qui se tenaient derrière lui. Leur

procès est tout fait, et les potences ne manquent pas dans la forêt.

Les bandits se regardèrent un moment avec consternation ; ils n'avaient pas prévu l'issue fatale de leur démarche perfide, et ne pouvaient comprendre comment on refusait leur proposition. Rudner essaya encore de fléchir le bailli.

— Vous vous repentirez de ce que vous faites, messieurs, dit-il ; le vrai, le seul coupable des meurtres que vous voulez punir et de l'incendie de la ville, est notre commandant. Nous n'avons jamais répandu de sang.

— Aussi ne répandra-t-on pas le vôtre, interrompit avec impatience le bailli.

A un signe péremptoire, les deux individus à figure sinistre s'approchèrent des bandits pour les garotter ; mais ce mouvement rendit l'énergie aux misérables. Tous trois tirèrent un poignard et un pistolet de leur ceinture et s'élancèrent hors de la masure en renversant le caporal et la sentinelle.

— Feu! s'écria le capitaine d'une voix de tonnerre.

Au même instant une décharge de mousqueterie retentit dans la montagne, les trois bandits, visés à bout portant par un détachement placé en embuscade, tombèrent criblés de balles.

— Il ne faut pas que le bourreau néglige son office, dit le bailli en se tournant vers cet homme et son valet. Pendez ces trois coquins au premier arbre que vous rencontrerez.

Le bourreau se mit en devoir d'obéir. Rudner seul vivait encore, et d'une main mal assurée il leva son pistolet pour tirer sur le capitaine ; mais la balle se perdit dans le taillis, et le nœud fatal arrêta les gémissemens que lui arrachaient ses blessures. Les trois bandits furent hissés aux branches vigoureuses d'un chêne, et leur immobilité annonça qu'ils avaient cessé de compter au nombre des vivans..... C'était une proie bien ignoble que j'avais saisie; mais tel est mon office : je frappe sans acception de mérite ou de personne.

— Le bruit de vos fusils va donner l'éveil

aux autres bandits, ajouta le bailli ; je crois qu'il convient de resserrer davantage le cercle.

— J'en ai déjà donné l'ordre, répondit le capitaine.

IV.

Revirement Intéressé.

Tandis que cet événement s'accomplissait au pied de la montagne, les proscrits attendaient, avec des sentimens divers, le résultat de la démarche de leurs trois compagnons. Reynold et ses complices voyaient arriver le

moment depuis long-temps désiré, où ils accompliraient une trahison qui devait, du moins ils l'espéraient, leur donner sécurité et fortune. Ils écoutaient attentivement, dans l'espoir d'entendre le signal convenu; car, de même que les ambassadeurs chargés de cet infâme trafic, ils ne pouvaient supposer un refus de la part des autorités. De son côté, Rodolphe avait repris l'activité nécessaire au rôle qu'il devait remplir. Il commandait peut-être pour la dernière fois les proscrits, et, à ses yeux, c'était un devoir sacré pour lui de les tirer du pas difficile dans lequel ils se trouvaient. Lui aussi épiait avec anxiété le retour des éclaireurs, mais c'était afin de profiter, dans l'intérêt commun, des renseignemens qu'ils auraient recueillis. Un seul être, au milieu des proscrits, flottait irrésolu dans ces circonstances critiques : c'était Leonora. Les passions de cette créature malheureuse, l'avaient réduite à une neutralité qui causait le désespoir de son cœur agité. Elle pressentait, malgré le mystère qu'on lui en avait fait, que la crise retardée jusqu'ici par son influence,

était sur le point de se décider; l'air préoccupé avec lequel Reynold recevait les ordres de son chef, sa lenteur à les exécuter, les regards qu'il échangeait avec les autres proscrits, et, enfin, un tact instinctif, tout lui prouvait qu'un événement important se préparait. Cette conviction plongeait Leonora dans un abîme de perplexités : tantôt elle maudissait la fatalité qui, de chûte en chûte, d'orgie en orgie, ou plutôt de désespoir en désespoir, l'avait jetée aux bras de Reynold; elle se sentait à la merci de ce lieutenant de Rodolphe, et cela au moment même où il eût fallu pouvoir s'interposer entre ces deux hommes, et forcer le subalterne à renoncer à ses projets contre le chef. Tantôt elle se flattait que le désir de partager le trésor qu'ils ne pouvaient découvrir sans elle, porterait les proscrits à ne pas la pousser au désespoir en livrant Rodolphe. Mais elle ne tardait pas à embrasser une idée tout opposée; une femme lui semblait avec raison un obstacle trop faible pour qu'il pût servir de digue aux passions de tels hommes.

Si le sort de Rodolphe était arrêté, ses efforts pour détourner le coup fatal n'auraient peut-être d'autre résultat que d'accélérer le dénouement du drame, et elle-même se trouverait alors englobée dans la perte de son amant. Bizarre caméléon que cette femme! composé inoui de dévouement et de trahison, d'abnégation et d'ègoïsme! A mesure que son caractère se développe, tu dois éprouver tour-à-tour du dégoût, de la compassion.... Mais c'est de la honte surtout qui doit couvrir ton front de rougeur. Je ne dois pas encore dire tout à cet égard, mais pour toi, je n'ai plus rien à dévoiler, pour ainsi dire, et quand je dis que la honte te monte au front, je sais que tu me comprends, Walter.

Les perplexités de Leonora l'arrachèrent aux soins que, suivant les ordres de Rodolphe, tous, et les femmes en particulier, devaient donner aux apprêts du départ. Elle gravit les degrés qui, du souterrain, conduisaient à la salle ruinée,et jeta un regard anxieux autourd'elle. Il ne lui fut plus possible de conserver le moindre doute sur les inten-

tions des proscrits. A mesure que l'absence des autres se prolongeait, les bandits devenaient plus attentifs aux mouvemens de Rodolphe, et n'attendaient qu'un signal pour se jeter sur lui; déjà l'un d'eux avait pris dans un coin, un paquet de cordes qu'il déroulait en clignant de l'œil avec Reynold. Rodolphe était entouré par eux, de manière qu'en un instant on pouvait être maître de lui.

— Rodolphe, dit tristement la jeune femme.

— Ta place n'est pas ici, Leonora, répondit avec humeur et d'un air distrait le chef des proscrits. Descends, comme je l'ai ordonné. Que les bagages soient légers et tout le monde alerte... Reynold, mets une sentinelle à la porte du souterrain. Que pas une femme n'en sorte avant mon ordre... ces diablesses là nous feraient pendre.

— Je veux te parler, continua Leonora, en s'échappant des mains de Reynold.

— Je n'ai pas le temps de t'écouter, laisse-moi en repos... N'entendez-vous rien, vous autres ?

En parlant ainsi, Rodolphe avait tourné le dos à Leonora, et s'adressait à ses compagnons.

— Rien encore, dit l'un d'eux, et ce n'est pas faute d'écouter.

— J'entends la voix de la trahison, reprit Leonora, en se rapprochant de lui.

— La trahison et l'infidélité se ressemblent beaucoup, murmura Reynold à l'oreille de la pauvre femme.

— Tu n'es pas encore partie, puisque j'entends ton jargon sentencieux, reprit Rodolphe. Va-t-en, Leonora, je te dis que tu es de trop ici.

Elle voulut encore parler, mais, en voyant l'impatience de Rodolphe, jointe au regard impérieux et menaçant des proscrits, Leonora baissa la tête et se dirigea vers le souterrain.

— Reynold, dit-elle, aie pitié de moi! Ne le livre pas.

— Je n'ai qu'une réponse à te faire. Si tu ne cesses toutes ces comédies, je dis tout à Rodolphe; une querelle s'en suivra, et tu

seras le prétexte d'un évènement qui doit s'accomplir dans l'intérêt de tous.

En ce moment, une détonation se fit entendre dans le bas de la montagne.

— Ils sont découverts! aux armes, mes amis, s'écria Rodolphe avec douleur.

— On les a fusillés, dit tout bas Reynold.

— Dieu soit loué! murmura Leonora en levant avec reconnaissance les yeux au ciel.

Elle s'échappa des bras de Reynold, courut à Rodolphe, et, sans qu'il pût repousser cette caresse, elle l'embrassa avec frénésie. Puis, se tournant vers les proscrits qui étaient plongés dans une stupeur irrésolue, elle les brava du regard et leur dit avec exaltation :

— Vous n'avez plus d'espoir maintenant que dans Rodolphe; aux armes, donc, et suivez-le fidèlement.

Elle disparut à ces mots par l'escalier des souterrains.

— Mes amis, continua Rodolphe, il faut les délivrer ou périr avec eux. Suivez-moi; vous êtes braves, armés jusqu'aux dents : si le diable ne se met entre nous et ces chas-

seurs d'hommes, nous sauverons nos frères.

— Rodolphe, interrompit Reynold avec embarras, la prudence est nécessaire.

— Qu'est-ce à dire, la prudence? Depuis quand êtes-vous devenu si prudent, maître Reynold? Nos amis ont-ils écouté la prudence quand ils sont partis pour nous trouver un chemin? nous ferons pour eux ce qu'ils ont fait pour nous. Je vais donner quelques ordres en bas; que je vous trouve prêts quand je remonterai.

Rodolphe descendit un instant aux souterrains pour voir si les femmes avaient obéi à ses recommandations. Pendant ce court espace de temps, les proscrits se groupèrent avec empressement autour de Reynold.

— Il est clair qu'ils ont été pris, dit celui-ci; le coup est manqué pour cette fois. On aura refusé leurs offres, et toutes celles que nous ferions aujourd'hui seraient également repoussées. Mon avis est qu'il faut obéir à Rodolphe, afin de sortir de ce pas difficile; sans lui, sans son expérience, nous ne nous tirerons jamais d'ici, à moins que vous ne

vouliez le tuer et me conserver à sa place.

— Il y a toujours la question du trésor, pour ne pas parler de l'inégalité des talens, dit l'un des bandits.

— Obéissons donc, et de bonne grâce, car ses fureurs recommenceraient, et au lieu d'un seul danger, chacun de nous en aurait deux à combattre.

Rodolphe était précisément de retour, comme Reynold achevait ces mots.

— Êtes-vous prêts, dit-il d'une voix troublée. Chaque minute peut coûter la vie à nos frères ; leur sang péserait plus sur ma conscience que tout celui que j'ai versé déjà.

Les proscrits entourèrent alors leur chef avec un empressement qui ne pouvait laisser aucun doute sur leur obéissance. Chacun reçut ses instructions particulières ; Reynold devait se charger de conduire une partie de la bande avec les femmes et les bagages vers les montagnes de la Suisse, en traversant des défilés que tous connaissaient parfaitement ; et, tandis que ce devoir indispensable s'accomplirait, Rodolphe devait faire

une descente du côté opposé, tant pour dérouter les assaillans que pour porter secours aux éclaireurs, dont le sort l'inquiétait si vivement. L'un des bandits parut tout à coup frappé d'une idée, et tira Reynold à part pour la lui communiquer.

— Si nous rencontrons les troupes et qu'un engagement ait lieu, Rodolphe ne peut manquer de savoir quelle aubaine nous lui réservions.

— Diable! fit Reynold, comment faire?

— J'ai un moyen.

Et le bandit allant à Rodolphe qui suivait du regard ce conciliabule, lui exposa le danger de s'aventurer ainsi sans rien connaître de la position de l'ennemi, et s'offrit pour aller, en usant de la plus grande prudence, s'assurer de la route qu'ils devaient suivre. Cette proposition était toute naturelle et Rodolphe l'accepta en donnant des éloges au bandit que le sort de ses camarades n'effrayait pas. Un instant après, cet homme revint tout effaré; son intention, en quittant la troupe, avait été d'inventer quelque fable

pour empêcher Rodolphe de se diriger vers les soldats, mais ce qu'il avait vu était au-dessus de ce que son imagination eût pu lui fournir.

— Tous trois sont pendus à ce chêne dont vous voyez les branches d'ici, dit-il en rentrant dans le château ruiné ; et la montagne est, de ce côté, presque entièrement cernée. Nous ne pourrions faire un pas dans cette direction sans tomber dans quelque embuscade.

— Pendus ! murmura Rodolphe avec désespoir. Encore trois amis de perdus ! mais, par le diable ! nous les vengerons..... Pourquoi fuir ces misérables autrichiens? Non, nous ne reculerons pas. Dussions-nous la payer de notre vie, il faut que nos frères obtiennent une vengeance éclatante.

Les proscrits commencèrent à murmurer. Reynold lui-même, qui avait toute l'apparence du dévouement et de l'obéissance, crut devoir faire des observations.

— Si, quand ils étaient vivans, nos trois amis se sont dévoués pour le salut de toute

la troupe, ce n'est pas une raison pour que toute la troupe périsse pour eux, maintenant qu'ils sont morts...

Ce raisonnement avait une apparence de justesse qui ne pouvait demeurer sans influence sur Rodolphe. Il se souvint encore des devoirs que, dans sa loyauté, il croyait avoir à remplir envers ces misérables, et, refoulant à grand' peine les idées de vengeance, de cruauté, même, que la perte de ses amis lui inspirait, il consentit à fuir au lieu de combattre.

— Les défilés du Sud nous sont encore ouverts : du moins je l'espère, et, en tous cas, je sais un moyen de nous soustraire à ceux qui nous traquent. Puisqu'il le faut, je renonce à les combattre fer contre fer, quoique mon poignard ait soif de leur sang. Mais, que la foudre m'écrase, si je ne venge, par une catastrophe horrible, la mort de nos amis. Suivez-moi.

Rodolphe avait repris le ton de commandement que ses hommes étaient habitués à entendre sans réplique; les circonstances,

d'ailleurs, étaient si graves, que nul d'entre eux ne songeait plus à autre chose qu'au salut commun. Ils le suivirent donc aux souterrains, et, d'après son ordre, entassèrent sous l'escalier qui y conduisait, trois barils de poudre qui formaient l'approvisionnement de la troupe. Puis, toujours d'après la volonté de leur chef, ils introduisirent une mèche dans l'un de ces barils, et tandis que l'un d'eux tenait cette mèche, qui devait n'être allumée qu'au dernier moment, Rodolphe fit sortir tout le monde du souterrain, par une issue que nul d'entre les bandits ne connaissait, Leonora exceptée. Cette issue était une galerie humide et obscure qui était mieux conservée que le reste du château. Une torche que prit Léonora, servit à éclairer la marche des fugitifs, qui, sans son secours, n'eussent pas tardé à s'égarer dans un labyrinthe de passages, d'escaliers et de couloirs. Les bandits s'étaient munis de leurs armes et de leurs effets les plus précieux, et marchaient précipitamment, comme s'ils eussent eu hâte de s'éloigner d'une retraite qui, après les

avoir long-temps protégés, pouvait leur devenir si fatale, soit par l'explosion de la poudre, soit par l'arrivée des troupes.

—Rodolphe ne vient pas, dit l'un d'eux d'un air inquiet.

—Leonora, où conduisent ces caveaux? demanda Reynold.

—Avez-vous donc peur? répondit ironiquement Léonora. Rassurez-vous; ces caveaux vous mènent à votre déstination inévitable. Tous chemins conduisent à Rome, dit-on, pour le commun des hommes. Pour vous, tout chemin conduit à la potence, et vous arriverez infailliblement.

—Trève de plaisanterie, interrompit Reynold, où nous conduis-tu?

— Au grand jour et à la liberté, Reynold. Rodolphe n'a pas la pensée de vous trahir, lui!

En ce moment, plusieurs coups de feu se firent entendre.

— Voilà les troupes qui arrivent, dirent plusieurs voix. Hàtons le pas, ou nous serons pris.

Le bruit se répéta plusieurs fois; mais ce n'étaient que des coups isolés qui n'annonçaient pas la présence d'un grand nombre de soldats..... Bientôt ils devinrent même moins fréquents, et les bandits furent rejoints par Rodolphe et celui de leurs compagnons qui était resté avec lui.

— A gauche, prends l'escalier à gauche, Leonora, s'écria Rodolphe en poussant devant lui ses compagnons. Nous n'avons que peu de temps; les coups de pistolet et de carabine que nous avons tirés sur eux n'ont pas manqué de les attirer, et dans cinq minutes la mine fera explosion. Puissent cinq cents de ces mercenaires trouver ici la mort.

Leonora marchait rapidement, et chacun, l'effroi dans le cœur, la suivait silencieusement. Cette fuite avait quelquechose de solennel; il semblait que l'on craignît qu'une parole, dite mal à propos, ne fît perdre une seconde qui pouvait aussi bien être celle du salut que de la perte de tous. Les bandits tremblaient, car ils se sentaient maintenant à la merci d'un homme qui, tout à l'heure

encore, était, de leur part, victime d'une infâme trahison, et ils ne se dissimulaient pas non plus qu'il dépendait de Leonora de changer la sollicitude de Rodolphe en fureur, et de causer l'anéantissement de toute la troupe. La courtisane descendit rapidement l'escalier désigné par Rodolphe, puis un autre, puis un troisième, jusqu'à ce que les bandits dussent se croire à une profondeur immense dans les entrailles de la terre. Arrivée à une salle taillée dans le roc, elle s'arrêta, et Rodolphe pénétrant le dernier, après les autres, invita chacun à se reposer et à écouter.

— Le moment n'est pas éloigné, dit-il, où ils recevront leur châtiment...

En effet, il avait à peine achevé ces paroles, qu'un bruit formidable, semblable à un roulement prolongé du tonnerre, retentit au-dessus de leur tête. Quelques fragmens de rocher se détachèrent de la voûte de la salle, mais ne blessèrent heureusement personne; une poussière épaisse sortit de l'escalier qu'ils venaient de quitter, et il leur sem-

bla entendre, dans l'intérieur de la montagne, des éboulemens successifs qui les remplirent d'effroi. Mais Rodolphe rassura bientôt toute la troupe.

— Nous sommes en sûreté ici, dit-il, l'explosion a pour jamais intercepté le passage qui servait de communication à ces divers souterrains..... Ah! vous vous flattiez de nous prendre comme des renards! Eh bien! messieurs de la haute-justice, si vous avez été assez hardis pour pénétrer dans les ruines, vous pourrez compter vos morts et vos blessés..... Mais, j'en fais ici le serment, tant que j'existerai, je serai votre ennemi; le sang de mes malheureux compagnons ne sera complétement vengé que quand j'aurai la certitude d'avoir immolé les véritables et immédiats fauteurs de leur supplice.

— Qu'allons-nous devenir? demandèrent timidement quelques bandits.

— Etes-vous las de notre vie? dit à son tour Rodolphe. Le sort de nos amis vous effraie-t-il? Avez-vous une patrie, une famille, un lieu de refuge quelconque qui

puisse vous recueillir et vous rendre heureux?... Vous vous taisez; par conséquent ces biens vous manquent comme à moi. Eh bien! restons unis. Je serai toujours votre chef, votre ami, votre guide et votre protecteur. Ce lieu est sûr, moi seul j'en connais l'issue et vous en ferai sortir quand je jugerai le moment opportun..... Cette nuit, nous quitterons le Vorarlberg, et, si je ne me trompe dans mes espérances, peu de jours se passeront sans que nous n'ayons trouvé un asile aussi sûr, et des travaux nombreux, en Suisse ou en Italie. Dans ces deux pays, sachez-le, mes amis, vous trouverez une solde et une existence assurées; car, en Suisse comme en Italie, je possède des trésors considérables qui, comme toujours, seront à vous comme à moi.

Ce discours fit impression sur les bandits; certes, ne le pense pas, Walter, ils n'éprouvèrent aucun remords de leur lâche conduite à l'égard d'un homme aussi généreux; mais leur intérêt était désormais engagé à leur fidélité, et ce fut sous l'impulsion de ce sen-

timent sordide et égoïste qu'ils remercièrent avec effusion le crédule Rodolphe de Talbert. Quant à lui, ce moment d'effusion ne put bannir de son esprit le souvenir des trois hommes qu'il avait perdus; il soupira profondément, et se dégagea avec brusquerie des embrassemens de Leonora, qui, comme une esclave, s'était approchée en tremblant de lui. Cependant, comme s'il se fût reproché un traitement si constamment cruel, il rappela la courtisane et lui prit la main avec un reste de tendresse.

— Pardonne-moi, lui dit-il, je ne méconnais ni ton amour, ni le dévouement qui t'a jetée dans cette vie de péril et d'agitations... Sois indulgente, Leonora; j'ai souvent l'enfer dans le cœur; mais je t'aime encore... Tu es mon seul amour.

— Tu m'aimes! s'écria-t-elle avec une sorte de délire. Oh! merci, Rodolphe, merci de ce mot maintenant; car tu n'es pas sous l'influence du punch, ni de la folie...

Elle se précipita dans les bras de son amant, sans remarquer les sourires ironiques

qui, autour d'elle, et jusque sur les lèvres de Reynold, accueillaient cette scène passionnée.

Ce premier moment passé, Rodolphe, rassembla autour de lui ses compagnons, et leur fit part des plans qu'il avait conçus, des entreprises auxquelles il voulait se livrer; il régnait bien un fond de tristesse sombre dans ses discours, mais peu à peu les poignantes douleurs qui l'assaillaient cédèrent devant les protestations de dévouement de Reynold et des autres bandits. Les heures qui les séparaient de la nuit passèrent ainsi, et, quand Rodolphe connut à sa montre que le moment était arrivé de sortir du souterrain, il ordonna à Leonora d'allumer un énorme bol de rhum, et invita tous ses compagnons à y puiser du courage et de la force...

La cordialité qui régna dans ces libations, que Rodolphe appelait fraternelles, fut un baume apposé sur les plaies de son ame; il y puisa une exaltation qui dépassait de beaucoup celle que jadis Leonora cherchait à lui inspirer..... Tu sais, maintenant, Walter,

quelle déception cruelle cachaient ses dehors affectueux. Tu sais si jamais hommes plus lâchement perfides proférèrent autant de basses adulations... Toutes les trahisons voilées par un masque habile, tu les connais maintenant !

V.

Luttes Intimes.

De nouvelles contrées étaient le théâtre sur lequel se produisaient les passions de Rodolphe; mais encore une fois, et ce devait être la dernière, l'obsession du passé était triomphante au milieu des agitations du présent. Semblable aux orientaux qui se font une vie

factice par l'usage immodéré de l'opium, le malheureux chef des proscrits allait doublant chaque jour la dose sans laquelle la vie réelle lui restait avec ses vérités et ses désespoirs. Le turc qui a senti son imagination s'embellir de tableaux enchanteurs, dont l'esprit s'est animé comme au contact d'une intelligence radieuse; le turc dont les sens ont brûlé d'une ardeur dévorante pendant le songe bizarre qu'il avait puisé dans l'opium, ne retombe pas de plus haut, brisé, épuisé, abruti même, au sortir de son ivresse, que Rodolphe ne tombait chaque jour. Sa vie n'était plus composée que de deux phases : l'une de débordemens de toute espèce, croissant en violence à mesure qu'il se blasait davantage; l'autre d'abattement moral et physique, d'affaissement et de prostration universels qui lui laissait parfois un doute sur son existence réelle. Mais ce qui acheva de rendre complètement misérable cette vie dépouillée des sensations douces qui rafraîchissent le cœur, c'est que dans le sein du crime, de la débauche ou de la fureur, aussi

bien que dans son abattement les pensées funestes qui causaient l'une ou l'autre de ces deux situations, conservaient leur force, leur amertume, leur brûlante angoisse. Un poète, le poète intime et *personnel* par excellence, dit en parlant d'une femme qu'il aimait et qui l'avait trahi : « Les démons eux-mêmes auraient pitié de moi quand je dis que je l'ai perdue pour jamais. » Ce cri déchirant d'un cœur ulcéré peut, à bien plus de titres, s'appliquer à Rodolphe : oui, l'enfer non seulement, mais surtout le ciel devait avoir pitié de tant de douleurs... Les cris de désespoir poussés par une conscience égarée, ont été entendus, et déjà le bienfait de la consolation s'est fait sentir. Mais alors... mais, hier, Walter, quel amas confus de pensées plus sombres les unes que les autres présentait le cœur du malheureux Rodolphe! Débauche, crimes, rage, pleurs tout était impuissant. Le remords est comme une flamme éternelle que la justice divine allume au sein du coupable ; comme le feu grégeois, il se ranime des efforts mêmes que l'on fait

pour l'étouffer, il brûle, brûle toujours, jusqu'à ce que l'homme dans le sein duquel il s'est établi, périsse dévoré par son action incessante. Rodolphe avait donc vainement appelé toutes les sensations à son aide, et les appelait vainement à chaque instant. Une seule n'avait plus été cherchée par lui. Le seul point sur lequel ses yeux se fussent ouverts à la lumière de la vérité, avait exagéré en lui une défiance qui lui commendait de ne plus chercher cet adoucissement à ses souffrances. Corrigé de son expansion par la catastrophe qui avait causé la mort de Rose et les évènemens qui l'avaient accompagnée, c'était maintenant dans son propre sein qu'il refoulait sa pensée; il ne voyait autour de lui que des hommes braves, généreux, sans doute (il le croyait, du moins) mais ces hommes tout dévoués qu'ils fussent à leur chef ne pouvaient comprendre, partager et calmer son chagrin, comme l'eût fait une sœur douce, tendre et douée de sentimens épurés qu'ils ne connaissaient pas. D'ailleurs, il entendait même à l'égard de ces hommes,

dont le cœur était voilé pour lui, il entendait un reproche continuel qui lui parlait de l'entraînement fatal dont il les avait rendus victimes. Le souvenir de ceux qui n'étaient plus l'empêchait aussi de réclamer des autres une amitié intime et fraternelle dont il ne se sentait pas digne.

Leonora, seule, avait pu et pouvait parfois combattre efficacement les sombres fureurs de son maître... Mais cette femme n'était bientôt plus que l'ombre d'elle-même. Elle avait compris toute la dégradation de son rôle: elle savait qu'aux yeux de Rodolphe, elle n'était plus qu'un instrument dont il se servait un instant, pour le rejeter bientôt, comme on brise une coupe vide du punch, qui l'avait fait saisir; et cette conscience de son abjection l'avait jetée plus bas que toutes ses passions réunies ne l'eussent fait. Une pensée qui jusqu'alors s'était tenue éloignée de son cœur, y avait violemment pénétré pour achever de le ravager : Léonora était jalouse! oui, la courtisane était jalouse, et ce qui paraîtra incompréhensible

à ceux qui n'ont jamais feuilleté le livre du cœur humain, c'est que dégradée et corrompue, souillée et avilie comme l'était Léonora, elle était jalouse avec toute les délicatesses, les minuties, les spiritualités, si je puis dire ainsi, qu'une jeune et innocente victime eût pu concevoir. Sa jalousie était même immatérielle; elle se portait plus sur la pensée que sur les actions de Rodolphe. Leonora éprouvait peu de douleur quand il lui était dit que son amant cherchait l'amour et le plaisir près d'une autre : elle savait que ces ardeurs physiques calmées, l'objet de ce choix passager serait ravalé bien au-dessous du rang où elle-même se voyait abaissée; mais c'était de la douleur de Rodolphe qu'elle était jalouse : cette douleur ne captivait pas seulement ses sens, ne donnait pas seulement la fièvre à son corps; elle gangrenait de plus en plus son ame, s'étendait comme un voile funèbre sur les facultés de son esprit, et quand à travers ce nuage indélébile, elle voyait disparaître bribe à bribe le Rodolphe qu'elle aimait jadis,

quand il s'effaçait peu à peu pour faire place à un être inaccessible à ses efforts d'amour et d'ivresse... Alors, elle reconnnaissait avec rage le triomphe de cette pensée qu'elle voulait combattre, et, si un soupir s'échappait du cœur oppressé de Rodolphe, ce soupir excitait en elle une fureur jalouse qui la plongeait dans la démence.

Leonora avait su la mort de Rose, mais elle attribuait à une violence passionnée, irritée par la résistance, un meurtre qui prenait son origine dans des sentimens tout opposés. Oh! si la courtisane avait su qu'une autre femme avait été sur le point de posséder, non le corps, mais l'intime pensée de son amant, son supplice n'eût plus été supportable; elle eût immolé Rodolphe, se fût tuée à ses côtés; la folie, enfin, lui eût inspiré quelque résolution terrible... Mais la triste créature était déjà malheureuse assez, cette douleur lui avait été épargnée. Leonora m'occupe dans ce moment, Walter; c'est que son sort est si intimement lié à celui de Rodolphe, que les pensées de cette

femme sont, pour ainsi dire, l'écho, ou plutôt lecomplément de celles de son amant. Mais cette femme, que j'ai frappée comme tu vas le savoir bientôt, cette femme était malheureuse de sa propre perversité; ses douleurs, elle les avait préparées par ses fautes, et surtout, elle s'était accablée d'une rude responsabilité en abusant de l'ardeur du caractère de Rodolphe, pour, d'exaltation en exaltation, le conduire au fond d'un tel abîme. Ce n'est donc pas pour appeler sur elle un intérêt que le monde lui accordera peut-être, que je la place en parallèle à côté de Rodolphe : tous deux étaient devenus de pauvres et misérables créatures; mais entre eux se trouvait cette ligne de démarcation bien tranchée : d'un côté, était la victime, et de l'autre l'influence maudite épouvantée de son propre ouvrage.

On comprend que, dans cette situation, une lassitude croissante devait accabler et Rodolphe et la femme qui essayait de l'enlever à ses remords. L'abattement du chef des proscrits se compliquait d'une terreur su-

perstitieuse qui croissait dans la solitude, se nourrissait des ténèbres et lui causait d'affreux vertiges. Les bandits, plongés dans l'inaction par l'état déplorable de leur chef, se vautraient dans une débauche dont son trésor faisait les frais, mais se riaient en secret de ses faiblesses mentales, comme ils appelaient le trouble de sa conscience. Les plus prévoyans amassaient avec soin un or que Rodolphe laissait couler de toutes parts et pour tous; le moment d'une séparation apparaissait comme un évènement prochain et inévitable. Chaque jour, Reynold pressait Leonora de fuir avec lui. Ce n'était pas l'amour qui dictait cette obsession; Leonora savait dans quelles secrètes cavernes le trésor du chef était renfermé, il voulait la décider à lui livrer cet or, et peu lui importait ensuite la femme qu'il eût enlevée. Mais, comme les malheureux affligés d'une folie incurable, Leonora se cramponnait à une idée dont chaque jour l'objet s'éloignait davantage d'elle. Prostituée à Reynold, elle ambitionnait encore l'amour et la confiance de Rodolphe,

Nécessairement, ces dispositions diverses des esprits devaient amener graduellement une contrainte qui devait finir par un éloignement invincible et réciproque des membres de cette association. Parfois l'orgie s'écoulait silencieusement; la débauche prenait un caractère de réflexion, qui la rendait plus hideuse. Alors, il fallait la voix formidable de Rodolphe, rendue plus éclatante par l'ivresse et sa fureur intérieure, pour redonner la vie à ces machines, qui fonctionnaient sous une influence mécanique. Alors, il appelait à lui les chants qui exaltent les imaginations, le jeu qui enflamme les passions, la prodigalité qui excite la convoitise et chatouille des cœurs avides de richesses. Malgré tous ses efforts, malgré ceux de Léonora, la solitude s'étendait de plus en plus autour de lui...

Le moment le plus douloureux pour le cœur d'un homme, c'est celui où seul, au milieu des armes, des folies de l'orgie, de l'éclat du monde, il ne voit à l'horizon qu'un désert aride dont il est le centre.

C'est le dernier degré de la misère morale; car c'est l'indice irrécusable d'une hallucination perpétuelle de l'ame, qui absorbe les choses extérieures, et ne laisse de perceptibles aux regards que les évocations de la conscience. Ce moment, Rodolphe y touchait. Déjà des images redoutables le poursuivaient jusque dans les bras de Leonora; il s'y plongeait avec une frénésie qui faisait d'abord pálpiter le sein de la courtisane, mais c'était un éclair bientôt évanoui; c'était l'ivresse matérielle, et non l'expansion du cœur, qu'appelait à grands cris Rodolphe; elle se dévouait, mais il est hors des forces humaines de supporter éternellement un supplice horrible, quand un acte de simple volonté peut le faire cesser. Les instances de Reynold trouvaient peu à peu Leonora moins rebelle; l'amour-propre luttait avec la jalousie et (quelle femme me contredira?) dans des luttes de ce genre, l'amour-propre l'emporte toujours. C'est un fait qui se démontre en peu de mots. On confond trop souvent l'amour-propre blessé avec la vraie jalou-

sie. Ces deux sentimens s'excluent formellement. Si l'amour-propre se manifeste, s'il se place seulement au niveau de la jalousie passionnée qu'on peut appeler la jalousie de sentiment, par ce seul fait qu'il existe, il ôte à la passion rivale sa nature exclusive : c'est une puissance à côté d'une autre puissance, et ce seul accouplement porte déjà atteinte à la véritable jalousie, qui va s'affaiblissant, perdant peu à peu son caractère de sombre grandeur, pour descendre enfin aux minces proportions de l'amour-propre blessé. La lutte peut se prolonger sans doute, et le cœur de Leonora est là pour donner une preuve de la tenacité de ce combat; elle offre même un des rares exemples d'une femme passant tour-à-tour de l'amour-propre blessé à la jalousie... Mais c'était déjà l'indice de l'affaiblissement de ses forces, et Reynold put bientôt espérer qu'il la vaincrait tout-à-fait.

VI.

Le dernier jour.

Ce jour là, Rodolphe sortit seul et descendit dans une vallée qui s'étendait au pied de la montagne où il avait établi sa retraite. C'était par une matinée d'automne. Le ciel se dégagait peu à peu des vapeurs de la nuit, et le soleil semblait lutter avec les froides brises qui commençaient à faire frissonner les habitans de la vallée. De toutes les saisons

l'automne est la plus mélancolique, celle qui sympathise le mieux avec les douleurs de l'ame. La nature revêt, à cette époque, une apparence de tristesse, comme si elle s'affligeait en voyant ses verds ombrages s'effeuiller au souffle du vent, comme si les joies et les ardeurs de l'été avaient emporté avec son éclat une partie de sa vie. Ces rayons de soleil qui apparaissent encore dans l'automne, semblables aux dernières lueurs d'une flamme prête à s'éteindre pour jamais, on en trouve l'image dans la vie de l'homme. Comme l'année, l'existence humaine est marquée par quatre saisons distinctes, et la vue des fleurs, comme celle des feuilles desséchées, trouve toujours un cœur en harmonie avec l'époque qu'elle représente. Ce n'est pas seulement pour l'âge, mais bien aussi pour les souffrances du cœur que l'homme est amené à entrevoir son dernier jour; rien d'étonnant, dès lors, dans cette mélancolie qui atteint aussi bien le jeune homme que le vieillard, quand il jette un regard sur cet acheminement vers la fin de l'année. Peut-

être est-ce en raison de cette ressemblance que le commencement de l'automne est choisi par l'église romaine pour fêter la mémoire des morts.

Rodolphe sentait vivement l'influence de cette nature languissante; au milieu de ces ruines de la nature, il se comparait à une ruine vivante qu'un dernier effort du temps devait bientôt abattre pour jamais; et rien en lui ne lui rappelait que sa vie commençait à peine : il justifiait alors ce mot de son poète favori : « Crois-tu que c'est du temps que dépend l'existence? Les actions, voilà nos époques. » Les siennes avaient multiplié ses jours et ses nuits à l'infini; il était vieux par le passé, et, comme Manfred, il appelait en vain ce qui lui eût rendu sa jeunesse et le désir d'une longue carrière : « l'oubli de ce qui était au-dedans de son cœur. » Cette journée devait, au contraire, faire vibrer l'un après l'autre les souvenirs qui, tous ensemble, formaient le fond de sa pensée. Elle devait porter, enfin, son désespoir à sa dernière puissance.

— Mon Rodolphe, dit Leonora en le joignant tout à coup au moment où il entrait dans un vallon parsemé d'habitations riantes et de sites enchanteurs, pardonne-moi de t'avoir suivi. Comme toi, j'éprouve le besoin de respirer un air moins âpre que l'air de notre retraite; comme toi, j'aspire après les douces brises de cette vallée... Les habitans les trouvent déjà glacées et s'en garantissent en frissonnant; mais pour nous, pour moi, du moins, les glaçons du nord seraient un printemps délicieux... J'ai le feu dans la tête, dans le cœur, surtout. Laisse-moi parcourir avec toi ces campagnes paisibles; ce que tu y cherches, je l'appelle aussi : peut-être le trouverons-nous ensemble.

— Ma Leonora! répondit le proscrit touché de l'air de tristesse de sa maîtresse, tu as trop long-temps suivi le même chemin que je suivais! La route n'a pas été moins pénible pour toi que pour moi. Tu as laissé des lambeaux de toi-même aux buissons des haies... Tu as souffert, aussi, Leonora. Quelle horrible vie le destin nous a donnée!

— Cette vie n'est horrible pour moi, que parce que tu ne l'aimes plus, Rodolphe. Si tu t'y trouvais heureux, je n'en voudrais pas d'autre...... Mais il n'en est pas ainsi : ta pensée te dévore, et avec toi tu immoles lentement ton amie.

Rodolphe se tut pendant quelques instans, et, mettant le bras de Leonora sous le sien, il continua à s'avancer dans la vallée.

— C'est vrai, reprit-il tout à coup d'un air plus sombre; j'ai horreur de ce que je suis devenu, quand je songe à ce que je pourrais être... Le passé, le présent, l'avenir, surtout, me plongent dans la démence. Je suis exilé pour toujours du reste des hommes... Mais ce n'est pas seulement le bonheur que j'ai perdu qui excite la fièvre qui me consume... Oh! Leonora, qui me fera oublier le mal que j'ai fait! Qui fera taire ces voix plaintives qui, de toutes parts, me crient des reproches et des malédictions! Perdu! perdu, pour toujours! quel refuge puis-je espérer!

— Ne parle pas ainsi, mon Rodolphe; car, à la douleur de te voir plongé dans un

abîme de désespoir, se joint une douleur qui me rend furieuse et folle... Je ne puis plus rien pour ton bonheur. Mon amour est impuissant dans ses efforts pour te rendre à toi-même. Par pitié, Rodolphe, tue-moi; brise une existence sans but, puisqu'elle se consacre en vain à te donner le bonheur.

— Te tuer, pauvre femme égarée comme moi dans un sentier fatal! Ta mort me rendrait-elle le repos que j'ai perdu, la famille qui m'a repoussé? Ta mort rendra-t-elle la vie aux victimes qui t'ont précédée? Ta mort me donnera-t-elle, enfin, l'oubli du passé et l'espoir dans l'avenir? Non, triste compagne de mes tortures, ta mort, comme ta vie et ton dévouement, serait sans influence sur mes remords : elle ne ferait qu'ajouter une voix de plus aux voix qui énumèrent sans cesse mes crimes... Ce n'est pas toi qui dois mourir.

— Rodolphe, ton regard me fait frémir! Est-il possible que, dans la force de la jeunesse et de la beauté, tu laisses ainsi ton esprit s'assombrir, comme si tu étais sur le bord d'une tombe.

— J'y suis en effet, Leonora. Je ne puis vivre davantage.

— Homme ingrat et cruel ! si tu savais de quelle flèche aiguë ce langage me perce le cœur !...... Mais comment n'en serait-il pas ainsi ? comment le désespoir ne s'affermirait-il pas dans ton ame ? Depuis de longs jours, tu laisses ton ardeur s'énerver dans l'inaction; ton courage s'amollit sous tes réflexions, ton génie a subi une influence maudite, qui, d'un fervent amant de la liberté, t'a fait plus scrupuleux qu'un moine, plus timoré qu'une jeune fille ignorante ! Les combats, les plaisirs, l'amour même, cette passion qui t'embrasait jadis, tout est sans attraits pour toi, sans puissance : et, qui sait ? tout ensemble te fait peur, peut-être ! Malheur à moi d'avoir lié mon sort au tien, d'avoir mis en toi mon espérance.... Je le répète, il vaudrait mieux mourir que vivre dans cette inutilité....

— Tu te plains, tu accuses une influence maudite de m'arrêter dans la vie où j'ai fait de si terribles pas ? Mais où allais-je, Leonora? et, à voir ce que j'ai laissé derrière moi,

quelles horreurs ne me faudrait-il pas traverser encore avant d'arriver au terme?... Pardonne ce que je vais te dire : non seulement les combats, les orgies n'ont plus d'attraits pour moi, mais ton amour lui-même...

— Tais-toi, ne me jette pas encore un de ces mots qui restent dans le cœur comme des traits brûlans.

—Il faut que tu m'entendes, afin de ne plus demander un retour impossible... Ton amour lui-même, Leonora, me pèse parfois; je le trouve trop emporté. Il y a des momens où je me dis que ces transports furieux, ces ardeurs sans cesse aiguisées par le désir, ne sont pas ce que demande mon cœur. Je soupire après des émotions plus douces. Au lieu de ces torrens de lave brûlante que tu voudrais faire circuler sans cesse dans mes veines, j'appelle d'innocentes et tendres voluptés. Tu es trop souillée pour que je me purifie près de toi; et, vois-tu, il est des instans où je donnerais mon sang pour qu'un de ces anges dont l'imagination se crée le fantôme, existât reellement et vînt à moi un jour,

une heure, une minute seulement, avec une affection de sœur. Voilà ce que tu ne peux m'offrir : ton affection ne rafraîchit pas mon sang, elle l'irrite ; elle m'entraîne toujours plus loin dans des sentiers où je ne rencontre, au lieu d'émotions réparatrices, que des commotions violentes... Ton amour ne peut me rendre le calme, sans lequel il n'est pas de bonheur : il ne peut me venir en aide que comme le punch. Mais ces deux ivresses se dissipent, et, après elles, que reste-t-il? Abrutissement et dégoût... Si au moins le remords disparaissait !

Un tremblement affreux agitait Leonora ; la malheureuse s'abreuvait à longs traits d'humiliation et de honte... J'ai déjà trop souvent montré son caractère sous son véritable jour, pour que j'aie besoin de renouveler ici une observation depuis long-temps présentée. Léonora aimait à sa manière Rodolphe de Talbert, mais cet amour effréné luttait, dans ce moment critique, avec l'amour-propre qui venait de s'éveiller en elle. Le mépris de Rodolphe exaltait sa colère autant que sa froi-

deur désolait sa tendresse. Quand elle vit que sa merveilleuse beauté, son imagination servie par une éloquence chaleureuse, étaient sans puissance auprès d'un homme distrait par mille autres préoccupations étrangères, il se prépara une réaction qui, pour être retardée dans son complément, n'en devait pas être moins violente.

— Tu me méprises, Rodolphe, tu rêves de fades et romanesques amours ! Puisse l'enfer te punir de ton humiliante barbarie !

En disant ces mots, elle avait quitté le bras de Rodolphe ; son parti était presque irrévocablement pris. Son amour n'était pas entièrement éteint, mais la lutte dont j'ai parlé plus haut était engagée et la volonté de Leonora avait déjà décidé la victoire en faveur de l'amour-propre blessé. Seulement la victoire devait être courte, ainsi que je le dirai tout-à-l'heure.

— Je t'avais demandé pardon d'avance, dit Rodolphe en cherchant à la retenir. Je ne te méprise pas ; mais puis-je empêcher mon cœur de désirer ce que tu ne peux lui

donner? C'est à toi de ne pas provoquer ma franchise...

— C'est pour la dernière fois que je rampe, murmura la courtisane en persistant à s'éloigner. — Mais l'apparition fortuite de plusieurs individus mit fin à l'espèce de lutte qui s'était engagée entre elle et Rodolphe. Pour éviter des questions embarrassantes, elle reprit le bras de Rodolphe, et, encore frémissante de colère, elle marcha avec l'apparence du calme au-devant des étrangers.

C'était toute une famille de cultivateurs hongrois qui sortait d'une chapelle masquée aux yeux de Rodolphe par un monticule boisé. En tête, marchait un vieillard d'une physionomie à la fois simple et respectable; de longs cheveux blancs tombaient sur ses épaules et encadraient harmonieusement un visage ridé par la vieillesse, mais rayonnant d'orgueil et d'attendrissement. Sur le bras du vieillard s'appuyait une jeune fille aux joues roses et aux cheveux blonds; un air de modestie combiné avec une joie pudique animait ses traits, et parfois son re-

gard, jeté furtivement en arrière, brillait d'un doux éclat quand il rencontrait un autre regard. Au bouquet de fleurs d'oranger attaché à sa ceinture et au voile blanc qui couvrait son front, on reconnaissait dans cette jeune fille une fiancée désormais liée par un serment solennel à un homme bien aimé. Derrière ces deux personnages, marchaient, fraternellement appuyés l'un sur l'autre, deux jeunes gens pleins de vigueur et de cette beauté mâle et franche dont l'aspect frapp esi souvent les regards parmi les habitans des montagnes. L'un d'eux portait à sa boutonnière un bouquet orné de longs rubans blancs : celui-là était l'heureux époux, l'autre était le frère de la charmante jeune fille. Venaient ensuite quelques autres jeunes gens en habits de fête, des vieillards et des femmes appartenant sans doute aux deux familles.

La vue de la joie qui brillait sur toutes ces physionomies resserra encore davantage le cœur de Rodolphe.

—Vois, dit-il à Leonora, voici des paysans

dont l'esprit n'a jamais été exalté par d'orgueilleuses espérances, dont la conscience n'est point chargée de crimes ; vois comme ils sont heureux !..... Oh ! ce bonheur rend ma misère plus lourde encore.

En ce moment, la noce passa devant le chemin que suivait Rodolphe, et, en apercevant le proscrit, le vieillard se découvrit pour le saluer, la mariée fit une révérence, et les jeunes gens s'approchèrent d'un air respectueux de Rodolphe.

— Soyez le bienvenu, monseigneur, ainsi que la noble comtesse, dit le marié ; votre intendant nous avait dit que vous n'arriveriez que demain..... Mais est-ce bien à monsieur le comte de Platten que j'ai l'honneur de parler? ajouta-t-il en hésitant tout à coup.

— Non, mon ami, je ne suis pas le comte ; je suis un étranger fixé depuis peu dans la montagne.

— N'importe, s'écria alors le vieillard en revenant sur ses pas, soyez le bienvenu parmi nous. Si vous ne dédaignez pas la table d'un honnête cultivateur, et que vous

vouliez accepter de lui quelques rafraîchissemens, suivez-nous à la maison; le couvert est mis, vous serez des nôtres. Nous sommes si heureux aujourd'hui, que nous voudrions avoir l'univers entier pour témoin de notre bonheur.

Cette cordialité engageante fut imitée par tous les membres de cette honnête famille qui, l'un après l'autre, vinrent prier Rodolphe et sa compagne de les suivre.

— Accepte, Rodolphe, disait tout bas Leonora; le tableau de ce bonheur fera une heureuse diversion à ton humeur sombre.

— Non, non, murmurait le proscrit; ce tableau me déchirerait le cœur. Puis, s'adressant au vieillard, il ajouta plus haut : — Nous sommes attendus, mes amis, sans quoi j'eusse accepté, pour Leonora et moi, votre offre amicale..... D'ailleurs, nous serions de tristes convives..... La gaîté n'habite plus mon cœur depuis long-temps!

—Elle reviendra, monsieur, elle reviendra. Tenez, vous nous voyez heureux, aujourd'hui, la joie se peint sur toutes ces figures;

eh bien! il n'y a pas huit jours encore que nous étions divisés par une haine cruelle; les yeux de ma fille s'éteignaient dans les larmes; ces deux jeunes garçons, dont l'un vient d'épouser ma fille et l'autre est mon fils bien aimé, étaient animés l'un contre l'autre d'une de ces fureurs qui ne s'éteignent que d ans le sang..... La main de Dieu s'est étendue sur nous, et vous voyez ce qu'elle a fait. L'infidèle Lütz est revenu à de meilleurs sentimens; il n'était qu'égaré; le goût des voyages avait jeté de l'inconstance dans ses idées, et maintenant le voilà tendre, aimant et aimé comme il faut l'être pour être heureux. Ma fille abandonnée a vu revenir les beaux jours qu'elle regrettait, mon fils a ouvert de nouveau ses bras à l'ami qu'il eût immolé naguère au chagrin de sa sœur. Il ne faut pas désespérer du bonheur, allez! quand le cœur est droit et honnête, il revient tôt ou tard de ses erreurs..... Il n'y a qu'une complète perversité ou (pardonnez-moi si je vous afflige) la perte des objets de notre affection, qui puisse jeter sur notre vie une

teinte ineffaçable de tristesse. J'espère que vous n'en êtes pas là, monsieur.

Rodolphe regardait fixément le vieillard, et d'un ton plein d'une sombre amertume :

— Vous ne savez pas, dit-il, quel convive vous voulez faire asseoir parmi vous?

— Rodolphe, mon Rodolphe ! que vas-tu dire ! interrompit Leonora.

— Votre figure est triste, continua le vieillard; mais j'aime à penser que vous êtes un honnête homme ; s'il en est ainsi, venez, dirai-je encore. Autrement, si je me suis trompé, que le ciel ait pitié de vous ! mais ne vous mêlez pas à notre famille. Votre conscience prononcera.

Le malheureux proscrit se détourna avec égarement, et, entraînant Leonora avec lui, reprit à grands pas le chemin de la montagne. Les paysans regardèrent avec surprise cette fuite inexplicable pour eux ; mais ils continuèrent leur chemin en se livrant à des commentaires bien éloignés de la vérité.

—Moi, me mêler aux joies de ces hommes vertueux ! disait Rodolphe en marchant.....

Couvert de crimes, de sang, bourrelé de remords, j'irais m'asseoir parmi eux !....Non! les profondeurs des forêts conviennent seules à un être souillé comme je le suis.... La lumière du jour devrait se voiler pour mes yeux.... Une famille !.... une fiancée, un frère !.... Malédiction ! j'aurais pu conserver ceux de ces biens que le ciel m'avait accordés.... obtenir les autres de sa bonté.... Au lieu de cela, qu'ai-je fait?.... Famille, frère, amis, mon souffle a tout détruit, tout desolé... C'est l'enfer qui a mis ces hommes sur mon chemin ; leur mission était de m'offrir en un seul tableau l'image de tous ces biens qui m'ont été ravis par mes crimes.... Mais n'étaient-ce pas autant de spectres accusateurs! Leonora ! Leonora ! les vois-tu comme moi? Ce vieillard, c'est Beaujeu que j'ai tué ; cette fiancée, c'est Cécile qui est morte de m'avoir aimé; ce frère, c'est Florville que j'ai tué aussi... c'est Alfred, peut-être, mon frère bien-aimé, qui est mort aussi de mes crimes, dont la femme.... Leonora ! Leonora ! c'est

ma vie tout entière que je viens de revoir.... non pas, hélas ! telle qu'elle s'est accomplie, mais telle que mon infernal génie l'a faite !... As-tu vu ces hommes qui marchaient à la suite.... Balstetten, Fieramonte, et vous, amis infortunés que j'ai conduits à une mort ignominieuse.... Oh ! Leonora, tous, tous, étaient là, ils planent encore autour de moi; leurs voix crient à mes oreilles des malédictions.... Viens, Leonora, hâtons le pas, rejoignons notre antre.... Le ciel me punit d'avoir franchi les limites que je m'étais imposées; je ne suis plus digne du monde; je ne puis mettre le pied dans des régions où règnent encore l'innocence et la vertu... Vois ! le monde frissonne à mon contact, comme l'eau qui reçoit un fer brûlant... Mais ton pas chancèle, Leonora; marche, marche encore, car leurs voix arrivent encore ici.... Ah ! enfin, j'aperçois le digne palais d'un bandit tel que moi !.... Vite, Leonora, hâtons-nous de nous dérober aux rayons du soleil.... Mais que vois-je? Quelle femme est

assise sur le seuil?.... quelle voix étrange se fait encore entendre.... Leonora, mes yeux se troublent, la folie pénètre sous mon front.... Il me faut ton amour, le punch, l'orgie, enfin, pour me rendre à moi-même ou pour achever de me rendre insensé... viens. Tu te plains de mes dédains; c'est moi qui maintenant implore cet amour dont j'ai connu les flammes; viens, et que tous se joignent à nous.

En arrivant, il se jeta sur un siége et se cacha les yeux comme pour échapper à une vision insupportable. A la voix de Léonora, les proscrits se groupèrent autour de lui; le punch fut apporté.... Mais Leonora, pâle et irritée, s'était approchée de Raynold.

— Ami, avait-elle dit, le moment est venu de fuir; un jour de plus, et je deviendrais folle. Laissons-le se plonger dans l'ivresse et quittons-le quand il aura perdu la raison. Le trésor est à nous, et le monde est grand... Rodolphe, c'est le dernier punch que ma main te versera; mes lèvres vont prendre sur tes

lèvres les derniers baisers.... Tu m'as avilie... Maudit sois-tu dans cette vie et dans l'autre. . . . .

En effet, Walter, cette orgie fut la dernière. Vers la fin de la journée, les bandits abandonnèrent leur chef pour suivre Reynold et Leonora, qui devait leur remettre le trésor. . . . .

Le proscrit resta seul avec sa conscience.

VII.

Désespoir.

..... Un homme entraînait rapidement une femme dans les détours touffus d'une forêt... L'homme c'était Reynold, la femme, Leonora. Pas un mot ne sortait des lèvres de l'un ni de l'autre, pendant cette course précipitée semblable à la fuite de deux coupables. La jeune femme s'arrêta tout à coup, s'assit

sur une pierre couverte de mousse qui dominait un gouffre profond, et parut résolue à ne pas aller plus loin.

— Leonora! tu n'y penses pas, dit Reynold en essayant de faire lever sa compagne. Oublie pour un moment encore que tu es faible et femme ; oublie la fatigue du chemin pour nous dérober à ceux qui nous poursuivent.

Leonora regarda fixement le bandit et fut quelque temps sans lui répondre ; elle secoua enfin la tête, et dit d'un ton plein de sombre tristesse :

— Ce ne sont pas les hommes qui cherchent notre trace que je voudrais fuir...... Les pensées qui me poursuivent, voilà ce que je voudrais éviter. Echapperai-je à leur atteinte en continuant cette course désordonnée?

Le bandit fit un mouvement d'impatience.

— Au diable la folle!... Leonora, reviens à ton bon sens. Tu sais le danger qui nous menace..... Ce n'est pas assez d'avoir abandonné Rodolphe à ses remords solitaires, il

faut enlever son trésor et l'enlever pour nous seuls..... Leonora, viens! Tu nous ravis le bonheur et l'abondance... J'entends... oui, Leonora, j'entends des pas éloignés, nos compagnons sont sur notre trace; viens, femme fantasque et capricieuse. Leonora! je ne veux partager avec personne. C'est moi qui suis ton amant. C'est à moi que tu dois remettre le trésor..... Par le diable! on vient de ce côté... Ne te lèveras-tu pas? malédiction les voici... Quand l'enfer voudrait m'en empêcher, je saurai te contraindre à marcher.

Il allait, usant de sa force prodigieuse, l'enlever dans ses bras pour s'enfoncer davantage dans l'épaisseur de la forêt, mais la jeune femme, souriant avec une amertume ironique, lui montra le chemin qu'ils avaient déjà parcouru, et dit seulement:

— Il est trop tard!

En effet, le reste de la troupe parut bientôt; Reynold fut à l'instant entouré par ses camarades qui, d'un air menaçant, lui demandèrent compte de sa conduite.

— Tu nous as trompés, disait l'un.

— Le trésor est à nous comme à toi, ajoutait un autre.

— C'est pour partager que nous avons quitté Rodolphe.

— Ta vie nous répondra de notre part de butin.

— Tuons-le sans miséricorde; c'est un traître.

— Le trésor, Reynold! le trésor, ou mon poignard t'ouvrira le ventre.

— Leonora, parle, où est le trésor! Il nous faut du sang ou de l'argent.

A ces diverses interpellations, Reynold répondit d'abord en balbutiant; puis, enfin, retrouvant son assurance, il comprit qu'il lui était désormais impossible d'accaparer le trésor de son ancien chef, et il colora assez habilement sa fuite.

— Vous m'accusez à tort, dit-il. Si je vous ai quittés, si j'ai marché en avant, c'est pour suivre cette folle qui s'est mise à courir comme un daim, sans savoir où elle allait. Vous savez que d'elle seule dépend la décou-

verte de ce que nous voudrions déjà tenir... Devais-je la perdre de vue? Voyons, Leonora, ne nous fais pas languir plus long-temps.

Les bandits crurent ou ne crurent pas à la sincérité du lieutenant; mais ils interpellèrent alors la jeune femme, qui, silencieuse et distraite, semblait presque étrangère à ce qui se passait autour d'elle.

— Que veut-on? demanda-t-elle enfin... Oui, je sais, vous attendez comme des mendians vils et avides, que je vous jette en pâture l'or de celui qui fut votre maître. Vos ames dégoûtantes ne voient rien au-delà de la satisfaction de votre passion pour le vol. Vous avez associé votre existence à celle de votre chef en vue du gain qu'il vous promettait; vous avez voulu le livrer aux mains de la justice, pour tirer de votre trahison un salaire ou votre pardon. Enfin, vous l'avez quitté dans l'espoir que je vous aiderais à le voler et vous enrichirais de ses dépouilles... Toi-même, Reynold, tu n'avais pas d'autre désir... Ton amour pour moi, c'est l'amour de l'argent; ce que tu cherches, c'est le tré-

sor et non mon cœur... Vous qui venez réclamer votre part, toi qui voulais la leur dérober, sans en excepter un seul, je vous méprise et ne vois en vous que des hommes dégradés, au-dessous des hommes les plus abjects... Je romps à jamais avec vous... Laissez-moi seule ici, je ne ferai plus un pas avec vous. Nul d'entre vous ne peut me donner ce qui me manque : un cœur qui comprenne le mien. Reynold, j'ai cru un moment que tu pouvais m'offrir ce cœur : le voile est tombé. J'ai fui les malédictions, les blasphèmes de Rodolphe, mais je n'ai rien trouvé qui pût me le faire oublier. Laissez-moi, vous dis-je, mon ame est restée là-bas. Rien ne me touche plus, ne m'intéresse plus; je n'attends rien de vous : n'attendez rien de moi.

Elle pencha la tête sur sa poitrine, et parut accablée de désespoir. Les bandits lançaient sur elle et sur Reynold des regards de fureur; les imprécations, les menaces se succédaient, et le lieutenant commençait à trembler pour sa vie. Il connaissait ses compagnons, et savait qu'en les frustrant d'un peu d'or, on met-

tait en émoi leur rage et leur cruauté. La nouvelle disposition d'esprit de Léonora était désastreuse pour lui ; il ne s'agissait plus de garder pour lui seul le trésor, il fallait le découvrir, le partager, et sauver son cou. Ce fut avec cette pensée qu'il s'adressa à sa maîtresse.

— Quelle folie nouvelle passe dans ton cerveau, Leonora ? Où as-tu vu que je ne t'aimais pas ? C'est à tort que tu m'accuses d'avidité : c'est toi qui m'as proposé de me livrer le trésor de Rodolphe, et c'est d'après ta parole que j'ai promis de le partager. — Tu sais bien, ajouta-t-il plus bas, pourquoi je voulais me l'approprier exclusivement : c'était pour t'assurer une existence brillante. Maintenant, il n'y a plus moyen ; ils nous ont rejoints, il faut nous exécuter et partager.

— Je ne veux plus te suivre, répondit avec fermeté Leonora. Tu n'es, comme tes dignes amis, qu'un misérable.... Tu es lâche, Reynold ; c'est pour ta vie que tu trembles maintenant... Ah ! il n'y avait qu'un homme parmi vous.

— Et cet homme ne veut plus de toi, interrompit ironiquement Reynold.

La pauvre femme tressaillit, comme si une flèche aiguë eût pénétré dans une plaie déjà saignante. Mais elle reprit son sang-froid, et ajouta :

— Dans mon abaissement, je suis encore au-dessus de toi, car il y a une passion noble et grande dans mon ame. J'ai dit que je ne te suivrais pas, ainsi laisse-moi.

— Et où traîneras-tu ta vie? Seule mainnant dans le monde, tu n'as que moi pour appui. Tu ne peux retourner près de Rodolphe; il sait trop bien comment tu lui as été fidèle; tu ne peux retourner dans le monde qui te repousserait avec mépris. Tu n'as plus d'asile que près de moi, Leonora; je t'aimerai toujours, va!

Leonora ne répondit rien; Reynold et les autres bandits crurent qu'elle réfléchissait, et, pour la décider, ces derniers s'approchèrent davantage.

— Reynold a dit la vérité, reprit l'un d'eux; où irais-tu si tu refusais de le suivre?

Il a encore dit vrai quand il a promis de t'aimer toujours... nous savons qu'il t'est véritablement attaché; oublie Rodolphe, et tu seras heureuse avec le lieutenant. Quant à nous, tu sais que si nous avons renoncé à livrer notre chef, c'est seulement à condition que tu nous donnerais son trésor... donne-le donc, car ce que nous n'avons pas fait alors, nous pouvons le faire sans danger aujourd'hui. Nous n'avons qu'à nous rendre à la première ville et à dire au magistrat : Le célèbre bandit que vous avez mission d'exterminer est là, seul, sans défense, et deux hommes suffiront pour le prendre : nous n'avons qu'à dire cela, et ton Rodolphe est perdu.

— Si j'en crois mon pressentiment, répondit lentement Leonora, Rodolphe saura placer entre la justice des hommes et lui une barrière, un abîme infranchissable... Oh ! ces hommes, ils sont heureux dans leur abjection ! un peu d'or suffirait à leur bonheur; ils ont une ame de boue, qui ne leur inspire d'autres pensées que des pensées de

rapine et de vol... Pourquoi ne suis-je pas pétrie du même limon? pourquoi une flamme fatale a-t-elle allumé dans mon sein tant de désirs et d'ardeurs! Je vivrais heureuse parmi eux, je n'aurais pas cet invincible dégout pour eux, leur langage, leur personne. Rodolphe, seul, était mon héros, l'ame qui sympathisait avec la mienne; mais la faiblesse a tué chez lui l'amour... sans son amour je ne saurais vivre... ainsi, tout est fini.

La courtisane avait parlé sans regarder les proscrits, de sorte qu'elle avait l'air de s'adresser à elle-même beaucoup plus qu'à eux. Mais ces tergiversations ne faisaient le compte de personne, et Reynold, voyant la colère gagner ses compagnons, saisit violemment le bras de Leonora.

— Tu m'as promis le trésor; il me le faut, ou...

— Eh! bien, demanda-t-elle sans s'effrayer.

— Je me porterai à quelque extrémité.

— Tu ne me battras pas! misérable, s'é-

cria, avec un orgueil farouche, l'altière courtisane.

— Mieux que cela : rien ne m'empêchera d'envoyer ton ame dans l'enfer qui la réclame.

— Ah! nous y voilà donc!

En disant ces mots, Leonora se leva, et, se plaçant au milieu des bandits, tira de son sein une clef que tous regardèrent avec avidité.

—Avec cette clef, je vous ferai tous plus riches que des princes allemands; mais j'y mets une condition. J'ai quitté Rodolphe parce qu'il me repoussait, parce que mon orgueil saignait de ses dédains; mais pensez-vous que ce que je n'ai pas voulu souffrir d'un homme que j'idolâtrais, je veuille l'endurer d'un Reynold, d'un homme qui a escroqué à mon égarement des faveurs et des baisers?.. Cet homme me menace de me frapper, de me tuer... qu'il meure, et le trésor vous appartient. Il voulait vous voler votre part, vengez-vous en le dépouillant

de la sienne et de la vie... sa ceinture est remplie d'or.

Reynold, d'abord interdit de ce discours inattendu, revint promptement à lui. Il saisit une arme et voulut s'approcher de Leonora.

— Si vous me touchez, s'écria-t-il, cette femme est morte.

Mais les bandits étaient pressés de mettre fin à cette scène; le nouvel appât que Leonora avait habilement fait luire à leurs yeux augmentait leur impatience, et Reynold avait à peine prononcé ces mots, qu'il tombait percé de vingt balles. Son sang rejaillit sur Leonora, qui le regarda impassiblement se débattre pendant quelques instans d'agonie.

— Il est mort, dit l'un des bandits en se mettant en devoir de dépouiller le lieutenant; il faut maintenant tenir ta promesse.

— Encore une condition, répondit Leonora. Le pays où je dois me rendre est éloigné d'ici; ces lieux ne me reverront jamais. Je voudrais, avant de les quitter, savoir si Rodolphe vit encore. Nous l'avons laissé dans

le désespoir et l'égarement. Le suicide planait au-dessus de lui. Que l'un de vous retourne à votre ancienne retraite, qu'il vole et revienne rapide comme la flèche. Je veux savoir si Rodolphe en a fini avec ses tourmens par une résolution digne de son courage... Si vous me refusez, aucune torture ne m'arrachera le secret des richesses immenses que protége cette clef.

Les bandits murmuraient; mais voyant l'air calme et résolu avec lequel Leonora se rasseyait sur la pierre qu'elle venait de quitter, ils se consultèrent du regard, et l'un d'eux s'éloigna avec rapidité. Tant que dura l'absence de cet homme, Leonora garda le silence; elle semblait se recueillir dans une solennelle rêverie que les bandits, retenus par la crainte de lui déplaire, n'osaient interrompre. Enfin, des pas se firent entendre sur les feuilles sèches qui jonchaient les étroits sentiers de la forêt, le bandit revint haletant.

— Eh bien? demanda Leonora, en attachant sur lui un regard avide et pénétrant.

Pour toute réponse, le bandit plaça le canon d'un pistolet sur son front, et s'inclina.

— Ainsi, tu es mort, mon Rodolphe! s'écria Leonora. Allons, rien ne m'enchaîne plus ici...

Elle se leva alors, et montant sur la pierre qui lui servait de siége, elle continua avec plus d'exaltation:

— Vous qui m'écoutez et attendez que je marche à votre tête pour vous rendre possesseurs d'un trésor inappréciable, vous ne serez pas frustrés de vos espérances... Mais vous sentez-vous le courage de me suivre partout...?

— Guide-nous, et tu verras, répondirent les bandits.

— Le voyage est long... mais la route est facile.

— Parle. Où devons-nous aller? Fut-ce au bout du monde, nous sommes prêts.

— S'il en est ainsi, continua Leonora en se tournant vers le gouffre, venez. Je ne connais pas de trésor plus précieux que celui

caché au fond de la tombe... Le néant, ou Rodolphe...

Avant que les bandits pussent la retenir, Leonora s'élança, et son corps disparut dans le précipice. Une malédiction, échappée à ces hommes frustrés dans leur espoir, fut l'oraison funèbre qui la suivit jusqu'au fond du gouffre.



CONCLUSION.

I.

La vérité.

Je m'arrête, Walter ; car, à ton égard, ma tâche est remplie.

Le moment est venu de lever le voile dont j'avais, à dessein, enveloppé mon récit. Il y a long-temps déjà que tu n'en peux douter, l'histoire de ce Rodolphe de Talbert supposé n'est autre que ton histoire ; et au mo-

ment où tu liras ces lignes, cette conviction aura déjà porté ses fruits. Tu as vu, réduits à leurs véritables proportions, les crimes dont ta conscience te fait de si poignans reproches; tu as appris à connaître aussi les individus que tu prenais pour tes victimes, tandis qu'en butte à leurs machinations, tu étais le jouet de leur perfidie, de leur avidité et de leur bassesse. Est-il nécessaire de récapituler ici leurs noms et leurs méfaits? Cette Betty, dont le souvenir t'arrachait tout à l'heure encore des sanglots déchirans, tu l'as vue sous ses véritables traits, quoique j'eusse déguisé son nom sous celui de Cécile. Ce père respectable, dont la mort était un de tes plus cuisans remords, Beaujeu te l'a montré tel qu'il était réellement, et tu sais maintenant que c'est en voulant t'arracher la vie, et par la main perfide de son fils supposé, qu'il a trouvé une fin tragique. Et le frère de Betty? Tu ne peux plus déplorer ta victoire sur lui, quand tu te reportes à l'odieuse machination de Florville et de Montal. Ce dernier lui-même, en apparaissant

dans mon récit, dégagé du prestige qu'une folle exaltation politique avait jeté sur lui, n'éveille plus de regrets dans ton ame; c'est avec un mépris profond que tu juges à présent ce conspirateur que tu croyais si généreux; mais, je le prévois, parce qu'en m'instruisant de tes malheurs, ton ange m'a fait connaître la droiture de ton cœur, si bien des remords se sont effacés, bien des illusions douces et chéries se sont envolées avec eux. De toutes parts, une égoïste et uniforme duplicité t'enlaçait de ses réseaux; ainsi, compagnons, maîtresse, tous te trompaient à l'envi et dans un même but, celui de te ravir un or que tu donnerais maintenant de grand cœur pour n'avoir pas fait de si douloureuses expériences.

Hélas! ce n'est pas seulement dans le monde proprement dit que tu as rencontré fourberie et déception! ton cœur, rassuré sur des crimes que tu n'as pas commis, saigne douloureusement sur le néant des affections dont ta vie fut remplie. Ta propre famille a été infectée de la lèpre, incurable peut-

être, qui s'étend sur le siècle tout entier : ton frère, ton oncle avaient trompé la candeur de ta conscience; ils avaient donné à leur dureté égoïste l'apparence d'une vertueuse indignation, et maintenant que tu les connais, tu voudrais, au prix de ton sang, n'avoir à déplorer que leur rigueur, tandis que leur ignominie se montre à découvert dans mes révélations.

Je me tais sur une femme que ton frère immola barbarement sans connaître toutes ses fautes..... Tu ne commis pas le crime sciemment, Walter; cette pensée doit être, comme toutes celles qui naissent de mes paroles, un baume consolateur et fortifiant.

Tu te maudissais tout à l'heure en songeant aux compagnons de tes entreprises, soit politiques, soit anti-sociales. Ces scrupules doivent s'évanouir comme les autres; tu sais à présent quels conspirateurs immondes se joignirent à toi, tu sais quels abjects proscrits tramaient ta perte au moment où tu songeais à les sauver.

Je l'ai déjà dit, un découragement profond

va succéder en toi à l'agitation de ta conscience ; il ne faut pas qu'il engourdisse à jamais tes facultés. Tu n'es plus aussi criminel que tu le croyais, Walter ; mais tu as failli souvent, et ces fautes doivent être expiées avant que ton ame paraisse avec quelque espoir devant son juge.

Il me reste à t'instruire du sort désormais éternellement fixé de cette dernière compagne de ta vie, de cette Sylvia, déguisée sous un autre nom dans mon récit. Tu sais ce qu'elle fût, Walter ; ton mauvais génie, revêtu d'une forme terrestre, et animé de passions effrénées. L'égoïsme de Sylvia peut paraître, au premier regard, plus excusable que celui de tes autres amis. Mais il faut voir juste avant de porter un jugement. Cette femme bizarre, je le confesse, avait en effet de l'amour pour toi ; une imagination ardente et emportée avait soudainement développé cette flamme inextinguible qui brûlait en elle ; mais cet amour avait dépouillé toute délicatesse, en même temps que ce dernier voile pudique dont l'innocence aime encore

à s'envelopper après sa chûte. Cet amour était un foyer actif d'égoïsme. Sylvia n'était pas sous ton joug, d'abord. Pendant un temps tu fus l'esclave de son amour, ou plutôt de son égoïsme : elle te sacrifiait, t'entraînait à ta perte, et cela pour te posséder exclusivement. Elle t'aimait, non pas pour toi, mais pour elle. Si elle déplorait les heures où tu succombais sous le poids de tes souvenirs, ce n'était pas parce que tu souffrais, mais parce que tu cessais de songer à elle. Par l'influence de sa beauté et de son amour, elle eût pu te réconcilier peu à peu avec le monde et la vie ; mais il lui manquait cette dernière étincelle de vertu qui inspire les généreux dévouemens, et son dévouement à elle s'attachait à te pousser toujours en avant pour te suivre dans une route de perdition où vous seriez restés seuls. C'était là le but de Sylvia. Tes remords ont été les plus forts, et, comme elle-même te l'a révélé, cette femme, irritée dans son orgueil et sa passion, a passé dans les bras d'un autre homme. Mais le fer était entré trop avant

dans la blessure ; tes dédains avaient pour toujours empoisonné la vie de Sylvia; au moment de fuir ta présence, entraînée par Reynold, dans lequel tu as reconnu Conrad, ton lieutenant, le désespoir s'est emparé d'elle. Le suicide vers lequel son influence fatale te guidait mystérieusement, lui est apparu comme l'unique refuge où ses angoisses pûssent cesser. Sans doute, une voix d'en haut pouvait, pour Sylvia comme pour toi, arrêter dans son effet désastreux ce désespoir impie ; mais s'il est permis de sonder les secrètes influences qui ont guidé l'ange de Sylvia, c'est qu'il avait jugé que tout était perdu. Nul amendement n'était probable de la part d'une ame aussi profondément ulcérée... La voix qui t'a retenu sur le bord de l'abîme, s'est tue ; et quand Sylvia, s'échappant avec égarement des bras de Conrad, s'est élancée, la malédiction sur les lèvres, dans le précipice qui bordait le chemin, nul bras ne l'a retenue. Au fond du gouffre qui présente sa gueule béante non loin des lieux où tu voulais mourir, j'ai séparé

du corps brisé de Sylvia une ame que l'ange du mal a saisie aussitôt comme sa proie.

Je ne te ferai aucune observation sur les meurtres de Balstetten, Fieramonte, non plus que sur ceux de Rose et de son père. Le premier de ces crimes aussi bien que les derniers pèse en entier sur toi, et ces attentats sont les plus graves que tu auras à expier; mais quant à celui de Fieramonte, tu n'as rien à te reprocher. Sylvia, seule, intéressée à ce crime, en répondra devant Dieu

Qu'ajouterai-je, Walter? Ce n'est pas toi que la forme de mon récit préoccupe, le fond seul a captivé ton attention, et les détails d'exécution ont dû passer presque inaperçus sous tes yeux. Il est bon que tu voies pourtant le fil imperceptible jusqu'ici par lequel sont liés entre eux les épisodes de ce récit. comme j'ai eu déjà l'occasion de le dire, le rapport de ces épisodes avec le sujet principal du livre est quelque peu futile, mais j'avais un projet que tu as deviné depuis quelque temps' Sous le nom de Verneuil, je

représentais encore ta famille, afin de faire ressortir avec plus de force la dégradation dans laquelle je te la montrais plongée sous le nom de Talbert. Je voulais te faire apprécier au moyen d'objets matériels le contraste que les années et la marche prétendue progressive du siècle avaient produit entre les ancêtres et les descendans. Ainsi, ce flacon donné sans doute à l'intègre Gilbert Hugghens par l'arménien Hassan, ton frère l'employait pour la première fois et faisait servir sa fatale puissance à l'assouvissement de sa passion pour l'or. Ce poignard, qui n'eût dû éveiller dans ta famille que des souvenirs de vertu, ce poignard, donné à la marquise de Verneuil par l'italienne Francesca, ta belle-sœur, égarée par une passion horrible, le portait afin de s'en frapper et échapper à la honte si elle était découverte. Il en était de même du masque de Lucrezia Donata; cette femme héroïque n'en couvrit son visage que pour travailler à la gloire de la maison de Médicis, et ta belle-sœur, prenant modèle sur la célèbre

Catherine (1), oubliait l'origine de ce masque et s'en affublait pour se livrer à ses débordemens.

Ce qui se passait dans le sein de ta famille s'accomplissait figurément dans le sein de la société, Walter. Le monde est une famille aussi; les siècles sont ses ancêtres, les siècles avec leurs idées particulières, leurs passions diverses, leurs événemens et leur marche incessante. Ce que des objets matériels rappelaient dans ta famille, la droiture, la vertu, le vrai et noble patriotisme sont des lueurs morales qui, dans le cours des années, ont été s'affaiblissant de plus en plus. De même que ces objets dont nous parlons sont jetés dans un coin où s'anéantit le souvenir qu'ils devraient évoquer, de même la droiture, la vertu et le patriotisme ne sont plus que de vains mots, prostitués aux plus viles inspirations d'un siècle dégénéré. Voilà pourquoi j'ai choisi ces épisodes; j'ai voulu engager à un retour vers la vérité, une époque qui s'en

(1) C'est l'épisode supprimé.

(N. d. S.)

va s'abîmant de plus en plus dans le mensonge. C'est l'abus des mots qui fait tout le mal. Honneur, vertu, désintéressement, patriotisme, conscience, liberté, si chacun hésitait avant de prononcer ces grands mots, si chacun pesait leur valeur et la mettait en regard des actions qu'il veut commettre sous leur abri; la honte rougirait bien des fronts, la pudeur renaîtrait dans les mœurs sociales et privées, et de grands jours pourraient luire encore pour l'humanité.

Ces jours viendront-ils? Ce n'est pas moi qui le puis dire. Mais que toutes les intelligences dignes de ce nom se réunissent dans un même but; que les arts comme les sciences, la poésie comme la politique, rendent aux mots leur véritable sens : leur voix a été puissante pour renverser, elle sera puissante pour réédifier. Le siècle marche, marche toujours, mais, s'il écoute en marchant, on peut lui faire changer sa route. Il s'agit de se faire écouter.

Walter, tu ne dois plus te juger indigne du monde; le monde ne t'a pas repoussé de

son sein parce que, lors même que tu serais couvert des crimes que tu te reprochais à tort, son tourbillon renferme, à tous les étages de la société, des hommes plus coupables mille fois. Mais, je le pressens, trop de déceptions t'ont frappé pour que tu te mêles désormais à la foule. Ce qui constitue ta supériorité immense, la candeur de ta conscience t'inspirera sans doute une sainte résolution. Que ton ange te conduise au port, comme il en a l'espérance; j'ai obéi à ses ordres, et il ne me reste plus qu'à placer sous tes yeux ce livre qui doit les dessiller.

Celui que je veux charger de cette mission attend avec anxiété le moment de l'accomplir : ce moment est arrivé... Mon cher secrétaire, partez : nous nous séparons ici. Vos craintes m'ont touchée, vous voyagerez seul.

. . . .

II.

Lettre à Marius

Il arrive parfois que l'on rêve tout éveillé, c'est-à-dire, qu'on se croit le jouet d'un songe dont on voudrait faire cesser l'illusion. Les choses matérielles qui nous entourent semblent alors de chimériques objets, dont les formes incertaines vont se modifier ou s'affaiblir graduellement, puis s'effacer l'une après

l'autre en se mêlant à l'horizon nuageux de notre rêve. Ces instans d'hallucination ne peuvent t'être inconnus, à toi qui, livré aux travaux les plus ardus de l'esprit humain, dois éprouver si fréquemment cette surexcitation nerveuse qui conduit à l'état de vertige.

Te souviens-tu, Marius, de certain rêve que nous fîmes un soir à Munich, dans la dernière de ces belles années d'étude et de fraternité scolastique passées l'un à côté de l'autre, années les plus douces sans contredit que puissent nous présenter nos souvenirs? Quand je dis que nous fîmes ce rêve, je m'exprime mal; nous crûmes avoir fait un rêve; mais en réalité nous n'étions ni l'un ni l'autre sous le joug du sommeil : les illusions que nous croyions avoir devant les yeux étaient de palpables et matériels objets, dont la possession n'était heureusement pas une chimère. Pour moi, je m'en souviens toujours. Absorbés dans ces digressions métaphysiques par lesquelles nous avions coutume de terminer nos leçons, nous avions franchi les portes de la

ville, et suivions le cours de l'Isar, dont les flots accompagnaient de leur murmure paisible nos voix animées par la discussion. Notre ame n'était plus sur la terre; nous nagions dans les régions éthérées de l'intelligence. Nous étions alors tous les deux de véritables enfans de la tendre et rêveuse Allemagne, à des degrés différens pourtant; car tu t'élançais naturellement dans cette sphère qui est la tienne, tandis que moi, fils adoptif seulement du ciel germanique, je te suivais de loin dans le monde des rêveries mystiques, te perdant de vue parfois, parfois te retrouvant, pour te dépasser un court instant. Oh! les douces, les bienheureuses heures d'Allemagne! Qui me les rendra, avec leurs rêveuses promenades, leurs tendres effusions de cœurs, leur cortége d'émotions pures et saintes! Comme la vie nous paraissait unie et facile à parcourir! Notre pensée s'étendait libre et vigoureuse dans un champ sans limite; notre amitié, notre jeunesse, notre jeune savoir, tout nous semblait sujet d'espoir, gage assuré de bonheur; nous rêvions tout, parce que

tout nous semblait à nous : la félicité du foyer domestique, comme la gloire, fille de l'étude et sa plus belle récompense. Ces jours sont loin déjà, Marius; de toutes nos espérances, le souvenir seul nous est resté..... Pour moi, mon foyer est une triste solitude ; une place vide y restera éternellement, éloquente accusatrice du néant de mes rêves..... Ah! pourquoi cette place fut-elle occupée! Si je l'avais toujours vue ainsi, la solitude ne m'eût pas semblé l'abandon! Si du moins, je t'y voyais assis, j'oublierais ces amères déceptions! j'oublierais mes humbles ambitions trompées; mon cœur froissé se rafraîchirait à ta parole à la fois tendre et sévère. Pourquoi deux patries, pourquoi deux routes opposées, à nous qui aimions le même ciel et voulions arriver ensemble au même but!...

Te souvient-il, disais-je tout-à-l'heure, de certain rêve que nous crûmes faire à la fois, en même temps, comme si une puissance mystérieuse eût confondu notre pensée par un lien magnétique? Nous étions assis au bord de la rivière; les rameaux d'un saule

bruissaient doucement au-dessus de nos têtes, et laissaient tomber sur nos fronts, rendus brûlans par l'activité de la pensée, une brise rafraîchissante. C'était comme l'haleine d'un de ces génies dont l'imagination rêve l'existence ; il semblait que ce souffle mystérieux, qui passait et repassait sur notre front, eût pour mission d'apaiser le bouillonnement de nos idées, de chasser de notre esprit les orgueilleuses préoccupations qui l'entraînaient au-delà des bornes de l'intelligence humaine. Un instant auparavant, nous marchions audacieusement, dévorant l'espace sans le regarder, cherchant à dépasser les limites du monde connu... Nous voulions tout pressentir, tout deviner, et nous discutions comme si nous savions tout ! Par quelle transition imperceptible revînmes-nous bientôt des théories obscures des sciences occultes aux réalités de la vie, aux liens qui nous attachaient alors au monde positif ? Je l'ignore encore, et toi-même as perdu ce souvenir, qui s'est confondu dans un océan de souvenirs semblables. Il semblait qu'en touchant

le sol sur lequel nous nous étions assis, nous fussions retombés du ciel au milieu des choses terrestres. Nous venions de devancer l'avenir pour pénétrer dans un monde chimérique, et une caresse de la brise nous ramenait de ces régions sublimes, comme pour nous dire quelles joies, quelles affections nous sollicitaient sur la terre. Nous nous tûmes pendant quelques instans, et tout-à-coup, comme si nulle autre pensée ne nous eût occupés, nous parlâmes presque en même temps de nos familles. Tous deux nous étions séparés de nos parens bien-aimés; toi, tu les avais laissés en Saxe, et j'avais mis encore une plus grande distance entre mon pays natal et moi. Nous nous rappelâmes les inquiétudes que chacun de nous avait conçues d'un silence doublement prolongé, et, par une inspiration simultanée, nous nous dîmes presque à la fois :

— As-tu des nouvelles?

— Non! répondîmes-nous à cette double question. Un serrement de main accompagna deux soupirs, et, retournant pour une minute vers les idées que nous venions de quitter, tu t'écrias :

— Ah! s'il existe réellement des êtres invisibles attachés au sort de chaque mortel, si un génie bienveillant plane au-dessus de nous et mêle son haleine à l'air que nous respirons, qu'il ait pitié de nous! qu'il franchisse d'un vol rapide l'espace et pénètre sous le toit paternel! qu'il voie si mon vieux père lit toujours la Bible en s'interrompant pour penser à son fils exilé; qu'il me dise si, à cette heure, où les travaux ont partout cessé, personne ne manque au repas de famille qui termine la journée. Ma mère, ma sœur, vos cœurs battent-ils encore, ou dois-je vous pleurer?... Génie, ange, si tu m'entends, franchis la distance et va chercher pour chacun de nous la fin de cette incertitude.

Te souviens-tu de ce qui arriva alors, Marius? A peine avais-tu fini cette invocation, que deux lettres tombèrent à nos pieds. Nous nous regardâmes avec un effroi indicible; notre sang s'était glacé dans nos veines, notre respiration arrêtée; notre cœur, seul, indiquait, par ses pulsations rapides,

que nous n'avions point encore fini avec la vie. Ces lettres, vers lesquelles nous avions reporté nos regards, nous fascinaient et nous remplissaient de vertiges... Enfin, Marius, nous crûmes rêver jusqu'au moment où tu t'élanças, égaré, vers les objets de notre effroi. Je devinai ta pensée, tu voulais t'assurer que nous étions les jouets d'une vision, et, quand je te vis te baisser vers le sol, je m'attendais à voir disparaître ces lettres merveilleusement mises sous nos yeux.

— Est-ce bien possible, t'écrias-tu en saisissant les enveloppes, une lettre de France! une de Saxe! de mon père; l'autre, de ta mère. En effet, ce n'étaient pas de vains et fantastiques objets; à moins que nous ne fussions bercés par un double songe, chacun de nous avait bien entre les mains les lettres qu'il avait désirées, et nous en pouvions lire la suscription à la clarté de la lune.

— Je vous ai cherché long-temps, dit une voix derrière nous.

Ce fut la fin du rêve. Notre professeur et ami Brandt se montra, et nous sûmes qu'il

avait été le génie protecteur que nous avions invoqué; il savait nos inquiétudes, et ces lettres qu'il avait recues devant les faire cesser, il nous avait suivis.

Eh! bien, Marius, ce que j'éprouvai ce jour là, je l'éprouve avec bien plus de force à l'heure où je t'écris. Tu comprendras l'état de vertige dans lequel je suis plongé, lorsque tu auras jeté les yeux sur le volumineux manuscrit que je t'envoie. Suis-je encore au nombre des vivans, suis-je plongé dans un sommeil rempli d'images confuses et terribles?... je n'ose prononcer! Depuis le commencement de cette journée, si je puis appeler une journée les heures qui m'ont fait voir tant et de si diverses choses, une fièvre brûlante me consume. Qu'ai-je vu? qu'ai-je entendu? qu'ai-je fait ou écrit? Une puissance éternellement redoutable a-t-elle réellement pris une forme terrestre pour venir me visiter? je ne puis le croire; pourtant mon cœur est à peine réchauffé du frisson glacial que sa présence y a introduit. Ce manuscrit qui est là sous mes yeux qui

ne peuvent s'en détacher, ma main, à présent défaillante l'a-t-elle écrit tout à l'heure, ou bien va-t-il disparaître comme une bulle de savon s'évanouit dans l'air? Il me semble voir des éclairs jaillir de chacune de ces pages mystérieuses; je tremble qu'une influence fatale n'y soit attachée... et pourtant je doute qu'il existe. Des soupçons affreux se glissent dans mon cœur troublé. Marius! ai-je toute ma raison? si je rêve ainsi éveillé, n'est-ce pas une preuve de l'égarement de mon esprit? qui me dira si je suis l'auteur de ce livre? Journée fatale, fatalement commencée, fatalement terminée; car lors même que tu auras lu jusqu'ici le manuscrit de ces mémoires anonymes, tu ne sauras pas tout encore. Mon rêve, si c'en est un, a un complément que tu ignores encore.

Retournons-nous vers les temps où la superstition régnait avec ses folies surnaturelles? Suis-je arrivé au point sublime vers lequel s'élançaient les rêveries de ma jeunesse? Cette solitude, dans laquelle je me renfermais avec la volupté pure de l'étude et de la

méditation, me pèse, maintenant qu'elle a été le théâtre d'une vision, ou troublée par une revélation surhumaine... Mes yeux n'osent plus se détacher du papier sur lequel je t'écris; je frémis de revoir celle dont l'image me poursuit, dont la voix railleuse vibre encore à mon oreille... Si c'est elle, en effet, si c'est la terrible puissance, quelle allégorie menaçante dans la forme dont elle s'est revêtue! Pourquoi me choisir pour être le dépositaire de ses révélations? pourquoi charger ma conscience de secrets terribles qui peupleront mes nuits de fantômes et arracheront les illusions de mon cœur?... Marius! les perplexités étranges dans lesquelles m'a plongé cette journée vont s'accroître d'un récit non moins étrange que tout le reste. Si tu as encore quelque amitié pour le compagnon de tes études et de tes plaisirs intellectuels, arrache-toi pendant un instant à tes sublimes travaux, viens porter les lumières de ta raison dans les ténèbres de ma folie; souviens-toi des paroles que nous avons échangées quand, à l'exemple

des Indiens du nouveau monde qui se choisissent un frère et ami, nous avons fait alliance éternelle d'amitié et de dévouement. « Partout où l'un de nous souffrira, l'autre ira lui porter consolation et secours. » Je souffre, Marius; et quoique cette souffrance soit toute intellectuelle, tu dois, si tu es fidèle à ton serment, m'apporter le secours que, mieux qu'un autre, tu me peux donner. Lis ce qui suit, et dis si j'ai besoin d'épancher mes pensées dans les tiennes.

— A toi.

****

III.

Le grand secret.

. . . Elle me toucha, et, encore une fois, le sang se retira de mon cœur; mes paupières frémissantes se fermèrent... je crus mourir.

— Allez, me dit-elle : portez ce récit à l'infortuné qui l'attend...

La vie rentra en moi, j'ouvris les yeux et ne reconnus plus les objets qui m'entou

raient. J'étais dans une vaste et haute salle gothique, éclairée par des fenêtres en ogive, à travers lesquelles j'apercevais une contrée inconnue. Une table occupait le milieu de cette salle, et des siéges renversés, des coupes brisées, mêlées aux débris d'un festin, attestaient qu'une orgie, dont les acteurs avaient quitté précipitamment la place, venait d'avoir lieu. Une seule créature humaine s'offrit à mes regards. C'était un homme dans la force de la jeunesse et de la beauté, assis au centre de la table. Son costume était à la fois pittoresque et simple : il se composait d'une tunique de drap brun, serrée autour du corps par une ceinture de cuir, dans laquelle un poignard était passé. Une forêt de cheveux noirs bouclés descendait sur ses épaules, et rehaussait la blancheur de son teint. Plus tard, lorsque cet homme se leva, je vis ses jambes vigoureuses revêtues d'un pantalon collant et de bottines semblables à celles des anciens étudians allemands. La physionomie de cet homme était belle, comme je viens de le dire; mais un trouble profond,

une angoisse déchirante la contractaient en ce moment. Son front plissé et ses yeux égarés annonçaient une étrange et violente émotion. Il lisait un manuscrit... celui sur lequel j'avais consigné tout ce qui précède; et tandis qu'il tournait d'une main les feuillets qu'il parcourait avidement, de l'autre il serrait convulsivement la crosse d'une arme, dont je crus un instant qu'il avait posé le tube contre son cœur. Il s'arrêtait de temps en temps, repoussait le manuscrit, le reprenait, le rejetait encore en poussant de sourds gémissemens, et témoignant d'une horreur croissante. Je n'osais faire un mouvement, et cet homme ne semblait donner aucune attention à ma présence. Quelques instans lui suffirent pour achever la lecture d'une œuvre bizarre comme tout ce qui s'y rattache; je le vis fermer le livre et se cacher le visage entre les mains. Jamais le désespoir ne se révéla avec plus de larmes, de sanglots déchirans, que je ne le contemplai alors. Ce malheureux inconnu ne semblait pouvoir trouver de mots pour exprimer ce qui se passait en

lui : ses lèvres s'ouvraient pour livrer passage à des cris inarticulés, semblables à un râle funèbre. Enfin, il se leva violemment, et jeta autour de lui un regard désespéré. Je crus qu'il m'apercevrait alors, mais ses yeux ne tombèrent pas sur moi..... Tout-à-coup un tremblement fébrile s'empara de lui, et ses dents claquèrent l'une contre l'autre, ses cheveux se dressèrent sur son front.

— Qui parle ! cria-t-il d'une voix qui me glaça d'épouvante.

En faisant cette question, il tournait la tête vers un coin obscur de la salle.

— Un ami, dit un être dont je ne pus rien découvrir.

Ce n'était pas une voix humaine que j'entendais; c'était comme un sifflement semblable au bruit d'une épée qui fend l'air, ou plutôt au souffle d'un serpent que, dans mon trouble, je m'attendais à voir paraître. Je me laissai tomber sur un siége en fermant les yeux et priant le ciel de me soustraire à cette scène terrible. La voix de l'inconnu retentit de nouveau.

— Un ami! Je n'ai pas d'amis, je n'en eus jamais.

— Aussi n'est-ce pas un ami terrestre qui te parle, reprit la voix. Viens à moi, tu ne trouveras près de nul autre, ce qu'il faut à ton cœur.

— Qui es-tu? qui es-tu? s'écria l'inconnu en étendant les bras du côté de la voix. Que me veux-tu? Que viens-tu m'offrir?

Il me sembla en ce moment entendre un rire étouffé partir de l'angle obscur de la salle; le jeune homme parut l'entendre aussi, car il recula précipitamment avec un redoublement de frayeur.

— Qu'importe ce que je suis, si je t'offre le bonheur et si je puis te le donner? continua l'être invisible. J'ai pitié de tes angoisses. Je veux te guider vers un lieu dans lequel ne pénètre aucun souvenir, partant aucun remords, aucune peine ni physique, ni morale. Quand on en franchi le seuil, on jouit d'un calme ineffable dont un esprit mortel ne peut comprendre la douceur. Veux-tu me suivre, Walter?

— Quelle voix étrange, et quelles étranges paroles! Qui vient me railler dans mon désespoir? Qui vient me parler de bonheur quand toutes les voix de mon ame crient malheur! malheur! — Qui es-tu?

— Qu'importe mon nom, si je te donne l'oubli et le repos? Es-tu devenu si lâche que tu n'oses saisir l'arme que ta main a quittée tout à l'heure. As-tu peur de mourir, quand je te dis que mourir c'est naître au bonheur?.. Une fois mort, tu ne penseras plus. Tu ne verseras plus de larmes sur tes crimes et sur tes déceptions. Tu ne respireras plus cet air corrompu par l'égoïsme et la duplicité. Trahi de tous, qui peux-tu aimer encore? Repoussé de tous, où porteras-tu tes pas errans et fugitifs. En guerre avec ta conscience, avec tes passions, où trouveras tu, sinon dans l'asile inviolable du néant, la fin de ces luttes déchirantes?.. Il n'y a rien après cette vie, Walter. Rien qu'un corps matériel qui retourne à la matière, redevient limon et féconde le sol sur lequel il a vécu. Ne crains pas les châtimens dont

les prêtres effraient les ames timorées et les enfans. Ces fables du paradis, du purgatoire sont de ridicules billevesées à l'aide desquelles les intrigans s'emparent de la volonté des sots. Il n'y a ni enfer, ni Dieu, ni diable. Il y a une nature incréée, éternelle; des élémens au sein desquels naissent d'eux mêmes et meurent des milliers d'êtres avec lesquels tout finit. Enfans de la matière, ils y retournent ainsi que je t'y convie. Meurs, te dis-je, et ne redoute pas, pour ton ame, les conséquences de ton suicide. On t'a parlé de flammes éternelles! Folies, puérilités, Walter. Arrête ta pensée sur la marche naturelle des choses. L'ame est dans le corps et s'en échappe pour donner la vie à d'autres enfans de la nature. Qui sait si quelques parcelles de ton corps ne feront pas éclore des fleurs aux parfums suaves?... Peut-être aussi que des émanations immatérielles, s'élanceront de ta tombe dans l'atmosphère. Qui t'a dit que cet espace entre le ciel et la terre n'est pas peuplé de ces émanations qui ont trouvé une nouvelle existence au sein des

airs? Peut-être les nuages eux-mêmes ne sont-ils que des agglomérations de vapeurs vivantes échappées aux corps palpables..... C'est un mystère que la tombe, Walter. Si tu n'as pas foi dans ce que je viens de t'en dire, sois courageux, et tu lèveras tes doutes en même temps que tu quitteras tes misères. Viens, Walter. Des myriades de fleurs attendent que tu leur donnes la vie. Des lueurs innombrables voltigent au-dessus du gazon qui recouvrira ton corps matériel, viens mêler ton essence à leur troupe joyeuse. L'arme est là... un geste, et tu es heureux.

Walter courut vers l'arme fatale et je frémis de la violence avec laquelle il la saisit... Mais un rayon de lumière pénétra subitement dans la salle, je ne saurais dire si ce fut par une des fenêtres où s'il se produisit sans venir, comme un soleil dégagé de nuages...

— Qui parle encore? demanda Walter en baissant son arme.

Et, avec une nouvelle émotion, j'entendis une voix nouvelle; celle là était suave et merveilleusement douce, elle pénétrait dans

le cœur comme une rosée bienfaisante, et quoique je ne pusse voir les lèvres qui la laissaient échapper, je ne pouvais croire qu'un être mortel possédât cet organe enchanteur.

— As-tu déjà perdu le souvenir de mes paroles, dit mélancoliquement la douce voix.

— Non, non, s'écria Walter en tombant éploré sur le siège qu'il avait quitté un instant auparavant; je te reconnais, tu es l'ange qui tout à l'heure a déjà fait tomber de ma main cette arme funeste... hélas! tu m'avais promis consolation et espoir, les révélations qui m'ont été faites ont comblé la mesure de mes tortures. Tu me disais de vivre, comment le pourrai-je dans ce monde infect? Oh! s'il est vrai qu'un ange de lumière plane autour de moi, qu'il m'enlève à cette vie que je ne saurais supporter un instant de plus.

Un rire ironique parti du coin le plus obscur de la salle succéda à ces paroles de Walter; mais la voix harmonieuse reprit avec plus de force.

— Écoute l'ennemi du genre humain s'ap-

plaudir de tes faiblesses, Walter. Ses conseils prévaudront-ils sur les gages de paix et de réconciliation que je t'apporte?

— Quels gages! dit encore la voix sardonique. On veut que tu languisses esclave pendant des jours et des années; on veut te faire savourer dans les délices de l'insomnie les douces nuits du remords. Et quand tu auras traîné misérablement ces jours de supplice, il en faudra toujours venir là où je t'appelle dès maintenant. Si tu veux être guéri, viens; si tu veux écouter cette voix hypocrite, vis et débats toi dans des angoisses sans fin. Je t'offre le néant. C'est le bonheur.

— Arrière blasphémateur!... Walter, prête ton attention à ma voix. Tu as secoué le fardeau de bien des crimes, déjà. Ta conscience serait plus calme, si notre ennemi commun n'essayait d'y jeter encore la perturbation. Son existence dément ses paroles. Si le néant existait, n'y serait-il pas englouti depuis sa chûte. N'écoute plus ses impiétés sacrilèges. Je t'ai promis le pardon du ciel, tu l'obtiendras si tu veux vivre encore pour

expier les fautes qui te sont personnelles.

— Le ciel ne pardonne pas, reprit avec un rugissement la voix infernale.

— Que dit-il? murmura Walter.

— Dieu est un trésor de miséricorde, continua l'ange.

— M'a-t-il pardonné, moi!

En disant ces mots, l'ange des ténèbres, si c'était lui, fit encore entendre ce rire épouvantable qui m'avait glacé Walter, dans un état pitoyable d'anxiété, regardait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, suivant que les voix surnaturelles se faisaient entendre. A ces dernières paroles, il baissa avec découragement la tête.

— Il a raison, dit-il, puisque Dieu ne lu a pas pardonné...

— Oh! tais-toi, interrompit l'ange. Le démon n'a-t-il pas mérité un éternel châtiment? Dieu n'avait-il pas fait pour lui plus que pour tous les autres esprits... Ne te compare pas à cet orgueilleux révolté. Pleure sur tes fautes, achève de te purifier et ouvre ton ame à la foi. Au nom de Dieu, je te promets pardon, si

tu te repens. Tu l'as vu, Walter, ta conscience se bourrelait à tort de crimes épouvantables. Jouet des perversités du monde ‘ tu n'es devenu criminel que quand ses machinations eurent obscurci ta vertu. Ne franchis pas le degré qui te fermerait la clémence souveraine. Ne meurs pas sans expiation, car ton ame deviendrait la proie du démon qui te tente.

— Mon ame! mon ame! Il dit que, matière, nous retournerons à la matière! Qui dois-je croire! O Dieu! un rayon de ta divine lumière et je crois, et je me jette à tes pieds.

— N'est-ce pas assez de prodiges pour te convaincre, reprit l'ange d'une voix plus sévère. Celui qui t'a dit : tu n'as pas d'ame, a-t-il expliqué le mystère de ta formation? A-t-il indiqué la source matérielle de ton intelligence, de tes passions? Est-ce la combinaison méthodique des grossiers élémens terrestres qui t'a donné la pensée, la conscience, la crainte et l'espoir, l'amour, la haine, qui, tour à tour t'agitent?.. Tu demandes un rayon de la lumière céleste, Wal-

ter, il est en toi-même, c'est lui qui t'a donné l'être. Il se prouve lui-même, et du moment où tu peux former un vœu, rassembler deux idées, ton origine divine est établie.

— Comment croire à une origine divine lorsque cette ame dont tu parles est souillée de crimes? reprit le démon. Ce qui viendrait du Dieu que tu préconises, ne saurait se corrompre, ni souffrir.

— Arrière, encore! Tu es la preuve éternelle de la vérité que tu veux nier..... Ton essence était plus pure, tu touchais de plus près à la divinité, et tu es plus corrompu, et tu souffres plus que nulle créature : toute souffrance ne vient-elle pas de toi?

Le démon se tut, ou du moins ne fit entendre qu'un rugissement contenu. L'ange continua avec plus de douceur que jamais.

— Viens, Walter, reprends ton énergie; tombe à genoux, et d'un cœur fervent demande au maître suprême de prendre ton repentir en expiation; les bienfaits de la grâce ne tarderont pas à se manifester. Je

t'ai promis ton salut, je le mets entre tes mains. A genoux, Walter, à genoux, et promets de vivre pour souffrir encore, s'il plaît à Dieu. Songe à son divin fils... Qui a plus souffert que cette auguste victime?

Walter se leva brusquement et reprit son arme... Un rire plus affreux partit de l'angle fatal... Mais le triomphe du maudit fut de courte durée, et dut se changer en imprécations de fureur. Walter lança loin de lui, à travers la fenêtre gothique, l'arme qui devait servir à son suicide... De ce moment la lutte parut terminée; toute obscurité disparut de la salle; une splendide lumière en éclaira toutes les parties, et un dernier sifflement témoigna de la fuite de l'ange du mal. Walter s'était jeté à genoux, et, les mains levées vers le ciel, s'écriait d'un ton pénétré :

— Je vivrai, mon Dieu, puisqu'on me l'ordonne en votre nom. Mais, par une dernière grâce, accordez-moi de ne plus retourner dans un monde dont la vue me ferait perdre mon courage... Je me remets entre vos mains... Et vous, ange de lumière

qui m'avez généreusement protégé et ramené du désespoir à un repentir confiant dans la miséricorde céleste; vous, mon génie tutélaire, achevez votre œuvre de mansuétude! Guidez-moi vers un lieu sanctifié par la prière; indiquez-moi le chemin que je dois suivre pour arriver au port céleste... Vous m'avez conquis, ne laissez pas perdre le fruit de votre victoire...

En ce moment, des flots de lumière inondèrent d'un plus vif éclat la salle, qui devint resplendissante; un murmure confus, suivi d'une musique pleine de suave et divine harmonie, se répandit dans l'air. On eût dit le concert des anges assemblés pour célébrer le triomphe de l'un d'eux. Et qu'était-ce donc, si ce n'était cela ?..... Entraîné par un mouvement irrésistible, je tombai à genoux à côté de Walter, et c'est alors seulement qu'il s'aperçut de ma présence; il appuya sa tête sur mon épaule, et versa un torrent de larmes en entendant la voix céleste dire, avec une expression de joie ineffable :

— Il est à nous !...

Tout-à-coup, un nuage nous enveloppa Walter et moi, et je ne vis plus rien...

Quand nous revîmes la lumière, nous étions sous un ciel nébuleux, entourés d'arbres aux rameaux verds. Un édifice, simple dans sa construction, mais étendu et élevé, était devant nous. Sur le seuil d'une porte basse et étroite, se tenait un homme en habit de religieux. Je reconnus un trappiste. Sa main avait déjà saisi celle de Walter, quand celui-ci, revenant vers moi, me tira à part... Ce qu'il me confia vibre encore à mon oreille... Il mit le comble aux émotions de ces scènes en disproportion avec mes forces.

— Vous, qui êtes devenu le confident de mes malheurs, et devez les porter à la connaissance du monde, dit-il, apprenez, en vous séparant de moi, un secret doublement terrible... Je dois vous dire quel nom illustre mes crimes ont souillé, et aussi sous quel nom fatal l'Allemagne entière m'a connu et redouté. Taisez le premier de ces noms... quoique trop d'indices puissent le désigner à la curiosité publique... Quant au second, il ser-

vira à éclairer l'opinion publique sur un personnage bizarrement travesti dans les mensongères biographies qu'on a données de lui. Adieu, mon sort est désormais fixé ; dans ces murs s'éteindra ma vie, et avec elle seulement le souvenir de mes fautes et de mes déceptions.

Walter me serra fortement la main, et ajouta :

— Je suis le dernier descendant de la maison d'******

Je fis un mouvement de stupéfaction.

—Quoi, cette maison, la plus illustre peu t être entre toutes... alliée depuis Saint-Louis aux princes du sang royal... qui compte des parens dans la chambre des pairs...

Mais que devins-je, quand Walter, voyant mon trouble, s'écria d'une voix déchirante :

—Vous avez horreur de moi, n'est-ce pas? Un si beau nom !... huit siècles d'illustration et devertus !... Eh ! bien, sachez tout... Si, tout-à-l'heure encore, on eût voulu savoir où respirait l'unique rejeton direct de cette race de héros, il eût fallu le chercher sous le man-

teau grossier d'un bandit détesté... Et ce bandit s'appelait :

WALTER SCHUBRY.

Il disparut à ces mots, et les portes de Meilleraye se fermèrent sur lui.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATRIEME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

IMP. DE P. BAUDOUIN,
Rue Mignon 2.

